

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 40
Montreal, 3 Mars 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5^c



MES ANCIETRES!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 MARS 1900

UN ACCIDENT



I
—Fatigué? Je vous suivrais n'importe où...

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

J'avais promis à mes lecteurs de leur faire part des prédictions qui pourraient être faites pour 1900 — je rachète ma parole aujourd'hui, en partie du moins.

Un astrologue de Londres a publié sur le destin des princes, pendant l'année 1900, les pronostics que lui ont révélés les étoiles. Et ces pronostics sont bien sombres. Si S. M. la reine Victoria régnait dans un autre pays, elle serait menacée de mort violente. Certes, l'idée même d'un forfait ne saurait naître dans aucun cerveau de la fidèle Angleterre. L'année qui commence sera néanmoins la moins heureuse de son règne. Que S. A. R. le prince de Galles veille sur sa propre santé. Un mal ou un accident le menace. Un malheur guette le tsar. La situation réciproque d'Uranus et de Vénus sera funeste à son bonheur domestique. Mais la gloire du prince et l'amour croissant de ses sujets le consolent de ses infortunes privées. Pour l'empereur François-Joseph, les astres ont suivi le jugement qu'ont rendu déjà les hommes les plus compétents en politique et en histoire: "Sa santé et son repos souffriront des troubles intérieurs et des luttes religieuses qui déchireront son empire." Peut-être même sa personne sera-t-elle menacée. Le même danger menacera le roi de Grèce; mais il y échappera. Et, par une singulière faveur, cette année lui apportera un budget en équilibre. Le roi d'Italie subira des échecs et des maladies et devra réprimer des insurrections. Le président McKinley sera assailli par la haine et obligé à de grands travaux. "Son lit ne sera pas de roses." Seul, l'empereur Guillaume paraît comme un souverain heureux. Le commerce et l'industrie prospéreront dans ses États; lui-même acquerra de la gloire et protégera les arts et les lettres.

* * *

Elle ne fait guère parler d'elle, cette école de journalistes de Paris dont j'ai annoncé la création ici même; elle n'en poursuit pas moins, paraît-il, son œuvre jusqu'à présent crépusculaire. On y ouvrira, ces jours-ci, une nouvelle chaire, la chaire d'"actualité, de reportage et d'interview".

"Hé quoi! dit un chroniqueur, l'on n'y enseignait donc pas encore ces importantes matières qui constituent l'essence même du journalisme moderne! On négligeait le principal pour des connaissances accessoires, telles que l'histoire, la géographie, la syntaxe et l'orthographe; Mais alors, l'édifice péchait par la base! Il est à peine croyable qu'à l'origine les programmes de l'école aient offert une pareille lacune; il n'était que temps de la combler.

"Cette lacune, il est vrai, n'existait peut-être pas sur le papier, et je me demande si le retard apporté à l'inauguration de la chaire fondamentale, instituée probablement en principe, ne serait pas venu de la difficulté qu'on éprouvait à trouver un titulaire capable de l'occuper avec compétence. Un cours de reportage ne saurait avoir un caractère purement théorique; pour le professer utilement, il faut être du métier. Certes, la

presse française ne manque pas de reporters habiles; seulement, ceux-là sont sans doute peu disposés à échanger les avantages de leur activité souvent lucrative contre une place ingrate de pédagogue, et, même en admettant un cumul possible, ils se soucient médiocrement d'initier les jeunes disciples aux secrets d'une science acquise surtout par l'expérience personnelle."

Comme le prestidigitateur, le bon reporter garde volontiers pour lui ses procédés, ses trucs et ses tours de mains.

* * *

On dit couramment maintenant, au Canada comme en France, d'un individu qu'il s'est comporté comme un *musfle*.

Les origines du mot sont curieuses.

En 1815, comme lieutenant de Blücher, il y avait dans l'armée prussienne un officier supérieur du nom de Muffling. Un jour, après avoir fait braquer sur la butte Montmartre cinq batteries de canons chargés à boulets rouges, tous dirigés sur Paris, il avait demandé au roi de Prusse, présent à la manœuvre:

—Sire, faut-il faire tirer?

Et le roi, stylé par l'empereur de Russie, avait répondu par un non énergique; mais le fait s'était vite répandu, et, de toutes parts, on n'entendait plus que ce cri:

—Ah! l'affreux Musfle! Ah! le vilain Musfle!

D'autres prétendent que le substantif, si en vogue de nos jours, vient d'une analogie avec le musfle des bêtes:

—Voyez donc ce musfle!

—C'est peut-être ça, disait Alexandre Dumas, mais j'aime mieux la première étymologie, parce qu'elle nous force à nous tenir sur nos gardes.

MISTIGRIS.

PROPOS DE TABLE

Mme Lastute.—Pourquoi riez-vous comme cela, monsieur Benet?

M. Benet (*idéalement idiot*).—Je ris parce que nous sommes dix-sept à table et qu'en dessous ça fait cent soixante dix doigts de pieds.

AU RESTAURANT

Monsieur.—Garçon, vous apprendrez que je suis membre de la société protectrice des carafes.

Le garçon.—!?!?

Le monsieur.—Oui, pourquoi avez-vous frappé celle-ci?

UNE GAFFE

Jeanne (*qui vient d'hériter*).—Alfred a demandé ma main.

Gatien.—Je ne le savais pas dans un aussi grand besoin d'argent que cela!...

VÉRITÉ VRAIE

Deux têtes peuvent valoir plus qu'une, mais l'homme qui a un rhume de cerveau n'est pas de cette opinion.

PHILOSOPHIE COURANTE

Tous les hommes sont nés égaux, mais la grande majorité préfère se laisser glisser que de grimper.

A LA SORTIE DE L'ÉCOLE

Bon monsieur.—Est-ce qu'ils sont nombreux comme toi à la maison?

Toto.—Non, monsieur, ils sont qu'un.

ENTRE MENDIANTS

—Si j'avais un fils, voyez-vous, j'en ferais un sourd-muet. Ce sont certainement les plus favorisés d'entre nous.

UNE MOYENNE

Il faut en moyenne à un homme quelque chose comme 70 ans pour découvrir qu'il n'est pas un génie.

UN ACCIDENT — (Suite et fin)



II

—Mais moi, pas. Mille regrets.

LE SOIR D'UNE CUITE



Le Poicrot (à son chien). — T'as l'air de rigoler... mais trouve-le donc, toi, le trou de la serrure !

MOSAÏQUE

Après le papier de bois voici le "papier d'herbe", fabriqué suivant un nouveau procédé aussi simple que peu coûteux, et qui tend à prendre, paraît-il, un grand développement en Angleterre.

Il s'agit d'un papier obtenu avec des herbes par le procédé ordinaire : lavage à l'eau, traitement par une lessive de soude chaude, nouveau lavage et mise en pâte dans les cuves.

Toutes les variétés d'herbes les plus communes peuvent servir à la fabrication de ce nouveau papier ; il convient seulement qu'elles soient récoltées avant d'avoir commencé à fleurir.

La fibre du papier ainsi obtenu a des qualités de souplesse et de ténacité remarquables, qui la rendent particulièrement propre à la préparation du papier toile, du papier à dessiner, à écrire et à calquer.

* * *

Il y a quinze mois, lorsque l'impératrice douairière remit en tutelle, par un coup de force, le jeune empereur Kouang-Su, on annonça que celui-ci serait confiné dans un pavillon du palais impérial jusqu'à la désignation d'un nouvel empereur. "Le choix fait, ajoutait froidement un télégramme, Kouang-Su sera assassiné." Or, ces jours derniers, on a appris que Kouang-Su avait abdicqué en faveur d'un jeune prince âgé de trois ou quatre ans. On en a conclu que la mort de Kouang-Su n'était plus qu'une question de jours.

Le malheureux empereur est-il mort ou vivant ? Nul n'en sait rien. En Chine, il n'y a rien de plus facile que de cacher, par raison d'Etat, la mort des empereurs, tant leur vie est mystérieuse. Ce qui est certain, c'est que Kouang-Su, auprès de qui un médecin français a été admis, est dans un déplorable état de santé et peut mourir sans que l'impératrice douairière, sa tante, doive être forcément accusée d'un assassinat. Ce qui est presque aussi certain, c'est que la vieille impératrice, à moins d'une

révolution, conservera désormais le pouvoir jusqu'à sa mort. On la croyait hostile irrémédiablement à la civilisation européenne. Ses derniers actes ont prouvé qu'on ne s'était pas trompé.

* * *

Un correspondant du *London Mail* lui décrit avec humour le climat peu élément sous lequel les troupes britanniques, nullement accoutumées à ces variations extrêmes de température, luttent actuellement contre les Boers.

"Pour être parfaitement heureux, dit-il, dans la contrée qui s'étend du Cap au Zambèze, il faudrait n'avoir pour tout costume, le jour, qu'une feuille de figuier et, pendant la nuit, posséder toute la garde-robe fourrée d'un Lapon. Je me dépouille pendant la journée de ce que la loi me permet et je plante ma tente à l'ombre ; la nuit, je m'enveloppe d'une couverture de laine, de deux autres couvertures ordinaires et d'une ample fourrure et, malgré cela, j'ai le plaisir de m'entendre claquer des dents jusqu'au lever du soleil.

"Au quartier général de De Aar, nous jouissons de ce qu'on appellerait commercialement un "complet assortiment" de températures. En vingt-quatre heures, nous passons par tous les caprices possibles de l'atmosphère. Parfois nous en avons six variétés à la fois : sous un soleil éclatant souffle d'abord un vent antarctique, puis survient un simoun soudanais qui nous apporte un nuage de sable qui obscurcit le soleil et dessèche tout. A cela succède un orage tropical, et pour clore la journée un éblouissant coucher de soleil comme aucun peintre n'en saurait reproduire sur sa toile."

* * *

Pour finir, et sans quitter l'Afrique du Sud ni l'armée anglaise, sera-t-il permis d'apprendre à nos lecteurs une petite particularité étymologique qui est, croyons-nous, peu connue...

Il y a là-bas un corps de troupes britanniques qui s'appelle la garde noire, en anglais *Black-guard*.

Ces braves troupiers étaient particulièrement connus, dans les temps jadis, pour l'intempérance tout à fait particulière de leur langage.

Aussi, quand on voulait dire que quelqu'un parlait à tort et à travers, en donnant, par-dessus le marché, des entorses à la vérité, on le traitait de "garde noir"... c'est-à-dire qu'on l'appelait — puisque cela se passait en Angleterre — *Black-guard*...

A la suite de je ne sais plus quelle guerre au cours de laquelle les Anglais envahirent la France, l'appellation se trouva importée dans ce pays...

Les Français en firent, par corruption, le mot *blagueur*. Ce substantif si français est, comme on le voit, anglais naturalisé...

Il est vrai que la langue française a un synonyme... *hableur*, qui vient du verbe espagnol *hablar* (parler)...

OMNIBUS.

RANCUNE PROFONDE

Paul. — Vous ne parlez donc plus à Pascal ?

Tobie. — Non... je ne me rappelle plus ce qu'il m'a fait, mais depuis je ne peux plus le sentir !

CHEZ L'USURIER

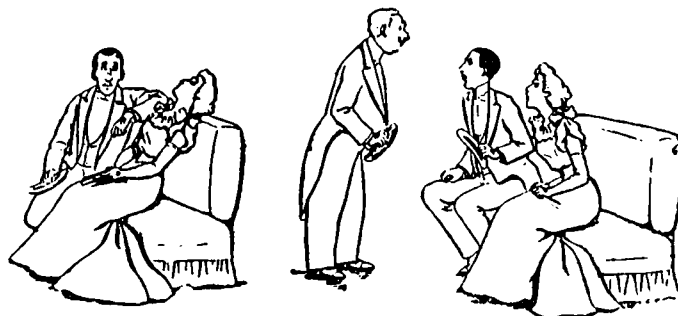
— Vous connaissez les conditions : vous me rendez la moitié comptant et le reste tout de suite.

ENTRE BOHÈMES

— Oui, mon ami, en ce temps-là, je roulais carrosse...

— Faut croire que tu n'as pas assez ménagé les "roues de derrière".

CEUX QU'ON VOUDRAIT TUER



I
Le monsieur qui, lorsque vous êtes plongé auprès de votre fiancée dans le plus étoilé des rêves d'amour...

II
...vient vous interrompre tout à coup pour vous demander si vous vous êtes bien trouvé de son remède pour les cors.

UNE INVITE



--Baissez-vous donc un peu, grand lâche, que je vous flanque des claques !

APRÈS UN DÉPART

*Je rentre, mais le froid me saisit, dès la porte,
Et mon pas est lent, comme dans un tombeau.
Ah ! votre absence enduille et trouble mon cerveau,
O mes êtres chéris, et fait la maison morte.*

*Mes yeux sont obscurcis de larmes et j'ai beau
Vouloir mon cœur plus mâle et ma raison plus forte,
Je ne puis... Les soucis cruels me font escorte,
Me rompent lentement, et lumbent par lumbent.*

*C'est que je n'entends plus vos douces voix pucelles,
Vos chers babils d'oiseaux qui charmaient mes oreilles,
C'est que je ne vois plus vos deux fronts adorés :*

*Et mon cœur, pourvu esquivé aux mâts désespérés,
Ballotté par le vent, sans balisole et sans voile,
Sombrecruit, si l'amour ne lui servait d'étoile !*

JACQUES ANTOGYL.

PITIÉ !

Il est là, étendu, immobile, sur son petit lit, presque un berceau.
Je me tiens près de lui, bien près, mes yeux ne pouvant se lasser de contempler cette figure mignonne dont l'abattement et la pâleur trahissent la grande, l'intolérable douleur.

Sa tête est chaude, brûlante : le pouls bat avec une effrayante rapidité. Le cher enfant ne paraît certainement pas avoir conscience de la gravité de son mal.

De temps en temps, avec peine, il tourne ses faibles regards vers moi ; les deux prunelles humides brillent d'un saisissant éclat.

Il ne dit rien : je n'ai pas la force de lui parler, de lui exprimer ce que

je ressens dans le plus profond de mon être ; son cœur est vivement oppressé, le mien est meurtri, abîmé, anéanti.

Dans la chambre, dans la maison, tout est triste, silencieux, pendant qu'au dehors l'atmosphère est suffocante, embrasée ; il y a comme un nuage de mauvais augure qui traverse les airs et que j'entrevois à travers les carreaux de la fenêtre, hermétiquement close.

Pauvre chérubin ! Tu as à peine fait un premier pas dans la vie ; tu n'as pas sept ans ! et tu te débats avec l'une des innombrables misères, dont est alligée notre frêle nature !...

A un moment donné, l'enfant qui semble avoir saisi le degré d'accablement peint sur mes traits endoloris, me dit d'une voix larguissante :

"Papa, je ne souffre presque plus ; bientôt je vais pouvoir me lever... j'irai jouer... mais où est maman ? je désirerais la voir, ma bonne maman ; écris-lui qu'elle vienne vite, vite, auprès de son Edouard qui veut l'embrasser..."

Oui, mon fils, tu jouais encore hier... et tu comptes pouvoir jouer demain ?...

L'enfant espère, espère toujours, sainte et naïve enfance !

Et ta mère absente, bien éloignée de toi en ce cruel instant, séparée de nous parce que la santé chancelante de ton petit frère lui a fait une obligation d'aller, sous un ciel plus clément, tenter une complète guérison, ta mère que tu réclames si affectueusement viendra peut-être trop tard pour recueillir cette caresse douce et tendre que tu veux lui réserver !

Et l'enfant continue toujours à rester calme : pas une plainte ne sort de sa bouche en feu, pas un gémissement qui atteste sa souffrance de plus en plus aiguë. En l'embrassant, j'ai cueilli tout à l'heure une grosse larme, la première, qui s'est échappée de ses yeux ; je m'en suis abreuvé.

Je quitte pour un instant le jeune malade. Ne pouvant plus contenir mes pleurs et ne voulant pas éclater devant une créature presque inanimée, je me retire dans le coin d'une pièce contiguë ; et là, tout au mal qui semble me guetter, je me mets à sangloter abondamment.

Je lève la tête, mu par un mouvement tout à fait nerveux ; je suis sur le point de perdre toute énergie morale, lorsque soudain mes yeux lourds rencontrent un vieux crucifix que ma pauvre grand-mère avait, quelques jours avant de mourir, placé sur le chambranle ; et n'y tenant plus, brisé, je lève les mains au ciel, et m'adressant à ce crucifix, je dis, dans un suprême effort :

"Dieu crucifié qui a connu la mortelle souffrance, pitié, pitié pour un père désolé, pitié surtout pour son enfant qui s'éteint ! Me le laisseras-tu, ou préféreras-tu le ravir à mon amour ? Que t'a-t-il fait pour que tu lui envoies un mal affreux, si redoutable ? Que t'ai-je fait pour que tu doives si cruellement m'éprouver, m'affliger ?... Pardon pour lui, pardon pour moi !..."

"Cet être que tu m'as donné, qui est mon bon bonheur, qui est ma chair, qui est ma vie, ne me l'arrache pas de mes impuissantes mains ; oh ! je t'en conjure, ne l'arrache pas à mon cœur. Que ta divine miséricorde dise à la Mort, cette perfide messagère, terreur des méchants, qu'elle s'éloigne d'ici, que ma chétive créature qui agonise est un ange, qu'il se saurait devenir sa proie.

Encore une fois, Dieu crucifié, pitié pour un père qui ne consume en larmes, pitié pour une mère absente qui ne se doute pas du danger dont elle est menacée, pitié, pitié pour leur cher enfant, pour leur inappréciable trésor !...

L. PRAT.

CRI DU CŒUR

M. Boule D'Yvoir (se regardant dans une glace).—Sapristi ! si seulement la mode pouvait venir aux têtes chauves !

???



—Ils ont une drôle de figure, vos œufs sur le plat. Est-ce que c'est bien frais ?
—Oh ! Monsieur, c'est acheté de ce matin !
—Les œufs on le plat ?

MULTIPLICAMINI



L'ainée.—Bonne madame, donnez quelque chose pour moi, pour mes sœurs et pour mes frères ?

Bonne dame.—Mais vous n'êtes pas tous de la même famille ?

L'ainée.—Oui, tous des jumeaux...

LES ORIGINES DU CARÊME

L'institution du carême remonte aux temps primitifs du christianisme et eut lieu, suivant les Pères de l'Église, en mémoire du jeûne de Jésus-Christ dans le désert.

Dans les premiers siècles, les fidèles pratiquaient le jeûne avec la plus grande austérité.

Cependant, au temps de Charlemagne, il se produisit, racontent les chroniques, un certain relâchement, car le grand empereur, dans un capitulaire daté de 786, édicte la peine de mort contre quiconque se nourrira de viande en carême. Il n'est pas question dans ce document de circonstances atténuantes, et c'est bien le cas de dire que le chef des Francs n'y allait pas de main morte.

Aujourd'hui, il serait peut-être difficile de faire revivre ces pénalités.

Les mets classés comme maigres ont varié. Dans le principe, par exemple, on tolérait les oiseaux sans distinction d'origine ; plus tard, on décida que les oiseaux de rivière seraient seuls admis comme aliment de carême.

Le lard, l'huile, le beurre, les œufs furent tour à tour proscrits ou tolérés. Les militaires observaient aussi le carême, même en temps de guerre, témoin le nom de *Journée des harengs*, donné, en 1428, à l'attaque d'un convoi de poisson destiné aux Anglais qui assiégeaient Orléans.

L'abstinence du samedi ne date que du onzième siècle, mais elle n'a jamais été strictement observée.

Tout le monde sait que la durée du carême est de quarante jours. On sait aussi que des jeûnes annuels sont prescrits dans presque toutes les religions.

A propos de carême, nous croyons intéressant de résumer ici un tableau très curieux du troisième siècle intitulé *la Bataille de Charnage et de Carême* (Charnage désignait autrefois le temps de l'année où l'on pouvait manger de la viande).

Le bon roi saint Louis ayant annoncé une cour plénière à Paris pour les fêtes de la Pentecôte, on y vit accourir *monlt* chevaliers de tous les coins de l'horizon, entre autres deux princes puissants, escortés d'une suite interminable. L'un était le brillant *Charnage*, aimé de tous, honoré des rois, des empereurs, l'enfant chéri de la terre ; l'autre, *Carême* le félon, l'ennemi des pauvres, le roi des moines, le souverain des mers, des fleuves, des étangs et de toutes les surfaces liquides ou bourbeuses de notre planète. *Charnage*, furieux de l'arrivée de ce rival aquatique, lui déclara la guerre.

Rendez-vous fut pris dans la plaine Saint-Denis, à quinze jours de date.

Les deux princes rentrèrent aussitôt dans leurs États respectifs pour convoquer leurs vassaux.

Au jour fixé, les deux rivaux étaient de retour.

Une foule immense grouillait dans la plaine, prête à applaudir le vainqueur.

Carême, armé de pied en cap, le casque surmonté d'une poule d'eau aux ailes éployées, s'avança monté sur un mulet (poisson) ; il portait, en guise d'écu, un fromage de Brie, lequel était orné de larges feuilles de nénufar. Pour cuirasse, il avait endossé une raie ; pour éperons, il portait des arêtes ; pour épée, une cole tranchante ; petits pois, marrons d'Inde, haricots du Vexin, beurre d'Armorique et fruits secs de tous pays lui servaient de munition de guerre.

La tête de *Charnage* était coiffée d'un heaume en pâté de sanglier surmonté d'un paon aux plumes multicolores que le soleil dorait de mille reflets scintillants.

Il chevauchait sur un cerf magnifique dont le bois ramu était chargé

de mauviettes ; en guise d'éperons, le prince portait deux bees de coq de bruyère.

Le combat s'engagea par une charge de chapous de l'Anjou qui tombèrent à pattes raccourcies sur les merlans de la première ligne de *Carême*, que les grenouilles d'avant-garde avaient surpris. Les merlans, culbutés en un clin d'œil, furent ramenés au combat par l'irruption d'un renfort imposant de maquereaux. La lutte demeurait indécise ; les maquereaux tenaient bon.

Les archers de *Carême* firent alors pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de figues provençales, de pommes normandes, de pruneaux gascons et de noix berrichonnes ; puis, rapides comme la foudre, s'élançèrent les agiles torpilles, les barbues majestueuses, les brèmes aux écailles d'or, les congres voraces, les anguilles frétilantes. Un saumon, venu en droite ligne de l'embouchure de la Loire, déploya la plus brillante valeur, à côté d'une truite bourguignonne.

Les canards de *Charnage* poussaient des cris de paon et fuyaient en désordre ; les oies arrivèrent à la rescousse en ligne déployée, flanquées aux ailes d'un carré compact de huit rangs de dindons avides de gloire ; malheureusement, les torpilles de *Carême*, bondissant au milieu de ces héros, leur firent subir le même sort qu'aux canards.

La victoire allait se décider en faveur de *Carême*, mais *Charnage*, qui était un tacticien de premier ordre, avait conservé dans les airs une réserve formidable.

Soudain un nuage noir venu de l'Orient s'avança avec la rapidité d'un cyclone, plana une seconde au-dessus de la plaine encombrée de cadavres, puis s'abattit sur les vainqueurs terrifiés en poussant des hurras retentissants.

C'était la triple alliance, un vol combiné de hérons, de butors et de grues.

La lutte ne fut plus qu'un carnage inénarrable ; le trio aérien tapait ferme.

Pour compléter la victoire, *Charnage* lança une escouade de bœufs d'Auvergne, au torse puissant, qui, à elle seule, écrasa des bataillons entiers sur tout son passage et sema au loin la terreur et la mort.

Fou de désespoir, *Carême* fit sonner la retraite, que la cavalerie légère de *Charnage*, composé de cigognes d'Alsace, convertit en débâcle.

Le lendemain, l'infortuné roi des marais demanda un armistice pour enterrer ses morts et implora la paix.

Les vainqueurs voulaient chasser *Carême* à tout jamais de la chrétienté et le renvoyer au fond de ses marécages ; mais, sur les représentations de ses barons, il revint à des sentiments plus humains. Il daigna concéder au vaincu le droit de paraître sur la terre, quarante jours par année, et tous les vendredis, par dessus le marché, à condition d'être coulant pour les femmes et les militaires.

C'est ainsi que le roi *Charnage* rendit *Carême* son vassal.

Il est permis de supposer qu'avec les progrès de toute nature accomplis dans l'art de la guerre, si *Carême* voulait aujourd'hui recommencer son équipée, le féroce *Charnage* n'en ferait qu'une bouchée. OSCAR LÉONI.

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE

Un lecteur quelque peu observateur nous écrit :

« Comme il est difficile de plaire à tout le monde ! Ainsi à l'église : si en allant au banc le mari précède sa femme, on dit que cela signifie qu'il la mène durement ; s'il la suit on insinue qu'il se laisse mener par elle ; s'ils s'y rendent côte à côte on ne manque pas de chuchoter qu'ils singent des nouveaux mariés. »

EN COUR

Jeune avocat (quelque peu prétentieuse). — Témoin, êtes-vous marié ?

Le témoin (air stupide). — Oui, monsieur.

Jeune avocat. — A qui ?

Le témoin. — A une femme !

Jeune avocat (ricanant). — A une femme ! En voilà une bonne... Avez-vous jamais vu quelqu'un marié à un homme ?

Le témoin. — Oui, monsieur.

Jeune avocat. — Qui ?

Le témoin. — Ma sœur !!!

MIGNONNE JALOUSIE

Mina. — Vois donc cette jolie bague que m'a donnée Arthur pour ma fête...

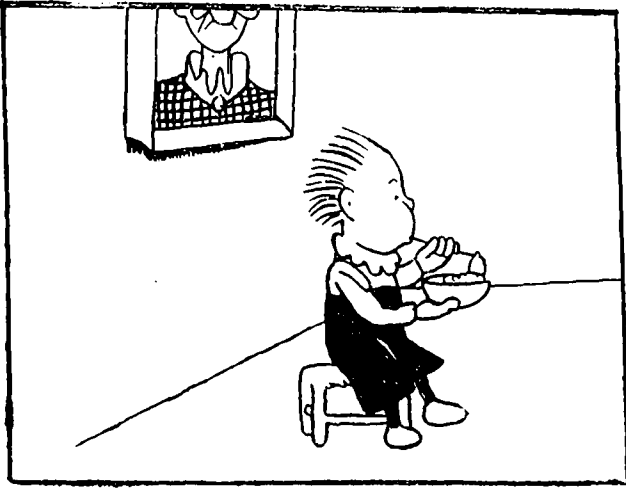
Minette. — Quel bon cœur et quel bon goût... Et dire qu'il y a des gens assez méchants pour dire que c'est son père qui l'a payée.

INFAILLIBLEMENT



A quoi penses-tu ?
— A rien d'intéressant.
— A ton mari, alors ?

FISTOIRÉ SANS PAROLES



I

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Ainsi que promis je donne aujourd'hui la dernière partie de l'étude de M. Emile Gautier sur le Klondike.

Ce n'est pas si loin du boulevard, en fin de compte, Dawson-City, qu'on pourrait le croire à priori. A peine 15,000 kilomètres qui se peuvent abattre en moins de trente jours.

C'est la création du chemin de fer, dit de la *White Pass*, entre Skagway et le lac Bennett, qui met ainsi Dawson, je ne dirai pas tout à fait aux portes de Paris, mais au moins dans la grande banlieue.

Ce chemin de fer — la dernière merveille du monde — n'a guère plus de 90 kilomètres. Mais ce qu'il supprime de retards et de risques est inconcevable pour qui n'a pas vu les précipices qu'il borde et les massifs montagneux qu'il a fallu éventrer pour lui frayer le chemin. On ne saura jamais ce qu'il a péri de pauvres diables égarés dans ces défilés désolés, d'une majesté farouche, où le sifflet de la locomotive couvre aujourd'hui le grondement des torrents et des avalanches.

Sur les nombreux ingénieurs venus pour étudier sur place l'éventuel tracé d'une voie ferrée, un seul, un nommé Hawkins, a eu assez d'"estomac" pour juger l'entreprise réalisable. Le fait est qu'il l'a réalisée, puisque le chemin de fer existe et fonctionne. J'ai même là sous les yeux l'indicateur des trains

— *White Pass et Yukon Route* ! — joliment imprimé en couleurs sur papier glacé, avec accompagnement d'annonces commerciales. Rien que ce menu détail en dit plus long sur l'évolution du Klondike qu'un discours en trois points...

Il y a de quoi frémir quand on songe que ce travail de titans a été accompli dans un pays sans ressources, à mille milles au moins de la plus prochaine gare et du plus prochain bureau télégraphique, à quatre mille milles de tout contre de ravitaillement, sous un climat où le thermomètre ne se gêne pas pour descendre à des 50 degrés au-dessous de zéro. Et cela, on plein hiver ! Commencé en juillet 1898, le chemin de fer de la *White Pass* a été, en effet, inauguré, si j'ai bonne mémoire, en février 1899, tant et si bien que le jour de l'inauguration, pendant qu'on sablait le champagne pour fêter l'événement, le porcure gelait à la porte !

* * *

Au Klondike, au surplus, comme dans toutes les régions polaires, l'hiver est la belle saison. L'air est si pur et si sec que ces terribles froidures ne semblent pas pénibles à qui sait s'y adapter et prendre les précautions nécessaires. La santé y semble courir moins de risques que dans nos grandes villes puantes et encombrées et même que dans ces pays chauds où l'on ne peut remuer un mètre cube de terre sans déchaîner un essaim de miasmes surnois et d'homicides pestilences. Ce qu'il y a de certain, c'est que la haute mine et l'entrain de ceux qui en reviennent et qui grillent d'envie d'y retourner — tel M. Janne de la Mare, l'un des plus hardis (et aussi l'un des plus heureux) explorateurs de l'Yukon — sont plutôt pour attiser que pour refroidir l'enthousiasme des émigrants.

Comment, d'ailleurs, résister à l'attraction magique d'un pays où l'on a chance de remuer encore, et autrement que par métaphore, l'or à la pelle ? Personne ne pourrait dire ce qu'il se cache de trésors sous le linceul vierge des neiges éternelles. A côté de l'or, en effet, plus abondant sans doute que sur tout autre point du globe, on y trouve le cuivre natif, le fer, le charbon, voire des pierres précieuses : témoin ce fragment de micaschiste,

grand à peine comme une assiette et épais de deux doigts, qu'on me montrait l'autre jour, et où étaient enclâssés une demi-douzaine de superbes grenats gros comme autant de noisettes.

* * *

Les grandes civilisations ont commencé par se cristalliser au bord de la mer ou le long des grands fleuves des régions chaudes ou tempérées. Il était logique, en effet, que l'espèce humaine ne jouât pas la difficulté et s'orientât d'abord vers les points de moindre résistance. Mais les miraculeux progrès de la science et de l'industrie ont changé tout cela, en mettant l'homme à même de corriger la nature à sa guise et à son profit.

L'heure approche où toute la terre, en dépit de l'inclémence des climats, étant devenue indifféremment habitable, rien ne va plus s'opposer à ce que des sociétés florissantes et de fécondes civilisations se développent dans la zone glaciale elle-même, où tant de richesses, demeurées longtemps inabornables, dorment inutilisées.

Et c'est le Klondike qui va donner l'exemple.

Dawson est d'ores et déjà une ville quasiment aussi civilisée que Paris, Londres ou Berlin. Le champagne y coûte peut-être un peu cher, quelque chose comme 100 francs la bouteille, mais la sécurité y laisse moins à désirer que le long de nos boulevards extérieurs. Les crimes y sont rares, et, chose curieuse, dans ce pays où la cupidité devrait être exaspérée, ce sont les crimes passionnels qui dominent : ce qui prouve apparemment que "ça ne manque pas de femmes..."

Peut-être, pour conclure, n'est-il pas inutile de constater, non sans un brin de fierté patriotique, que l'un des principaux rôles, dans cette œuvre géante, appartient aux Français, Français de France et Français du Canada, et que nos admirables sœurs de charité y tiennent, dans le respect de tous, le haut du pavé.

* * *

C'est pourtant l'or qui a fait tout cela.

Il n'y a donc pas que des forfaits, des scandales et des hontes à l'actif du métal maudit !

KODAK.

ENTRE ARTISTES

— Oui, c'est gentil ici ; mais c'est bien petit pour travailler...

— Oh ! ça me suffit... Je dessine pour de tout petits journaux.

EN ATTENDANT

L'agent. — Je représente une puissante compagnie d'assurance.

L'autre. — Plus de \$2,000,000 de capital payé ?

L'agent. — Oui.

L'autre. — Solide, honnête, prompt à régler ?

L'agent. — Oui.

L'autre. — Assure contre la foudre et le cyclone ?

L'agent. — Oui.

L'autre. — Ne fait pas de difficulté quant à l'origine du feu ?

L'agent. — Jamais.

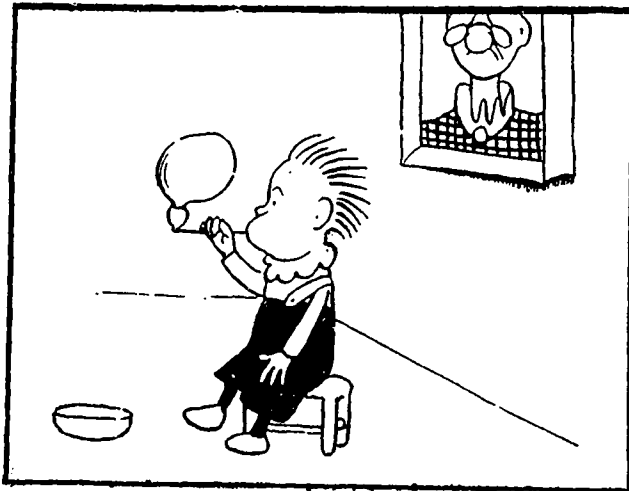
L'autre. — C'est justement celle qu'il me faudra quand j'aurai quelque chose à faire assurer. En attendant envoyez-moi une demi-douzaine de vos calendriers.

ÇA REVIENT AU MÊME

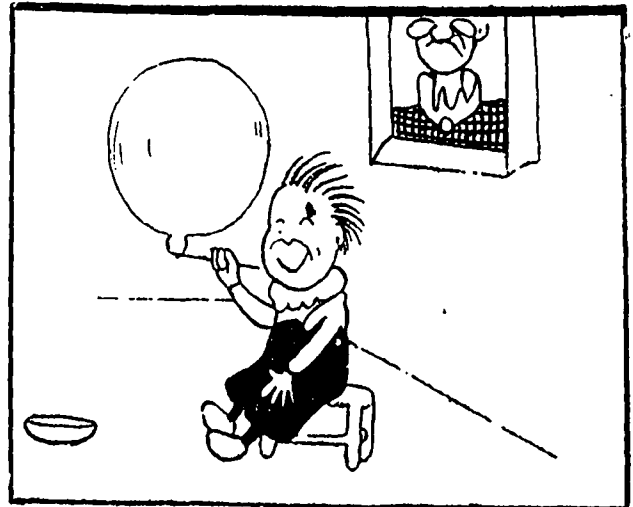
Bob. — J'ai presque tué mon barbier ce matin.

Tom. — En voyant ta figure on dirait plutôt que c'est lui qui a failli t'immoler.

Bob. — Ça revient à cela : je me suis rasé moi-même.

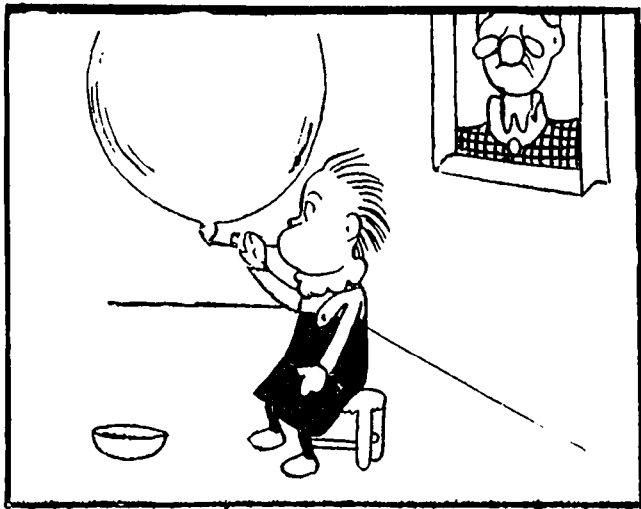


II



III

HISTOIRE SANS PAROLES — (Suite et fin)



IV

COURRIER FEMININ

Pour les femmes simples, occupées de leur intérieur, et oubliées de leur propre beauté, n'y a-t-il pas, quelquefois, des heures de douloureuses constatations ?

Elles restent de longs jours, sans se regarder attentivement, arrangeant à la hâte leurs cheveux et ne perdant pas un temps précieux à étudier le grain de leur peau, ou le poli de leur front.

Puis un jour, à un moment de loisir, elles étudient de plus près leur visage : ô stupeur, mille petites rides le sillonnent en tous sens ; l'habitude de rire a fait naître au coin des yeux la patte d'oie redoutable, et, de chaque angle de la bouche, rayonnent d'autres rides cruelles qui s'affirment sans pitié.

Elles sont venues lentement, imperceptiblement, mais leur marche n'en est pas moins sûre, et le jour où on les découvre, il est trop tard, pour s'opposer à leur formation.

Je ne m'arrêterai pas à consoler, ici, la femme mûre qui fait de si cruelles constatations, j'espère qu'elle a su se créer, dans l'âge où elle était pleinement séduisante, des affections qui lui resteront douces jusqu'au tombeau.

Mais je prends cet exemple matériel, que beaucoup d'entre vous connaissent, pour vous faire mieux saisir la leçon d'aujourd'hui.

Ces défauts, qui se produisent sans qu'on y prenne garde, et qui ne se révèlent que lorsqu'il est déjà trop tard pour les entraver, se retrouvent dans l'ordre moral.

On se laisse aller à ses penchants naturels, sans y prendre garde et peu à peu on acquiert de nouveaux défauts, on perd ses habitudes de renoncement, de résignation, jusqu'au jour où une circonstance spéciale met en évidence cette laideur insoupçonnée.

L'âme qui en est atteinte en est la première surprise, et son étonnement sincère prouve à quel point sa vie morale est inconsciente, dépourvue de réflexion, de retours serrés sur soi-même.

Cette apathie, cette paresse de notre vie spirituelle est extrêmement dangereuse.

Ne veille-t-on pas sans cesse sur une machine qui peut éclater, sur une lampe qui risque de devenir un foyer d'incendie ?

Eh bien ! il y a dans notre âme tous les éléments redoutables, tous les penchants mauvais, il y couve un feu inquiétant, et, à chaque minute, l'envie, la colère, l'égoïsme, sont prêts à envahir le terrain mal gardé.

Si la vigilance s'endort, ils pénétreront vite, ces ennemis de notre bien ; leurs discours sont si persuasifs ! L'oreiller qu'ils offrent à notre conscience est si moelleux !

Peu à peu, ils prennent pied, ils parlent en tyrans ; et lorsqu'enfin on a découvert l'empire qu'ils ont, comme il est difficile de s'indigner contre leur joug facile et de chercher à le secouer !

Faites un retour sincère sur vous-même, étudiez-vous sans indulgence, et vous trouverez certainement un défaut que vous ne vous connaissez pas et qui s'est peu à peu introduit en vous, aisément, sans que vous lui opposiez résistance.

C'est peut-être une impatience indigne, un manque de bienveillance, une dureté de cœur pour les malheurs d'autrui, une exigence égoïste qui néglige les droits de chacun, que sais-je ?

Cherchez impitoyablement et vous trouverez, je n'en doute pas, hélas ! vous constaterez cette invasion ; mais ne vous découragez pas. Relevez,

au contraire, toutes vos forces, que ce vous soit un avertissement salutaire, afin que vous veilliez sans cesse, sans jamais vous laisser, car c'est à chaque seconde que se livre cette lutte terrible dont vous devez toujours sortir vainqueur.

Les hommes, même ceux qui reconnaissent le plus galamment toutes les vertus de leurs compagnes, se plaisent à répéter que les femmes n'ont point l'esprit inventif. Est-ce vrai ? Le docteur Neuville a eu la curiosité de s'en rendre compte par lui-même et il a ouvert sur ce sujet une enquête dont il oublie les résultats dans la *Revue des Revues*. Il a procédé d'une façon bien simple : il a consulté en Amérique et en France, les registres des brevets d'invention. Or, il a constaté, dans le premier pays, que si, avant 1860, les brevets pris par les femmes ne dépassaient guère la douzaine, leur nombre depuis cette époque s'était prodigieusement accru. Et il ne faudrait pas croire que l'imagination des femmes américaines se restreint seulement à des futilités. Si elles créent volontiers des tissus de corsets, des parfums, des eaux de toilette, des recettes de cuisine, des tire-bouton, des "machines à glacer la crème", le sexe qui n'est pas le leur bénéficie parfois de leur génie inventif : il doit, par exemple, à Madeleine Tassée une chemise d'homme ; à une dame d'Oakland, un "protecteur de moustache" ; à une autre brevetée, "un hamac à deux places" ainsi qu'un "garde-crottes pour pantalons". Ce n'est pas tout ; la haute mécanique n'a plus de secrets pour les Américaines, et, en ce moment même, une exposition ouverte à Atlanta contient 125 modèles, tous inventés par des femmes, parmi lesquels on admire des machines électriques, des roues de locomotives, des courroies de transmission, etc. Le docteur Neuville est obligé d'avouer que les femmes françaises sont de beaucoup distancées par leurs rivales yankees. On trouve néanmoins, dans les registres du ministère du commerce français, quel-

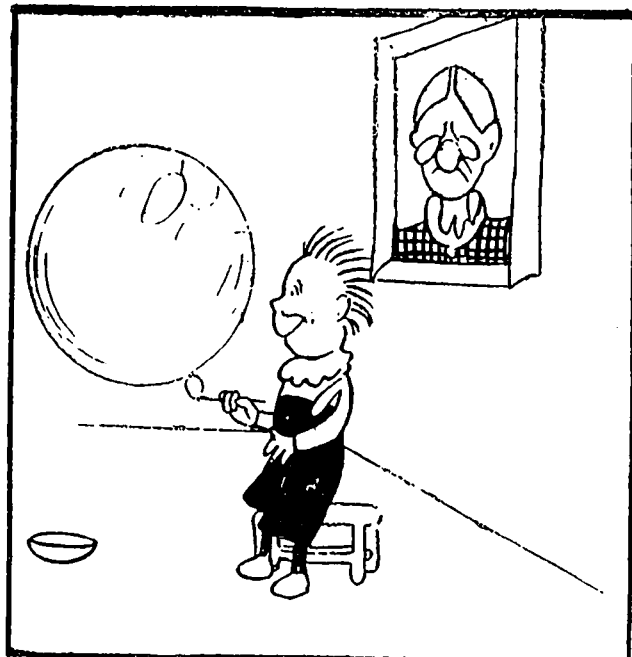
ques brevets féminins qui ne manquent pas d'intérêt. Mlle Auerbach a inventé un "peigne faisant parvenir directement du liquide sur le cuir chevelu" ; Mlle Dosne, une "machine à écrire dans la poche (?) ou toute autre position" ; Mme Gronwald, un "cure-dents aromatique avec effet antiseptique et couche superficielle soluble" ; Mmes Guérin et Brandeau, "un fond idéal (?) à côté mobile pour culottes de dames cyclistes, écuyères et chasseresses" ; enfin Mlle Koller, une "enveloppe à cigarettes préparée avec des feuilles de roses comprimées". On voit que le docteur Neuville n'exagère nullement quand il conclut que "la femme française reste invincible et inimitable dans les créations où préside le goût". Les Américaines, comme il le dit fort bien, demeurent toujours classiques ; les Françaises, au contraire, "ne créent rien sans une nuance de romantisme et leurs brevets révèlent leur vague à l'âme".

C'est ce vague à l'âme qui fait leur grand charme, ce charme étrange et doux que n'ont point d'ordinaire les autres femmes.

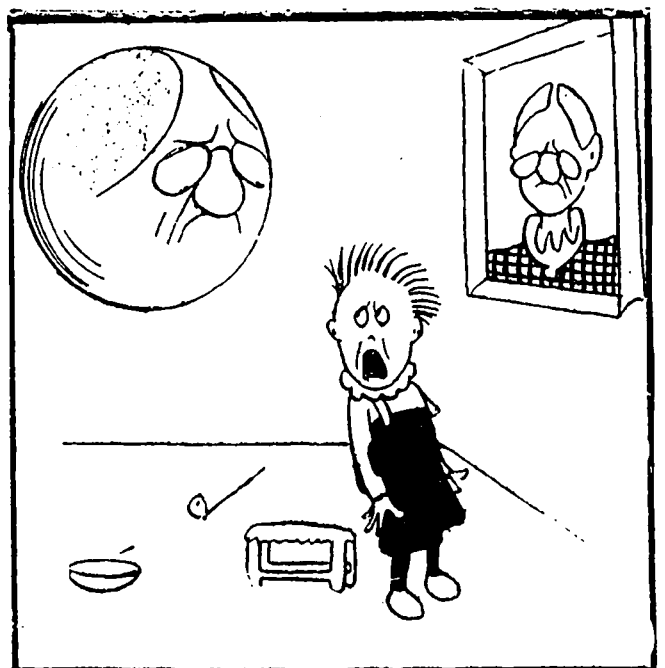
XXX.

RÉFLEXION D'UN PEINTRE

—Dire que j'ai fait des croûtes toute ma vie et que je n'en ai pas à me mettre sous la dent trois jours par semaine.



V



VI

L'OMBRE



I

—Je crois que ma pauvre femme devient complètement folle ! Voilà, maintenant, qu'elle a fait entrer un âne chez nous ! Courrons voir ça !



II

—C'est toi, Edouard ! Oh ! mon ami, que je souffre des dents ! ..

L'AGE VIENT

*Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours :
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.*

*Des beaux lieux on le dieu du vin
Avec l'amour tient son empire.
Le Temps qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.*

*De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage,
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.*

*Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements,
Nous ne vivons qu'à deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.*

*Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consolez
Des amertumes de la vie !*

*On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.*

*Ainsi, je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans :
Et mon âme aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.*

*Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours :
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins rive que les amours.*

*Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.*

Un Plat de Pommes de Terre

Le soir, veille de la bataille d'Ulm, Napoléon Ier, accompagné du maréchal Berthier, se promenait incognito à travers le camp, s'amusant à écouter les conversations des soldats. Bientôt il remarqua, au milieu d'un groupe, un grenadier irlandais occupé à faire cuire des pommes de terre sur un feu de cendres rouges.

—Combien ces pommes de terre me feraient plaisir ! s'écria l'Empereur.

Et il ajouta, s'adressant au maréchal :

—Informez-vous donc auprès de leur propriétaire s'il ne consentirait pas à m'en céder quelques-unes ?

Berthier, obéissant à cet ordre, alla s'enquérir de celui auquel appartenaient les pommes de terre.

Un Irlandais de haute taille s'avança.

—Elles sont à moi ! s'écria-t-il.

—Voudriez-vous bien m'en céder quelques-unes ?

—Je n'en possède que cinq, répliqua le grenadier, et ce nombre est à peine suffisant pour calmer mon appétit.

—Je vous offre deux louis en échange de deux de vos pommes de terre !

—Je n'ai que faire de votre or : bien probablement demain je serai tué, et je ne veux pas que l'ennemi me trouve le ventre vide.

Berthier revint auprès de l'Empereur transmettre le mauvais succès de sa démarche.

—Voyons si j'aurai meilleure chance que vous, dit Napoléon.

Et, s'avançant à son tour, il renouvela la même demande.

—Non ! s'écria avec rudesse le militaire, je ne puis vous satisfaire, car je n'ai pas de quoi contenter ma propre faim.

—Je vous laisse libre de fixer vous-même la somme qui vous plaira, reprit l'Empereur. Je suis à jeun depuis ce matin et ces pommes de terre ont une mine bien tentante !

—Ne vous ai-je pas déjà appris que je n'en possède pas assez pour moi-même ? répéta l'Irlandais d'un ton bourru. . .

D'ailleurs, croyez-vous que malgré votre déguisement je ne vous ai pas reconnu ?

—Qui donc suis-je ?

—Bah ! vous êtes celui que tous nous appelons le P'tit Caporal ! . . . N'est-il pas vrai que je ne me trompe pas ?

—Eh bien ! puisque tu m'as reconnu, ne refuse pas de me vendre de tes pommes de terre.

—Non, s'écria avec obstination le grenadier. Mais écoutez ; si, à votre retour à Paris, vous me permettez de venir dîner avec vous aux Tuileries, alors je consens à ce que vous partagiez mon repas de ce soir !

—Accepté ! dit l'Empereur. Parole du Petit Caporal ou de l'Empereur !

—Parfait ! ajouta l'Irlandais. Maintenant nos pommes de terre doivent être cuites. Voici les deux plus grosses pour vous : le reste sera ma part !

L'Empereur s'assit et soupa de fort bon appétit. En rentrant sous sa tente, il dit à Berthier :

—Je parie que ce coquin est un bon soldat.

Deux mois plus tard, Napoléon résidait aux Tuileries.

Un soir, entouré de ses courtisans, il allait se mettre à table quand on vint l'avertir qu'un grenadier menaçait de forcer la consigne de la porte, assurant avoir été invité par Sa Majesté.

—Faites-le entrer ! commanda l'Empereur.

Le militaire apparut, présenta les armes, et dit, s'adressant à Napoléon :

—Vous souvenez-vous, Sire, la veille de la bataille d'Ulm, d'avoir partagé avec moi mon repas de pommes de terre ?

—Eh ! oui, je me le rappelle très bien ! . . . Et ainsi tu es venu dîner avec moi ? . . . Roustan, prends à ta table ce brave garçon !

De nouveau le militaire présenta les armes et répliqua :

—Un grenadier du régiment des gardes n'a pas l'habitude de souper avec les laquais ! Votre Majesté m'avait promis que j'aurais l'honneur de dîner avec Elle : telle a été notre convention, et, m'appuyant sur cette parole, je suis venu !

—Vrai ! vrai ! s'écria l'Empereur en souriant. Dépose tes armes, mon ami, et prends ce siège à côté de moi.

Le repas terminé, le grenadier, se reculant en arrière, prit sa carabine, et, se tournant vers l'Empereur présenta les armes.

—Un simple grenadier, n'a pas le droit de s'asseoir à la table de son souverain.

—Ah ! je te comprends ! reprit Napoléon. Je te nomme chevalier de la Légion d'Honneur et lieutenant dans la Compagnie des Gardes.

—Merci du plus profond de mon cœur ! s'écria le militaire. Vive l'Empereur ! ajouta-t-il. Puis il s'éloigna.

Mac-Mahon était le nom de ce grenadier. Tout le monde connaît la glorieuse destinée de son arrière-petit-neveu, le maréchal Mac-Mahon.

H. DE FONSECA.

TEL MAITRE, TEL DOMESTIQUE

Gatien.—As-tu porté chez madame Fabien le bouquet que j'avais commandé ?

Scapin.—Oui, monsieur ! mais comme il coûtait un dollar et que cette dame ne me donnait que vingt cents, je l'ai rapporté chez le marchand !

UN PRÉJUGÉ



La maîtresse.—Dites donc, patron, hier le civet de lièvre était bon, aujourd'hui il est détestable, impossible à manger.

Le patron.—Vous voyez comme vous vous y connaissez . . . justement aujourd'hui c'est du vrai lièvre.

UNE DÉCOUVERTE



Philidor.—L'autre jour, j'ai eu de la déveine, j'ai perdu ma bague, alors je me suis souvenu du proverbe : *Cherchez et vous trouverez.* Alors, j'ai cherché, et savez-vous ce que j'ai trouvé ?

Elle.—Votre bague, naturellement.

Philidor.—Non, mais que le proverbe n'était pas toujours juste.

MESSIRE GAULARD

Calino, à qui l'on a prêté tant de niaisés réflexions, a succédé à Joerisse, qui fut contemporain de Jeannot. Mais Jeannot, lui-même avait un ascendant célèbre, dont les balourdises égayaient les Français, il y a quelque trois siècles.

Il s'appelait Gaulard, il était issu en ligne plus ou moins directe, de l'un des héros allégoriquement fabuleux de Rabelais.

Sur le recueil de ses contes facétieux, on le nomme le gentilhomme de la Franche-Comté bourguignonne. Son portrait le représente avec des cheveux courts et raides, avec une couronne de feuillage, le col perdu dans une fraise empesée :

Il a :

Un nez plein de rubis, une face bien large,
Un bon gros œil de bœuf, le corps un peu voûté,
N'ayant jamais été qu'en portraiture armé.

Son biographe ajoute qu'il a la tête en pain de sucre, qu'il est ventru, et qu'il se plaît à la beauté de son menton. Il fait bonne chère, il vit joyeux... quand il y a de quoi. Il ne manque jamais d'assister aux processions qu'on fait pour la conservation des raisins, mais il ne prie pas Dieu pour les foins, parce qu'il n'en mange pas, laissant à ses chevaux d'en avoir souci si bon leur semble, etc.

Son secrétaire a dressé sa vie, par écrit, en cinq volumes, chacun de douze mille feuilles de papier, dont on extrait la fleur pour le public impatient. Nous allons, dans cet extrait, butiner quelques passages qui sulliront, pensons-nous, à établir la parenté entre le sieur Gaulard, naïf qui vivait au milieu du XVII^e siècle et Calino naïf de notre temps.

Etant averti que le Doyen de Besançon était mort, il dit : "N'en croyez rien, car nous sommes trop bien ensemble pour qu'il ne me l'ait pas écrit."

Marie Claude Desdame, son médecin, le trouva, après dîner, dormant dans une chaise auprès du feu, de quoi il le reprit, comme contrevenant aux préceptes de santé. "Hé ! répondit-il, je ne dormais que pour ne pas rester oisif : il faut toujours que je fasse quelque chose."

Sa cousine lui reprochait un jour qu'elle l'avait trouvé dormant la bouche ouverte, et ayant ainsi fort mauvaise grâce. Pour obvier à cela, il commanda à son valet de mettre un miroir attaché aux rideaux de son lit ; "Afin que je voie, dit-il, si j'ai bonne contenance en dormant."

Un de ses parents se plaignait à lui que les taupes lui gâtaient un beau pré et qu'il ne savait comment s'en garantir : "Certes, mon cousin, vous voilà bien en peine : faites paver votre pré."

Il demandait un soir à son secrétaire quelle heure il était. Celui-ci s'en excusa parce que le soleil étant couché, il ne pouvait regarder au cadran solaire. — Eh bien ! répliqua-t-il, n'y pourriez-vous regarder à la chandelle ?

Voyant un tableau que faisait un peintre, où il représentait, dans un paysage, un jeune gentilhomme et son épouse, il lui dit : "Je vous prie, peignez-moi dans ce tableau en quelque coin d'où, sans être vu, je puisse entendre ce que diront ces beaux promeneurs."

Etant allé faire faire son portrait, il dit au peintre : "Peignez moi avec une belle tournure, et me faites lire tout haut dans un livre que j'aurai à la main."

Il avait un jeune fils de l'esprit duquel il faisait grand cas, parce que, voyant des bateaux qui allaient sur la rivière, il demanda s'ils avaient des pieds, et il demandait aussi, en voyant d'autres bateaux plus petits, s'ils étaient les enfants des grands (un refrain populaire trouve ici son évidente origine).

Son cousin, le sieur de Lardoclie, lui montrait un portrait qu'on avait fait de lui, et lui demande ce qu'il en pensait : "Ma foi, je ne trouve pas qu'il vous ressemble autant que vous vous ressemblez vous-même."

Quand il alla à Paris, passant par les rues, il disait : "Chacun m'avait assuré que je verrais une si grande et si belle ville, mais on se moquait de moi ; la multitude des maisons empêche le coup d'œil."

Comme il attendait souvent parler de Cicéron, de Virgile et autres : "Quel dommage, dit-il, qu'on ne m'ait pas donné un de ces noms-là ; on parlerait de moi."

Etant à Florence, on lui fit goûter certain vin grec, qu'on affirmait être excellent, et on lui en demandait son avis : "Je ne peux pas me prononcer, répondit-il, car je n'entends pas le grec."

Un batelier avait fait force tours de force devant une compagnie dont messire Gaulard faisait partie, puis, en voulant sauter très loin, il se laissa choir : "Ah ! s'écria Gaulard, voilà le plus beau tour ; car il me semble que j'en ferais autant."

Voyant un grand chandelier qui lui parut très beau : "En vérité, dit-il, il ne lui manque que la parole."

La première fois qu'il mangea des harengs saurs, il trouva ce poisson si bon qu'il commanda d'en trouver de pareils pour peupler un de ses étangs, etc., etc.

L. B.

UN MODÈLE

Joseph, le modèle des Joerisses pure laine, a reçu ordre de n'admettre aucun visiteur. Un monsieur se présente :

—Monsieur n'est pas là, répond Joseph sans sourciller.

—Bien ! je reviendrai demain. A quelle heure votre maître sera-t-il là ?

—Attendez, je vais le lui demander.

PRUDENT... DÉCOLLETAGE

Joseph.—Ah ça ! cher ami, votre tailleur est fou... ces vêtements sans collet sont ridicules !...

Tiborce.—Mon cher, une tireuse de cartes m'a prédit que l'année ne s'écoulerait pas sans qu'on me mit la main au collet... Pensez si je les ai fait enlever.

AU CERCLE

Paul.—Et ton oncle, le vieux grincheux, est-il toujours de ce monde ?

Albert.—Toujours ! Il a pourtant été bien malade l'hiver dernier. Mais il a compris combien sa mort nous ferait plaisir. Et il a guéri par esprit de contradiction.

SON MARI

On parle devant Gâtien de quelques événements du Transvaal :

—Il paraît que Lady Smith est à toute extrémité...

—Pauvre femme, fait Gâtien... Et qu'en pense son mari ?

—Quel mari ?

—Lord Smith, bête !

CHEZ L'ÉPICIER

—Donnez-moi un peu de gruère. Il est bon, n'est-ce pas ?

—Ma foi, madame, il a une physionomie bien sympathique.

—Qu'entendez-vous par là ?

—Il a des yeux superbes.

LOGIQUE ENFANTINE

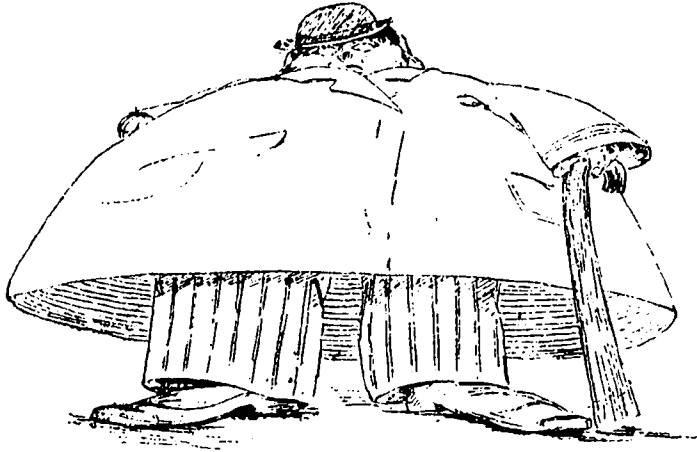
—Grand-père, pourquoi dis-tu qu'il fait chaud comme dans un four, puisque tu dis que le pain frais est celui qui en sort ?

LE RÊVE



Le jeune explorateur vient de s'endormir à l'ombre du palmier. En rêve il se voit rentrant au pays et se jetant au cou de sa belle fiancée, dont les beaux bras blancs s'enlacent doucement.

DICTONS ILLUSTRÉS

I
Un monsieur qui vit très largement.

LE BERCEAU

Dans le moire et le satin
L'enfant vient de naître ;
Il est couché ce matin,
Le cher petit être,
Chacun accourt et, tremblant,
Sur le lit se penche
Pour voir dans son érin blanc
Cette perle blanche.

Chacun soulève à demi
Les fines dentelles
Pour voir cet ange endormi
Qui n'a plus ses ailes ;
Pour voir ses nids à baisers,
Sa main délicate
Et ses petits pieds rosés
Aux ongles d'agate.

Blanc comme une hostie et pur
Comme une prière,
On voit encor de l'azur
Luire en sa paupière.
Son ail est vierge du jour ;
Son cœur, de souffrance,
Hier pour lui c'est l'amour ;
Demain, l'espérance.

Il est, comme sont les fleurs,
Parfum et mystère ;
A peine si par ses pleurs
Il tient à la terre !
Que faut-il pour l'apaiser ?
Un mot, s'il soupire ;
S'il se réveille, un baiser ;
S'il dort, un sourire.

Il dit déjà — savez-vous ? —
Mille et mille choses,
Rien qu'avec le souffle doux
De ses lèvres roses.
C'est un langage charmant,
Fait de mots étranges,
Que comprennent seulement
Sa mère et les anges.

Bonjour, petit nous si cher,
Rayon de ma flamme !
O baiser qui s'est fait chair !
Bonjour, petite âme ;
L'espoir l'appelle ardent,
C'est un qui baptême ;
Mais ton nom est souvenir,
C'est pourquoi je t'aime.

Ah ! cher tyran, quel qu'il soit,
Le nom qui te nomme,
Déjà l'on souffre pour toi...
Tu seras un homme.
Qu'importe ton nom, doux vainqueur !
Va, fais ton office...
La gourmandise du cœur,
C'est le sacrifice !

EDOUARD PAULERON.

ENTRE PRINCES DE LA SCIENCE

Un célèbre chirurgien écrit un mot à un de ses collègues, chef de clinique à l'hôpital X..., pour lui recommander un malade entré le matin même dans son service. Le lendemain, le collègue vient voir le chirurgien et lui dit :

— Quel ennui, mon cher ! J'ai reçu votre lettre trop tard. Votre protégé est mort. Si j'avais su que vous vous intéressiez à lui !...

L'ENNUI

Philidor est très ennuyé. Il faut qu'il aille à l'enterrement d'un vieil ami.

— C'est bien triste, lui dit sa femme ; et puis c'est pénible d'aller jusqu'à la Côte-des-Neiges.

— Oh ! ce n'est pas ça, grogne Philidor... Ce qui m'ennuie le plus, c'est l'air navré qu'il faut prendre pour serrer la main à la famille.

EN STEAMER

Le passager.— Vous ne craignez pas d'aller si vite, capitaine ? Il fait un sacré brouillard !

Le capitaine.— Au contraire. Nous sommes dans un passage dangereux ! Et plus vite nous en serons sortis !...

LA DERNIÈRE DE TOTO

Toto.— Monsieur, laissez-moi voir ta langue !...

Le monsieur.— Ma langue !... et pourquoi veux-tu la voir ?

Toto.— C'est parce que papa dit que tu as une langue de vipère et je voudrais voir comment que c'est fait !

A LA CASERNE

— Vous ne savez pas encore, s'pèce d'empoté, qu'un lit ça doit être carré ! carré... comme qu'il dirait un triangle ! !

PAS BANAL

Le maire de Watton, dans l'Arizona, a envoyé aux grandes mondaines de sa ville l'invitation suivante :

“ Madame, vous êtes priée d'assister à la pendaison de l'assassin Georges “ Smiley, jeune homme très bien fait. Son âme quittera la terre le 8 “ février 1900, à deux heures précises. A cette occasion, on emploiera les “ nouveaux perfectionnements de l'appareil d'exécution scientifique et on “ fera tout pour rendre le spectacle aussi attrayant que possible.”

ENTRE MARSEILLAIS

— Oh ! ze suis impressionnable ; c'est à ne pas le croire. Ainsi, quand z'ai envie de purzer, c'est ma femme qui prend l'huile de ricin. Moi, ze la regarde boire, et... ça me produit un effet, ze ne te dis que ça !...

— Moi, ze n'ai jamais purzé. Mais z'ai été en Sicile et, tu peux me croire, çaque fois que ze regardais le Vésuve fumer, z'avais besoin de craçer !...

TOTO

Toto.— Papa, il pleut.

Le père (occupé).— Laisse pleuvoir.

Toto.— C'est ce que je fais.

SCÈNE CONJUGALE

— Ah ! ce que les hommes ne valent pas cher !

— Tout le contraire des femmes !

ENTRE BOHÈMES

— As-tu un pantalon à me prêter ?

— Non ! Mais si tu veux une pipe bien culottée...

PAS PLUS QUE ÇA

(Gaston est un enragé parieur aux courses et, pour la cinquième fois, son oncle vient de payer ses dettes...)

— Tu me jures, au moins, que c'est la dernière fois, et que tu ne joueras plus ?

II
Un jeune homme qui vit sur un grand pied.

— Mon oncle, je vous le jure !... (Après réflexion.) Mais je ne le parierais pas.

MIEUX QUE DEMANDÉ

Madame.— Nous voudrions un appartement au rez-de-chaussée, parce que cela me fatigue de monter les escaliers.

Le concierge.— Cela se trouve bien, Madame, nous en avons un justement où Madame n'aura pas à monter, bien au contraire, puisqu'il faut y descendre...

L'AUTRE CATÉGORIE

— Ne trouvez-vous pas, cher monsieur Boireau, que votre raie s'élargit chaque jour, surtout à la tonsure ?

— Hélas ! oui, comtesse... La fatigue cérébrale, les idées qui bouillonnent là-dedans.

— Des idées de derrière la tête, alors ?

EN COUR DE POLICE

Le magistrat.— Vous êtes poursuivi par votre patron pour abus de confiance.

L'accusé.— Je vous jure pourtant, mon président, qu'il a toujours refusé de m'accorder la sienne !

UNE NON-VALEUR

Deux ramasseurs de bouts de cigares causent des affaires de leur corporation.

— Moi, dit l'un, je n'aime pas les comédiens... ; comme ils n'ont pas peur de brûler leur moustache, ils fument leurs cigares jusqu'au bout.

ECHO DU 13 NOVEMBRE 1899

Sans ajouter entièrement foi au cataclysme prédit, mais comme il faut pourtant tout prévoir, Philidor avait dit à sa femme, en partant pour son bureau :

— Si tu ne me vois pas rentrer à l'heure du dîner, c'est que la fin du monde aura eu lieu.

RIEN D'ÉTONNANT

Boirot apprend que son meilleur camarade de buvette s'est fait mener au poste pour tapage nocturne :

— Parbleu, dit-il, hier soir, il était parti en bombe ; pas étonnant qu'il ait fait quelque éclat.

Les Cendres Jadis et Aujourd'hui

QUESTION PERTINENTE

Cette semaine, quelques heures après l'instant où ont expiré les derniers flonflons du Carnaval, une foule matinale de fidèles s'est dirigée vers les églises où l'attendait un prêtre pour lui rappeler qu'elle n'est que poussière et qu'elle retournera en poussière.

La cendre qui sert à la cérémonie provient de la combustion des rameaux du dimanche ayant précédé celui de Pâques de l'année passée. Ces cendres sont bénites à l'office spécial qui se célèbre le mercredi à l'issue de la grand'messe. Combien peu, parmi ceux qui les reçoivent, se doutent qu'en ce mercredi de la Quinquagésime, ils accomplissent le dernier acte figuratif des pénitences publiques en usage dans la primitive Église !

Aux premiers siècles de la foi, tous ceux qui avaient renoncé à la grâce pendant les persécutions, ou qui s'étaient rendus coupables de quelque autre péché considérablement scandaleux, étaient exclus de la communion des fidèles s'il ne se soumettaient aux pratiques rigoureuses de la pénitence publique ordonnée par les "canons", et qu'on appelait pour cette raison "pénitence canonique".

L'excommunication consistait à les priver non seulement des sacrements, mais encore de l'entrée de l'église et de tout commerce avec les fidèles. On ne mangeait point avec eux, on ne leur parlait point, on les fuyait comme des gens frappés d'un mal contagieux. Il n'y avait guère que les prélats et les prêtres qui pussent converser avec eux pour les exciter à se convertir, tant qu'on y voyait de l'espérance. Voilà comment étaient traités ceux qui ne demandaient point la pénitence canonique,

Quant à ceux qui la demandaient, on les recevait avec une grande charité, mais toujours accompagnée de discrétion. On leur faisait sentir que c'était là une grâce qui ne devait pas s'accorder facilement. L'évêque décidait si la pénitence canonique serait secrète ou publique ; elle pouvait être secrète, mais pour les grands crimes seulement, ceux, par exemple, des coupables à qui la publication de leur forfait aurait pu faire perdre la vie. En tout cas elle était fort longue.

Ceux à qui elle était prescrite venaient, le premier jour de carême, se présenter à la porte de l'église en habits pauvres et déchirés, qui paraît-il, étaient les habits de deuil aussi bien chez les Juifs et les chrétiens que chez les Grecs et les Romains, même à la fin du quatrième siècle.

Étant entrés dans l'église, ils recevaient de la main du prélat des cendres sur la tête et des cilices pour s'en couvrir ; puis ils restaient prosternés tandis que le clergé et tout le peuple faisait pour eux des prières à genoux. L'évêque leur adressait alors une exhortation pour les avertir qu'il allait les chasser du temple comme Dieu chassa autrefois Adam du Paradis, en pénitence de son péché. Cela dit, il les mettait hors de l'église, dont les portes étaient aussitôt refermées sur eux. Les pénitents accomplissaient leur exil dans le jeûne et la prière, et ils devaient passer par quatre degrés de pénitence : celui des *pleurants*, celui des *auditeurs*, celui des *prosternés* et celui des *consistants*.

Voici en quels termes le "Cérémonial" de Rouen parle des exercices des "pleurants" ou des "prosternés" :

"Vous devez pendant tout le temps de votre pénitence porter le cilice, ne point manger de viande, jeûner au pain et à l'eau ; vous abstenir, selon l'ordre de vos curés, d'aller à cheval ou à la guerre ; vous priver de bain ; ne point vous faire la barbe, etc."

Quand l'évêque jugeait que cela avait assez duré, il terminait la pénitence à la fin du carême, afin que le coupable pût recommencer à participer à la fête de Pâques.

Aujourd'hui tout cela est remplacé par une pincée de cendres et par le *memento*. Autres temps, autre discipline. Il n'est qu'un être dans la chrétienté auquel on donne les cendres sans lui rappeler qu'il n'est que poussière, c'est le Saint-Père. Un cardinal les lui a imposées mercredi matin, mais est resté muet. Ainsi le veut la règle.

G. T.

UN COMBLE

—Il paraît que Robinet a eu un coup de sang ; savez-vous comment il va ?

—Mais non... Il est tellement avare qu'il refuse de donner même de ses nouvelles.

SOULAGEMENT

Le maître.—Comment, Jean, vous avez fêlé ce vase de vieux Sèvres ?...

Jean.—Ah ! monsieur, voilà un mot qui me soulage... Vieux Sèvres ! Je craignais d'avoir cassé un objet neuf !..



Le passant.—En ligne droite vous en avez pour dix minutes à vous rendre.
Le pochard.—Et en ligne brisée ?

POUR TOURNER LA DIFFICULTÉ

Le client.—Je viens changer cet habit ; ma femme ne l'aime pas.

Le marchand.—Quoi ! changer cet habit ? Le plus beau morceau qu'il y avait dans le magasin ! Mon ami, prenez mon conseil : retournez chez vous et changez de femme.

AU MUSÉE DU MCGILL

Une dame mûre est absorbée dans la contemplation d'une momie égyptienne. Un gamin, qui l'aperçoit, s'approche discrètement, regarde à son tour, puis, intrigué :

—Une camarade d'enfance à madame, sans doute ?...

EN POLYNÉSIE

Le pasteur.—Pourquoi battez-vous votre femme, mon ami ?

Le sauvage.—Pensez donc, elle m'a laissé brûler un gigot d'explorateur.

ACCOMODANT

—Surtout, faites-moi la bouche le plus petit possible.

—Alors, vous voulez faire la petite bouche... si vous voulez je ne vous en ferai pas du tout ?

SIMPLE HISTOIRE

Claire aimait Louis, Louis aimait Claire : lorsqu'ils se séparèrent au bout d'un mois, il résultait pour chacun d'eux l'infirmité suivante : Claire devint sourde en perdant Louis, et Louis devint aveugle en ne voyant plus Claire.

EXPRESS-FABLE

Un jour, un nègre âgé, chez des anthropophages, était assaisonné pour servir au repas.

Quand un petit noiraud, enfant de ces sauvages, Lui préférant le blanc, du noir ne voulait pas.

On essaya d'un compromis

En poudrant de farine un petit bout de maigre ; Mais le gamin n'y fut pas pris.

MORALITÉ

On ne prend pas les miches avec du vieux nègre.

ENTRE COCHERS

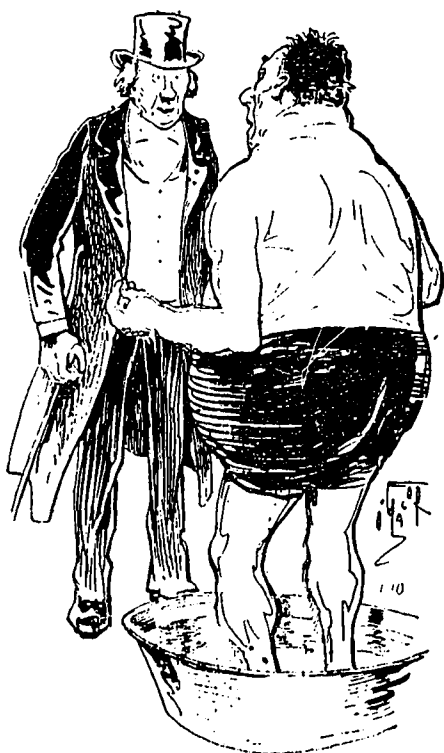
—Une supposition qu'on nous réunirait en congrès pour nous demander notre avis sur le piéton. On voterait sa suppression, n'est-ce pas ?

—A une majorité *décevante*.

LA RAISON

—Pourquoi restez-vous toujours assis au piano ? Vous n'êtes pas capable de jouer une note...
—Je le sais bien, mais pendant ce temps-là, personne ne joue.

L'ORDONNANCE



—Ah ça ! que faites-vous dans cette cuvette ?...

—Mais, docteur, je vais prendre une de vos pilules comme vous me l'avez ordonné... dans un peu d'eau !...

DÉÇU



— Il y a quinze jours, tu m'avais promis un collier de perles pour le bal de ce soir...
— Il y a quinze jours, parbleu ! je croyais à la fin du monde.

LE RÉGIMENT QUI PASSE

*Par un temps de boue et de glace,
Le peuple, toujours enfilain,
Regarde un régiment qui passe
Devant la porte Saint-Martin.*

*C'est un régiment de la ligne :
Astiqué comme aux anciens jours,
Le tambour-major, d'un air digne,
Précède les petits tambours.*

*Deux officiers qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au delà des sachons de cuirre
Dominent les fronts, et là-bas,*

*A travers la brume incertaine,
Tels des pirots dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.*

*Pour les soldats, le populaire
S'est en grand hâte rassemblé :
Un flot de gamins accèlere
Sa marche à leur pas redoublé.*

*La troupe passe, calme et gaié,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encorement d'omnibus.*

*Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.*

*Et rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement ;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment.*

FRANÇOIS COPPÉE.

Origine du Billet de Banque

L'invention du billet de banque est due au Chinois. Au commencement du règne de Hian-Tsoung, de la dynastie de Thang, en l'an 807 de notre ère, à l'occasion d'une famine, l'empereur donna l'ordre à tous les marchands, négociants et personnes riches de verser tout leur argent au Trésor. En retour, il leur était délivré des billets appelés *Pey-thsian* ou *monnaie volante*. Trois ans après, cette monnaie fut supprimée dans la capitale, mais la circulation en resta autorisée dans les provinces.

En 960, Thai-Tsa, le fondateur de la dynastie de Soung, fit revivre cette pratique. Faculté fut donnée aux négociants de déposer leurs espèces métalliques au Trésor qui, en échange, leur remettait des billets appelés *Pian-thsian* ou *monnaie courante*. En 1021, le papier-monnaie représentait une valeur de trois millions d'onces d'argent.

Marco-Polo trouva en Chine l'usage des billets de banque établi sur les bases les plus perfectionnées.

« Dans la ville de Khan-Baliku (Péking), dit-il, est la monnaie du grand khan, pourrait passer pour posséder le secret des alchimistes, car il a l'art de produire de l'argent au moyen du procédé suivant : il fait enlever l'écorce des mûriers avec les feuilles desquels se nourrissent les vers à soie. On en prend la partie intérieure, celle qui touche le tronc de l'arbre, et on la pile dans un mortier, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une pâte dont on forme du papier semblable à celui que l'on obtient du coton mais plus foncé. Quand il est tout préparé, on le coupe par morceaux de différentes grandeurs, carrés, mais plus longs que larges et qui sont censés valoir, les

nus un denier tournoi, les autres un gros de Venise, d'autres enfin 2, 5 et 10 gros, jusqu'à 10 besants d'or.

« Ce papier se fabrique avec autant de cérémonie que si c'était de la monnaie d'or et d'argent ; les divers officiers préposés à cet effet ont soin d'apposer dessus leurs noms, leurs cachets ; et finalement, le garde du sceau royal trompe dans du vermillon le scel qui lui est confié, en marque tous les morceaux de papier pour achever de leur donner un caractère authentique. Quiconque contrefait la marque de ce sceau est puni de mort.

« Ce papier est ensuite répandu dans tous les domaines de Sa Majesté, et personne n'ose, sous peine de la vie, refuser de le recevoir en paiement. Les individus qui ont en leur possession du papier-monnaie détérioré par suite d'un long usage n'ont qu'à le porter à la Monnaie, où, moyennant un léger droit de 3 %, on leur en remet du neuf en échange. — MARCO-POLO. »

En Europe, l'usage du papier-monnaie paraît s'être répandu au XII^e siècle dans les populeuses républiques italiennes. D'après un ancien écrivain, Venise en aurait à elle seule compté trois : le *Monte-Vechio*, créé en 1156 ; le *Monte-Nuovo*, établi en 1580, et le *Monte-Nuovissimo*, qui ne fut fondé qu'en 1400. Ces trois établissements avaient d'intimes attaches qui leur permettaient d'unir leurs forces lorsque l'occulte gouvernement vénitien, pressuré par ses guerres avec l'Orient, se trouvait dans la nécessité de faire appel au crédit forcé de ses administrés. Ceux-ci recevaient en échange de leurs valeurs des *Certificats de dépôts*.

De ces certificats aux billets émis par des banques avec faculté de remboursement immédiat il n'y avait qu'un pas ; mais ce pas fut long à franchir. Le premier germe de ce grand perfectionnement ne se rencontre, en effet, qu'en 1668, où la Banque de Stockholm imagina des obligations qui facilitaient les transactions. Mais c'est à la Banque d'Angleterre, fondée en 1894, que revient le mérite d'avoir introduit dans le mécanisme du crédit l'admirable invention du billet à vue et au porteur, du billet de banque en un mot, du billet qui, suivant l'expression d'un économiste, est toujours *échu* et toujours à *échoir*.

En France, on connut au commencement du XVII^e siècle des *Billets de l'Épargne*, assez semblables à ce qu'on appelle maintenant les *Bons du Trésor*. Ils furent supprimés par Colbert et firent place aux *Billets de l'État*. Vinrent ensuite les billets de la fameuse Banque de Law, les *Billets lombards*, très répandus en Italie et dans les Flandres, et qui furent introduits en France en 1716, et enfin les billets de la Banque de France, créée le 23 avril 1803.

Une curiosité pour finir : le premier faussaire du Billet de Banque est un certain Vaughan, sujet anglais, clerc d'avoué. Il accomplit cette œuvre en 1758, mu par un mobile d'un ordre tout particulier. Il recherchait la main d'une jeune fille qu'il aimait. Le père de celle-ci y consentit, mais à la condition que son futur gendre apportât en mariage 500 livres sterling. Pour remplir cette condition, le malheureux se fit contre-facteur.

Fâcheuse inspiration. Le beau-père, flairant quelque irrégularité, dénonça lui-même le coupable. Vaughan, condamné à mort, fut pendu haut et court à Tyburn.

OMNES.

PATRON AVISÉ

Le patron (s'adressant au maître d'hôtel). — Ne manquez jamais de mettre beaucoup de journaux sur les tables ; ceux qui lisent ne font pas attention à ce qu'ils mangent.

CURIEUX

On parle d'un bon ivrogne qui devient chaque jour de plus en plus taciturne et abruti :

— C'est curieux, dit quelqu'un. Plus il absorbe et plus il paraît absorbé.

DÉCOURAGÉE



— Jo ne veux plus laver ce petit-là... Il est si noir qu'on ne peut jamais dire s'il est net ou non...

FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXX

CHEZ MADAME DE FALLIÈRE

(Suite)

Il exhiba un carnet sur lequel, prévoyant cette demande, il avait inscrit des chiffres de fantaisie.

Pour rester dans la vraisemblance, il s'était bien gardé d'exagérer le total, lequel se montait à trois mille cinq cent quatre francs vingt-cinq centimes.

En pareil cas, les escrocs n'oublient jamais d'ajouter des centimes.

— Il faut tout payer, dit la comtesse.

Elle ouvrit son secrétaire, en tira cinq billets de mille francs qu'elle remit à Jacques.

— Voilà pour le plus pressé. C'est tout ce que j'ai de disponible ; mais je vais écrire à mon notaire pour lui en redemander.

Cette promesse amena un sourire sur les lèvres de Jacques, qui se hâta de le réprimer.

Maintenant qu'il avait achevé ses confidences, c'était à la comtesse à faire les siennes.

Il les attendait avec l'émotion d'un chasseur qui guette sa proie.

Ces confidences lui causèrent une déception à laquelle il était loin de s'attendre.

— Mon cher enfant, dit la comtesse, je ne suis malheureusement pas si riche qu'on le croit dans le pays. Le comte de Fallière, mon second mari, a fait des dépenses énormes dans ses voyages d'exploration et il menait à Paris un train de beaucoup au-dessus de ses revenus. Après sa mort, il m'est resté en tout et pour tout un capital de cinq cent mille francs, en biens meubles et immeubles, dont les revenus sont variables. Je réserve cent mille francs pour la dot de Lucile. Il sera donc de toute justice que pareille somme te revienne lorsque le moment sera venu de t'établir.

Pour un décafé comme Jacques Brémond, une telle perspective aurait dû le combler de joie ; mais il s'attendait à la grosse fortune et il lui fallait rabattre de ses prétentions.

La suite du discours de la comtesse n'était pas faite pour lui rendre ces espoirs exagérés :

— Présentement, il m'est impossible de réaliser cent mille francs sans aliéner des propriétés dont la vente serait désastreuse, mais qui sont appelées, avec le temps, à tripler de valeur. En attendant, je veillerai à ce que tu ne marques de rien.

La voyant si bien disposée, il se hâta d'affecter un désintéressement qui ne pouvait qu'être pris en bonne part.

— Mais, chère maman, dit-il, je n'ai pas l'intention de vivre à vos dépens, de rester inoccupé. Je suis bien trop jeune pour m'établir. L'expérience me manquerait. Ce qu'il me faut, c'est une bonne place de directeur d'exploitation agricole.

— Je te trouverai cela, mon Jacques. J'ai pour amie intime une dame Petitot qui possède ici une importante fabrique de machines agricoles et dont la clientèle s'étend sur toute la France. Avec sa protection, nous arriverons facilement à ce que tu désires.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le rôle infâme joué par Jacques Brémond auprès de la mère de Marcel.

On en connaît le résultat.

Par ses confidences à Mme Petitot, la comtesse de Fallière plongea cette pauvre femme dans un désespoir qui altéra profondément sa santé.

Dans son amour maternel si indignement exploité, elle crut à tout ce que lui disait Jacques et lui fournit les moyens de vivre à Paris pour y continuer ses études en attendant une place "digne de ses facultés".

Craignant d'être emportée d'un jour à l'autre par sa maladie de cœur, elle rassembla, à l'insu de Lucile, une somme de cent mille francs qu'elle confia à Mme Petitot pour être remise, après sa mort, à l'impositeur.

Elle commit l'imprudence d'en avertir Jacques, sans lui révéler toutefois à qui elle avait fait ce dépôt.

— Mes précautions sont prises, lui dit-elle. Après moi, cette petite fortune t'assurera l'indépendance. Mon désir est de vivre jusqu'à ce que. Lucile et toi, vous soyez établis. J'espère bien de trouver dans cette région une héritière qui te plaira et dont la dot, ajoutée

à tes cent mille francs, te permettra de fonder l'exploitation agricole de tes rêves. Provisoirement, je te servirai quatre cents francs par mois. Travaille bien et viens souvent, le plus possible, à Ohâteauroux ; car ma santé ne me permet pas d'aller à Paris et, d'ailleurs, je ne puis quitter Lucile.

Le misérable était arrivé à ses fins.

Son existence se trouvait assurée.

XXXI

PREMIER CRIME

Après le départ de Jacques pour la province où, suivant sa propre expression, une "riche affaire" l'appelait, Césarino s'était empressée d'avertir Savinia.

Elle ne lui cacha pas le prêt de deux cents francs qu'elle avait fait au voyageur.

— C'est autant de perdu pour vous, lui dit Savinia. Je ne sais ni où il va, ni quels sont ses projets ; mais je suis malheureusement certaine qu'il nourrit encore de mauvaises pensées.

La pauvre Césarino, elle, ne perdait jamais l'espoir.

— M. Jacques, avoua-t-elle, était tout confus de me faire cet emprunt. Je ne me serais point permis de lui demander des détails ; eh bien, il m'a assuré que cet argent lui serait d'un grand secours et qu'il comptait réussir dans ses démarches.

— Alors, pourquoi ne m'a-t-il fait aucune confiance ? J'ai peur, bonne maman ! Oh ! j'ai grand'peur !

— Et de quoi donc, mon enfant ? ...

— Jacques finira mal, comme tous les joueurs qui se laissent aller à leur fatale passion.

— Tout justement, il m'a affirmé qu'il ne comptait plus sur le hasard. Il parlait avec sincérité.

— Vous êtes trop bonne, maman Virieu ! vous croyez tout ce qu'il vous dit. Vraiment, vous avez pour lui une faiblesse incompréhensible. Il a beau vous froidoyer, se montrer à votre égard d'une ingratitude noire, vous prenez toujours son parti.

— Et vous, vous tombez dans l'excès contraire. Pourtant, si M. Jacques revenait avec la certitude d'un bon emploi, s'il pouvait nous dire : "Faites vos malles, nous partons en province où j'ai du travail bien payé", vous seriez la première à lui pardonner tous ses écarts. C'est l'ennui, ce sont les tracasseries qui lui ont changé le caractère. Dès qu'il sera débarrassé des soucis matériels, M. Jacques ne nous donnera plus que des satisfactions. Voyez-vous, ma fille, on n'est content des autres que lorsqu'on est satisfait de soi.

— Jacques ne sera jamais content de lui !

C'était la première fois que Savinia exprimait une opinion aussi catégorique.

Césarino se serait fâché si la pauvre enfant n'eût éclaté en sanglots.

Elle ne vit plus que sa détresse et, s'agenouillant auprès d'elle, l'embrassant comme une mère embrasse sa fille bien-aimée :

— Pourquoi vous faire tant de chagrin, alors qu'il y a un peu d'espoir ! ...

— Pour lui, c'est possible, dit Savinia ; pour moi, rien ! je suis perdue ! ... Il ne m'aime plus ! ... Il hait d'avance le malheureux enfant que j'attends ... Vous ne voyez rien, maman Virieu ! ... Suivez ses regards quand ils s'attachent sur moi : vous n'y trouverez que de la raucune, du mépris.

— Vous mépriser ? vous ! ce serait affreux de sa part. Vous ne lui avez jamais donné que des satisfactions ! Combien de fois, au risque de m'attirer une mauvaise parole, je lui ai dit qu'il était bien heureux de vous avoir rencontrée ...

— Vous perdez votre temps ... Il me hait et, s'il réussit dans ses entreprises, son premier soin sera de se débarrasser de moi ... par n'importe quel moyen !

— Oh ! ma fille, que dites-vous là ?

— La vérité que je sens et qui sort de mon cœur broyé par le chagrin.

Et dans l'excès de sa douleur, oubliant l'affection que lui portait Césarino :

— Je voudrais être morte ! s'écria-t-elle. Oh ! le repos éternel ! la fin de mes souffrances ! l'oubli ! ... Je ne trouverai de repos que dans la tombe.

Césarino prit son grand air sérieux des jours où, revenant sur le passé, elle récapitulait les étapes de son calvaire.

— C'est mal, ma fille, de vous désespérer ainsi devant moi, qui vous aime tant. Vous parlez de vos souffrances ; vous n'en endurez jamais de pareilles à celles qui ont blanchi mes cheveux et sillonné mon visage de rides prématurées.

— Pardon, maman Virieu ! dit Savinia.

— J'ai enduré toutes les tortures, continua Césarino, et je n'avais

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

personne pour me prodiguer, comme je le fais ici, des consolations. Mettez les choses au pire : eh bien, s'il vous chasse, moi, je vous resteraï pour vous aider à élever votre enfant... votre enfant qui fera toute votre joie, qui vous apportera, dans son sourire, l'oubli que vous souhaitez. Vous n'avez pas le droit à songer à la mort ! Vous ne vous appartenez plus !

La justesse de ces reproches, leur éloquence spontanée, convaincue, sincère, frappa Savinia.

Ses larmes s'arrêtèrent, une flamme d'espoir brilla dans ses yeux.

— Merci, bonne maman ! dit-elle ; merci de me rappeler mon devoir. Je vivrai, je vivrai quand même !

Le découragement la reprit au bout de trois jours passés dans une vaine attente.

Jacques ne donnait pas signe de vie : où était-il parti ? Dans quel but ? A quel nouveau malheur fallait-il s'attendre ?

Elle roulait ces trois pensées dans son esprit affaibli par les tortures morales.

Elle souffrait d'être à la charge de la mère Virieu. Et pour lui coûter le moins possible, elle se privait de tout.

Césarine lui fit des remontrances, l'obligea à se mieux nourrir, à prendre les médicaments ordonnés par le médecin.

— Mais, bonne maman, dit Savinia, que deviendrez-vous lorsque nous vous aurons absorbé toutes vos économies ? ...

— N'ayez crainte, ma fille ! J'irai trouver la dame riche, très riche, dont je vous ai parlé si souvent, la dame qui me doit son bonheur et n'a rien à me refuser.

Bientôt, ce fut au tour de Césarine à se lamenter sur l'absence de son fils.

La peur lui vint que l'ingrat ne fût parti à l'étranger.

Elle passait les jours et les nuits dans les angoisses de l'attente.

Elle s'attardait de longues heures à la croisée, tressaillant dès qu'elle apercevait au loin une silhouette de jeune homme grand et lancé.

Au premier bruit de pas dans l'escalier, elle accourait à la porte, prêtait l'oreille, retenait sa respiration, le cœur serré, la gorge sèche.

Une fièvre intense la minait ; mais elle se raidissait contre le mal, par crainte de manquer à Savinia, que son état et son anémie croissante retenaient étendue sur une chaise longue.

Elle renfonçait ses larmes devant la pauvre fille qui en faisait autant, de son côté.

Parfois, c'était plus fort qu'elles : toutes deux se comprenaient dans un regard désespéré et éclataient en sanglots.

Et pendant qu'elles s'abandonnaient à leur désespoir, le fils de Rassajou se dressait un plan de conduite, pour reprendre sa liberté tout entière, s'affranchir de tout serment, de toute responsabilité.

Un soir que Césarine, penchée à la fenêtre, sondait du regard les profondeurs de la rue, elle poussa soudain un cri de joie et, se retournant vers Savinia :

— Voilà M. Jacques ! pour sûr, c'est lui ! Faites-lui bon visage, ma fille. Les reproches ne serviraient à rien. S'il a de bonnes raisons à donner, nous le verrons bien.

Un instant auparavant, Savinia se désolait du silence de l'auteur de tous ses maux et, maintenant, elle tremblait à l'idée de le revoir, de supporter de nouveau son regard méchant et haineux.

C'était bien lui.

Jacques Brémond avait cinq mille francs dans son portefeuille, cinq mille francs escroqués à la comtesse de Fallière ! et il rentra, l'air abattu, défait, comme s'il avait échoué dans toutes ses entreprises.

Il embrassa froidement Savinia au front, puis, avisant la mère Virieu qui le regardait avec une inquiétude où se lisait toute sa tendresse :

— Que faites-vous là au lieu d'aller à votre cuisine ? Ne soyez pas en peine de vos deux cents francs, on vous les baillera tout à l'heure.

Césarine joignit les mains et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

C'est ainsi qu'il la traitait, sans égard pour son dévouement !

Elle se retira ; mais une curiosité bien naturelle la tint sur le qui-vive.

Elle aussi se demandait avec angoisse d'où Jacques revenait, ce qu'il avait pu faire durant cette mystérieuse absence.

Étouffant le bruit de ses pas, elle se tint aux écoutes.

Elle ne perdit pas un mot de la conversation suivante :

— Il n'y a plus rien à faire en France, disait Jacques, pour un homme qui veut arriver ! Je te fais grâce du récit de mes démarches. Je croyais avoir trouvé un bon emploi en Touraine. Il ne s'agissait en réalité que d'une expertise qui m'a rapporté en tout et pour tout trois cents misérables francs.

— C'est toujours cela, hasarda timidement Savinia.

— Oh ! tu trouves peut-être que j'ai de la chance, gronda-t-il en simulant la colère. Je n'ai même pas de quoi rembourser complètement la mère Virieu, dont j'ai plein le dos et qui m'assomme avec

ses grands airs de pitié. En être réduit à emprunter de l'argent à sa domestique !

— Elle ne s'en plaint pas, je t'assure ! C'est la meilleure femme du monde !

— Qui le prouve ? Savons-nous seulement d'où elle vient et ce qu'elle a fait avant de tomber ici comme un aérolithe ! Je ne suis pas de ceux qui coupent dans les désintéressements que rien n'explique.

— Oh ! Jacques, il y a encore de braves gens !

Derrière la porte, Césarine, prête à défaillir, tremblait de tous ses membres.

Elle n'eut pas le courage d'en entendre davantage et, quittant ce porte dangereux, regagna la cuisine.

Jacques l'appela un instant après :

— Voici vos deux cents francs, ma bonne femme, lui dit-il en se forçant pour adoucir sa voix. Je vous remercie. Vous me ferez la note de ce que je vous redois.

— Rien ne presse, monsieur Jacques. Je n'ai pas besoin d'argent : je ne demande qu'à vous servir, et ma plus grosse peine serait d'être obligée de me séparer de vous.

— C'est bon, faites-moi grâce de vos jérémiades ! Voici vingt francs. Allez-nous chercher un poulet tout cuit, chez le rôtisseur. Je suis rompu de fatigue et je voudrais bien souper.

Le lendemain, Jacques affecta de se remettre à l'étude.

Il joua cette comédie durant plusieurs jours, entassant les livres sur son bureau, prenant des notes.

Il s'était monté depuis longtemps un laboratoire de chimie qu'il avait délaissé entièrement à la fin de ses études.

Il s'y enferma de longues heures, pour y faire, disait-il des expériences sur un engrais chimique de son invention.

— Si j'arrive au résultat, dit-il à Savinia, ce sera un coup de fortune, mais pas en France ! Il faudrait des capitaux considérables, et les inventeurs sérieux n'en trouvent jamais ici. Il n'y a rien à faire pour moi en France.

C'était son nouveau refrain.

Savinia ne s'était pas laissée prendre à ses grands airs sérieux.

Elle vit le piège qu'il lui tendait.

A Césarine, qui se réjouissait de ce que Jacques s'était remis au travail, elle répliqua :

— C'est un coup qu'il monte. Avant peu, il m'annoncera son départ, sous prétexte d'aller chercher des commanditaires à l'étranger ; il partira et nous ne le reverrons jamais.

— Sur quoi vous basez-vous, ma fille, dit sévèrement Césarine, pour faire cette horrible supposition ?

— Sur la façon dont il me regarde, sur les insinuations qu'il me lance et qui n'ont d'autre but que de préparer sa fuite. Il a beau dissimuler, je lis dans ses yeux son aversion pour moi ; je l'entends dans le son de ses paroles.

Césarine garda le silence.

Elle aurait voulu ne pas croire à ces funestes prévisions ; mais trop d'indices lui en montraient le bien-fondé.

A partir de ce jour, elle se tint en observation, dans l'espoir de surprendre la pensée secrète de son fils.

Elle profitait de ses absences pour fouiller dans ses tiroirs : si Jacques avait une correspondance au sujet de son invention, il devait se faire adresser ses lettres poste restante et les cacher soigneusement.

La Rassajou ne se contenta pas d'examiner les papiers.

Elle inspecta les livres, les feuilleta un à un.

Ce fut ainsi que, dans un gros dictionnaire tout poussiéreux, elle découvrit quatre billets de mille francs.

Elle demeura stupéfaite.

Quoi ! Jacques simulait la gêne ! Mais de qui tenait-il cet argent ? Comment se l'était-il procuré ?

Elle frémit à la pensée qu'il avait pu commettre une mauvaise action, un vol peut-être.

Et la sinistre figure du père, mort sur l'échafaud, passa devant ses yeux !

Elle romit le dictionnaire à sa place et se plongea dans les plus sombres réflexions.

Ce n'était plus douteux maintenant : Jacques ne projetait rien moins que d'abandonner Savinia et de la laisser sans ressources.

Telle était la conclusion de Césarine.

Comment empêcher cette infamie ? comment retenir auprès d'elle l'ingrat qu'elle chérissait quand même et à qui elle pardonnait en se disant : " Je ne puis lui en vouloir de me quitter, puisqu'il ne sait pas que je suis sa mère, puisque je ne pourrai jamais le lui révéler ! "

Elle se sentait impuissante contre ces fatalités.

Quant à Savinia, malheureuse victime, elle attendait sa condamnation dans une tristesse morne qui faisait mal à voir.

Certaines paroles échappées à sa désespérance trahissaient des idées de suicide.

Elle n'écoutait plus les exhortations de maman Virieu. Elle se

renfermait dans un silence cent fois plus effrayant que les plaintes, les larmes, les sanglots.

Césarine la surveillait étroitement.

Elle vivait dans des trances continuelles devant ces deux êtres qui faisaient toute sa préoccupation et qu'elle craignait de perdre.

Un jour que Jacques était rentré les poches chargées de fioles et de produits chimiques, Césarine toujours en éveil, l'entendit prononcer ces paroles étrangement suspectes :

—Ne t'avise pas de toucher à cela. Il y a dans cette fiole de quoi empoisonner vingt personnes. Je vais la ranger dans ma vitrine et la mettre sous clef !

La Rassajou frissonna de la tête aux pieds.

Du poison ! du poison chez Jacques !

Elle eut l'intuition que le misérable l'avait apporté dans un but criminel.

Le prétendu inventeur n'en dit pas davantage. Il passa dans son cabinet de travail et s'y enferma, selon sa coutume.

La Rassajou songeait.

Elle se prit à rire soudain, d'un rire nerveux qui sonnait faux.

—Suis-je sotté ! se disait-elle : si Jacques avait de mauvaises intentions, il n'aurait point parlé de ce poison. Est-ce que je deviendrais folle à mon tour, comme cette pauvre Savinia, qui voit tout en noir ?...

Elle ne devait pas tarder à voir clair dans le jeu de son fils !

Ce qu'il préméditait, c'était encore plus lâche, plus abominable qu'un empoisonnement.

Quelques jours après, Jacques vint s'asseoir auprès de la chaise longue où Savinia était étendue.

—Il y a du nouveau, dit-il, J'ai reçu de Bruxelles une lettre des plus élogieuses sur mes expériences, je m'étais mis en rapport avec un brasseur d'affaires qui a des relations puissantes aux Etats-Unis et...

—Ah ! fit Savinia d'un ton amer.

Comme elle le prévoyait, il ne lui restait plus qu'un mensonge à faire.

Se sentant deviné, il eut une hésitation, qui dura à peine un quart de seconde.

Son discours était prêt ; il n'avait qu'à le réciter.

—Bref, continua-t-il, je suis en pourparlers pour la prise d'un brevet en tous pays agricoles.

—Et tu vas partir, conclut Savinia, tu vas me quitter et... je n'entendrai plus jamais parler de toi !

C'était plus fort que sa volonté : la malheureuse ne pouvait lui cacher le fond de sa pensée.

Il ne s'emporta pas, comme d'habitude. Il sut conserver un calme parfait.

—Alors, demanda-t-il, tu ne veux pas que nous fassions fortune ? tu aimerais mieux me voir trimer en France pour gagner dix louis par mois ?

Savinia ne se donna même pas la peine de répondre.

Il se leva, et très froidement :

—Penses-en ce que tu voudras ; mais je pars ce soir même. Je vais à Bruxelles, où je resterai deux jours. Il se peut que je revienne à Paris ; il se peut aussi que je me rende directement à New-York, d'où je t'écrirai aussitôt arrivé.

Elle lui fit signe de se rasseoir et il obéit.

—Jacques, dit-elle, c'est mal, c'est très mal de me quitter dans l'état où je suis. Ainsi, tu vas partir sans savoir si j'aurai pu supporter cette épreuve, sans avoir vu ton enfant ?...

—Quand il s'agit de la fortune, on ne doit pas s'arrêter à des considérations de sentiment. Au lieu de me décourager, tu devrais me féliciter d'être si résolu.

—Jacques, tu mens !

—Encore !

—Jacques, il y a quinze jours que tu prépares cette mauvaise action. J'ai tout compris, je m'attendais à ce que tu viens de m'annoncer.

Il se releva, très pâle, les dents serrées.

—Ah ! ah ! siffla-t-il, je ne te croyais pas si fine ! Et après ? si je ne revenais, si je te lâchais, la belle affaire ?

Césarine avait tout entendu.

Elle frémit en le voyant prendre sa valise et sortir précipitamment sans même lui jeter un mot d'adieu.

Ainsi donc, c'était fini : elle ne le reverrait plus ! Elle avait passé dix-neuf ans dans sa prison à espérer le moment où, graciée, elle pourrait retrouver ce fils chéri, ce fils auquel elle avait renoncé pour lui assurer un nom honorable, une instruction complète, un brillant avenir ; et il partait, et il laissait entendre qu'on ne le reverrait plus... jamais !

Césarine s'élança dans l'escalier et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, cria d'une voix déchirante :

—Jacques ! Jacques ! Jacques !

Mais Jacques était déjà loin.

Elle descendit dans la rue et le vit, au loin, sauter dans un fiacre dont le cheval partit à fond de train.

Elle cria de nouveau :

—Jacques !

Il ne l'entendit pas.

Mais soudain, un souvenir traversa l'esprit de Césarine : là-haut Savinia est seule ! là-haut, Jacques a laissé ce poison !

Elle comprend tout maintenant ; l'inférieure machination n'a plus de secrets pour elle.

Elle se souvient que la vitrine du laboratoire est restée ouverte, que le poison est là, le poison tentateur.

Elle remonta l'escalier en toute hâte.

Il était temps !

Savinia avait déjà saisi la fiole qui contenait la mort pour vingt personnes. Elle la portait à ses lèvres lorsque Césarine la lui arracha des mains.

—Malheureuse ! s'écria maman Virieu, qu'alliez-vous faire !

—Quoi ! Vous saviez ?...

—Je n'en sais que trop, mon enfant ! Vous ne resterez pas un jour de plus ici.

L'entourant de ses bras :

—Voyons, ma mignonne, vous n'avez donc aucune affection pour moi ?

—Oh ! bonne maman, je serais la dernière des ingrates si je ne reconnaissais pas votre dévouement !

—Très bien. Avez-vous pensé à ce que j'aurais fait si je vous avais trouvée dans les convulsions de l'agonie ? Moi aussi, j'aurais bu le poison.

Savinia l'embrassa avec plus de tendresse qu'elle n'en témoignait à sa mère quand elle était enfant.

—Vous êtes ma providence, dit-elle, et je promets de vous écouter à l'avenir, de ne rien faire sans prendre votre avis.

Pensant à la détresse dans laquelle toutes deux allaient se trouver :

—Je ne voudrais pourtant pas, ajouta-t-elle, abuser de votre générosité.

—Ma fille, tout ce qui est à moi est à vous. Il ne s'agit point de générosité entre amies : on ne se donne rien, on partage. Je m'explique comme je peux ; votre cœur me comprend. Mais nous n'avons pas une minute à perdre. Vous m'avez promis de m'obéir ; le moment est venu de tenir cette parole. Je vais faire votre malle et nous partons.

—Où, bonne maman ?

—Votre état de santé exige des soins spéciaux, une tranquillité complète. Qu'est-ce que vous désirez ? un bel enfant, bien portant, un enfant que vous chérez, et que, moi, j'aimerai... comme si j'étais sa grand-mère. Hors d'ici, votre tête se calmera, vos forces reviendront. Dans six semaines, vous serez une vaillante petite maman, tout entière à son bébé et bien heureuse de vivre pour lui, d'avoir échappé au poison.

Savinia se laissait bercer par ces bonnes paroles ; mais elle voyait les difficultés, les impossibilités.

—A l'hôpital, soupira-t-elle, on ne voudra pas de moi.

La Rassajou eut un geste indigné.

Est-ce qu'on en était réduit à cette extrémité ! on avait encore de l'argent, et quand on n'en aurait plus, on saurait où en trouver !

—Laissez-moi faire, ma fille, dit Césarine, et ne me questionnez plus. C'est moi qui gouverne la barque, moi toute seule. Grâce à Dieu, ce n'est pas la volonté qui me manque. Je vais vous conduire, pas loin d'ici, chez une bonne dame qui reçoit des pensionnaires.

—En payant ! interrompit Savinia.

—Oh ! ça ne coûte pas déjà si cher, et on y est très bien nourri et soigné. J'ai pris tous les renseignements nécessaires ; c'est une maison de confiance.

—Mais c'est encore vous qui supporterez cette lourde charge. Ma conscience me défend d'accepter, bonne maman.

—Votre conscience ne sait ce qu'elle dit. C'est votre amitié pour moi qu'il faut écouter.

Césarine l'embrassa et, sans vouloir en entendre davantage, commença les préparatifs du départ.

Savinia la regardait faire, n'osant plus soulever aucune objection.

Elle se laissait diriger par sa "providence".

Elle se promettait, aussitôt rétablie, de chercher un emploi et de prouver à maman Virieu qu'elle saurait reconnaître ses bienfaits.

Mais elle se sentait si faible, si épuisée !...

Césarine avait remis en place la fiole de poison, fermé à clef la vitrine et serré la clef dans sa poche.

Elle descendit prier la concierge de faire venir un fiacre, puis de l'aider à descendre la malle.

Quelques minutes après, elle montait avec Savinia en voiture.

—Rue de Vaugirard, tout au bout, dit-elle au cocher.

La maison où elle se rendait est située tout près des fortifications. Au-dessus de la porte, on lit en hautes lettres d'or : *Mme Vee Maynard, pension pour dames.*

Césarine installa Savinia et lui promit de venir la voir le plus tôt possible.

Il lui en coûtait cent cinquante francs, payés d'avance pour le premier mois.

Le cœur soulagé d'un grand poids, elle reprit le chemin de la rue de Chevreuse.

Mais en retrouvant la maison vide, sa douleur maternelle reprit le dessus et elle s'y abandonna entièrement.

Quand ses larmes furent épuisées, l'idée lui vint de s'assurer si Jacques avait emporté son argent.

Les quatre billets de mille francs se trouvaient encore dans le dictionnaire.

— Il reviendra ! s'écria-t-elle.

Le lendemain, un jeune homme consultait fébrilement les journaux dans un café de la rue Montmartre.

Cet homme n'était autre que Jacques, le fils de Rassajou.

Deux jours de suite, matin et soir, il examina de même tous les journaux de Paris, à la rubrique : *Faits divers*.

Ne trouvant pas le suicide qu'il y cherchait, le suicide de sa femme, il se décida à rentrer chez lui, où une surprise l'attendait.

XXXII

COUR DE Foudre

Ce fut peu de temps après ces événements que Césarine vint, à son cœur défendant, implorer l'assistance de Mme Petitot.

Celle-ci connaissait, par les révélations de Mme de Fallière, l'imposture de Jacques Brémont.

Elle commença par refuser.

Puis, sur l'assurance qu'il s'agissait de secourir une personne honorable, elle remit deux mille cinq francs à la Rassajou, après lui avoir fait connaître les agissements de son fils.

Césarine n'était pas plutôt partie que Mme Petitot regrettait ses confidences.

Qu'allait-il arriver si Marcel accourait à Châteauroux ? Que de complications pouvaient en résulter ! . . .

Pour la première fois de sa vie, Mme Petitot se trouvait en opposition avec sa conscience.

Tout lui ordonnait de dire la vérité, toute la vérité, à la mère de Marcel.

Elle ne pouvait le faire sans livrer son propre secret, celui de l'origine de Rose. C'était trop de sacrifices !

Deux mois se passèrent.

La santé de la vieille dame, si ébranlée par les épreuves précédentes, déclina rapidement.

Rose ne quittait plus sa bienfaitrice, l'entourant de soins constants.

Plus elle l'observait, plus elle se convainquait qu'une pensée obsédante la tenait dans l'angoisse.

Quelqu'un, pensait-elle, lui causait cette grande peine, et ce quelqu'un ne pouvait être que l'étrange femme aux cheveux blancs, aux traits ravagés, l'intrigante qui, au moyen d'un bouquet, était parvenue à annoncer et imposer sa visite.

Le souvenir de cette femme était gravé dans l'esprit de Rose.

Il restait lié à celui du cauchemar qu'elle avait eu après la lecture d'un journal où on annonçait la grâce d'une condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Rose se décida à confier ses soupçons à Pierre Sorlac.

L'ingénieur l'écouta attentivement.

Il pesa dans son esprit méthodique tous les faits de la cause et n'y vit rien qui pût justifier les inductions de sa petite cœur.

— C'est ton imagination, conclut-il, qui a enfanté ce roman. La femme mystérieuse doit être, comme je te l'ai déjà dit, une simple mendicante. Bonne maman n'a pas de secrets pour nous.

— Il y a des secrets, répliqua Rose, qu'on ne peut confier à qui que ce soit !

— Décidément, tu tiens à ton conte fantastique. La vérité est que bonne maman subit les atteintes de son grand âge et qu'elle inspire de vives inquiétudes au docteur Cartier. C'est ce qui donne à notre chère malade toutes les apparences d'une préoccupation intense. Il lui faut le calme absolu. Gardons-nous de la questionner, laissons-la se remettre.

Ce soir-là, pendant que Mme Petitot s'endormait dans son fauteuil, Rose songeait à la femme aux cheveux blancs.

Elle la revit en imagination au salon, lors de sa première visite.

Elle l'entendit lui lancer ces mots où perçait une sourde jalousie :

— Je regrette de troubler votre bonheur, mademoiselle ; mais il n'y a pas que vous en ce monde !

Le son de la voix lui revint avec une netteté surprenante et réveilla en elle l'écho lointain . . . lointain . . . de vibrations déjà entendues.

— Où donc ? se demanda-t-elle, et quand ?

Elle remonta le courant de sa vie, si heureuse, si calme jusqu'à l'arrivée du baron de Borianne, ce prétendant soutenu aveuglément par Pierre.

Elle se retrouva au pensionnat de Naples, entourée d'enfants dont elle ne comprenait pas le langage et qui la regardaient avec curiosité.

Elle se rappela l'arrivée de Mme Petitot au milieu de la cour et son baiser si affectueux qui lui réchauffait le cœur ; tout de suite elle avait senti une protectrice en elle.

Ce qui restait bien présent à sa mémoire, c'était son réveil dans une chambre à peine éclairée et l'épouvante que lui causa le géant qui plongeait sa main sur l'oreiller.

Cruel souvenir dont ses cauchemars s'étaient ressentis durant de longues années !

Plus haut, dans les nuages du passé, elle se revit assise devant une table magnifiquement servie ; au mur, une tête de cerf dont les bois gigantesques et les gros yeux fixes attiraient son regard.

Qui donc était assis auprès d'elle et lui parlait si doucement ? Cela, oh ! cela, elle ne pouvait le débrouiller . . .

Mais auparavant ? . . . Où avait-elle commencé à voir, à raisonner, à se rendre compte des êtres et des choses ? . . .

Et comme toujours lorsqu'elle essayait de déchirer ces voiles, le son d'une voix menaçante, terrible, s'éleva dans son esprit.

Et, chose étrange, ce soir-là, une autre voix couvrit la première. *Rose ! Rose !* criait cette voix, et le timbre rappela à Rose celui de la femme aux cheveux blancs.

D'un geste de révolte, la jeune fille chassa ces fantômes.

— Pierre a raison, se dit-elle, je me laisse trop aller à mon imagination !

Le docteur Cartier avait interdit à la malade de recevoir des visites.

Elle se conformait à cette prescription, excepté pour Mme de Fallière qui venait la voir une fois par semaine et avec qui elle s'entretenait seule à seule pendant un petit quart d'heure.

La mère de Marcel n'avait rien à lui dire de nouveau. Jacques, assurait-elle, suivait des cours à Paris, passait sa journée en recherches scientifiques, à la Bibliothèque nationale ; il n'était venu que deux fois à Châteauroux.

Mme Petitot se rassura : il était évident que Césarine se gardait d'agir ; peut être même, dans son amour maternel et par un nouveau sacrifice, se réjouissait-elle, au fond, de ce que son fils s'était créé une protectrice qui ferait sa fortune.

Pouvait-on laisser cette infamie se perpétuer jusqu'au bout ? Mme Petitot n'avait déjà que trop tardé à obéir à la voix de sa conscience !

Elle se décida à faire son devoir ; mais, auparavant, elle assurerait l'avenir de Rose.

A force de réfléchir, la pauvre femme qui, on l'a vu, ne manquait pas d'ingéniosité, s'était tracé un plan.

Ce plan consistait à placer Rose dans une situation si élevée qu'elle fût à l'abri de toutes les atteintes.

— Puisque Pierre, se disait-elle, s'obtient à patronner la demande de Maxime, eh bien ! tant pis pour lui ! Rose sera baronne de Borianne, elle entrera dans cette grande et puissante famille, et si jamais une indiscretion était commise sur son origine, le comte de Borianne, ancien procureur impérial de la Haute-Loire, la couvrirait de sa haute protection.

Maxime lui plaisait par sa douceur, son intelligence, sa distinction.

Elle aurait préféré Pierre ; mais elle finissait par se persuader que ce savant était incapable d'amour.

Quelques semaines avaient suffi pour lui faire voir le bonheur de Rose dans cette union.

Toutefois, avant d'agir, elle eut à cœur d'éprouver de nouveau Pierre Sorlac.

Eile demanda à Rose de le lui envoyer et de la laisser seule avec lui.

Ainsi prévenu, l'ingénieur se tint sur ses gardes.

Il ontra avec la résolution de ne rien laisser paraître de ses sentiments s'il s'agissait encore de sa petite cœur.

— Assieds-toi, lui dit la malade. Je me sens un peu mieux et je tiens à en profiter pour régler définitivement les questions qui me préoccupent. Je ne voudrais point mourir avant d'avoir assuré ton bonheur et celui de Rose.

Elle le regarda bien en face.

La physionomie du jeune homme resta impénétrable.

— L'avenir de Rose est en vos mains, dit-il. Mariez-la avec Maxime et vous serez trois heureux.

Il dit cela sans aucune hésitation.

Sa voix ne trembla pas.

Rien ne perça de l'angoisse qui lui tenaillait le cœur.

— C'est bien ton avis ? demanda-t-elle.

Il ne put réprimer un tressaillement et, se sentant pâlir, il détourna la tête.

Au son de la voix, il avait pressenti la capitulation de Mme Petitot.

— Pourquoi aurais-je changé d'avis ? répondit-il. Est-ce que Maxime n'est pas toujours le même ?

— Oui, je sais ! le baron de Borianne a tous les mérites... excepté celui de plaire à Rose.

— Pourtant, Rose lui portait la plus vive sympathie. Rappelez-vous, bonne maman, comme ils s'accordaient. Ils ont les mêmes goûts, les mêmes manières de voir ; vous en étiez étonnée vous-même. Ils sont bien faits l'un pour l'autre.

— A ton avis ; mais ce n'est pas celui de Rose.

— Ma petite sœur ne penserait peut-être pas de même si, au lieu de repousser Maxime, vous lui faisiez bon accueil.

— Oui, je comprends : tu voudrais, Pierre, que j'impose ce mariage à ma chère enfant ?

— Je ne vais pas jusque-là, répliqua l'ingénieur ; mais je suis persuadé que votre adhésion serait d'un grand poids dans la balance.

Comment après une si chaude plaidoirie douter de la sincérité de l'avocat !

Néanmoins, Mme Petitot ne s'en tint pas à cette impression.

— Et toi, mon garçon, demanda-elle, es-tu certain que le jour du mariage de Rose avec Maxime sera le plus beau jour de ta vie ?

Posée en des termes aussi énergiques, la question exigeait une réponse immédiate.

— Oui, fit-il d'un ton ferme.

Il ajouta vivement pour couper court à cette épreuve :

— Rose se déciderait si elle vous croyait favorable à Maxime, si elle avait la certitude de demeurer quand même auprès de vous, de vous continuer ses soins. Or, je réponds de Maxime ; il aura à cœur de reconnaître votre bonté, et vous trouverez en lui un fils dévoué et respectueux.

— Très bien ; mais nous ne tenons pas encore le consentement de Rose. J'estime qu'elle aurait été moins rebelle si un autre lui avait demandé sa main, un autre, qui n'est pas loin d'ici.

Pierre ne laissa point passer l'insinuation.

— Encore vos idées ! bonne maman. Vous vous exagérez l'amitié que Rose me porte. Quant à moi, si je songeais au mariage, je vous en aurais parlé depuis longtemps. Je crois bien que, par goût, je finirai dans la peau d'un vieux garçon.

Mme Petitot finissait par le croire, tellement il mettait d'art dans son pieux et héroïque mensonge.

— En ce cas, dit-elle, finissons-en le plus tôt possible, pendant que ma santé me permet d'agir. Ne pourrais-tu inviter le baron à dîner après-demain ? . . .

— De votre part ?

— Comme tu voudras.

L'épreuve était terminée.

Mme Petitot rendit sa liberté à Pierre.

— Renvoie-moi Rose, lui dit-elle, dès qu'elle sera libre. C'est le jour où elle reçoit ses pauvres en présence du docteur Cartier, qui visite les malades. Elle doit avoir terminé la distribution des secours.

Pierre descendit au jardin où s'accomplissait, pendant la belle saison, cette œuvre de charité.

Il y arriva au moment où un pauvre vieux paysan serrait avec reconnaissance, dans ses mains calleuses, les gentilles menottes de la jeune fille.

Le docteur Cartier, accompagné de sa mère, prêtait son concours à la touchante cérémonie.

Il vint à la rencontre de Pierre et lui demanda des nouvelles de Mme Petitot.

— Elle va beaucoup mieux, répondit l'ingénieur.

— C'est égal, fit le médecin, il faut la veiller de près. Plus je l'observe, plus je crains la paralysie.

Ils changèrent de conversation en voyant Rose s'approcher d'eux. Elle brûlait de savoir de quoi sa bienfaitrice s'était entretenue avec Pierre.

Son regard exprimait autant de curiosité que d'inquiétude. Et comme Pierre gardait un silence prudent :

— N'as-tu donc rien de nouveau à m'annoncer ? demanda-t-elle.

— Mais non, assura-t-il sans hésitation. Bonne maman ne m'a parlé que la fabrique. Elle recommence à s'intéresser à ses affaires, c'est d'un bon augure pour sa guérison prochaine.

Sa voiture l'attendait devant la porte. Il se fit reconduire à la fabrique.

Durant ce court trajet, le pauvre garçon sentit son cœur se gonfler ; des larmes brûlantes lui vinrent aux yeux.

Il ne pouvait plus se méprendre sur la nature du sentiment qu'il éprouvait pour Rose.

Il l'aimait, non pas seulement comme un frère ; il l'aimait d'amour.

Il n'avait qu'un mot à dire pour sacrifier Maxime ; ce mot, il ne le dirait pas.

Il se sacrifiait par respect de l'amitié.

Quant à Mme Petitot, dans sa hâte d'en finir, elle entreprit, dès le soir même, la conversion de Rose.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, j'ai à te parler d'un projet qui me préoccupe depuis quelque temps et dont la réalisation me donnerait ce qui me manque : la paix de l'âme et la certitude de m'éteindre sans emporter aucun regret.

Rose espéra enfin savoir la cause des tourments secrets de sa bienfaitrice.

— Pourquoi, demanda-t-elle, ne pas m'en avoir parlé plus tôt ! . . .

— Parce qu'il s'agit de ton bonheur et que la force m'aurait manqué pour discuter avec toi.

Rose très étonnée de ce préambule, riposta :

— Jamais nous n'avons eu, jamais nous n'aurons de discussions ensemble ; nous serons toujours d'accord.

— C'est ce que nous allons voir.

Et, bien qu'il lui en coûtât d'appuyer une demande qui brisait ses plus chères espérances, Mme Petitot se fit, à son tour, l'avocat du baron de Borianne.

Elle y déploya même une conviction artificielle, qui prenait sa source dans la crainte de dangers suspendus sur la tête de sa fille.

Rose l'écouta jusqu'au bout sans protester.

— Je reconnais tous les mérites de M. Maxime, dit-elle, et j'éprouve même, pour lui, malgré tout, une sympathie très vive ; mais il ne faut pas demander davantage. Et d'abord, ne suis-je pas heureuse ici, auprès de vous !

— Mauvaise raison, se hâta de répliquer Mme Petitot, j'en parlais à Pierre ce matin et Pierre m'a assuré que son ami se ferait un devoir de te laisser auprès de moi.

— Pierre ! fit en soupirant la pauvre enfant. Pierre s'acharne à m'imposer ses idées ! C'est de la cruauté !

Elle se révoltait, à la fin !

Mme Petitot, comprenant ce qu'elle souffrait, hésita un instant à reprendre son plaidoyer.

Mais elle pensa à Mme de Fallière et au misérable qui l'exploitait si atrocement.

La peur de l'avenir, du terrible inconnu, triompha de sa pitié pour l'enfant chérie.

— Pierre, dit-elle, est un homme de grand sens. Tu le trouves cruel de vouloir ton bonheur ; ce n'est pas juste.

Rose aurait pu répondre :

— Je le trouve cruel, attendu que je l'aime et qu'il me conseille d'en aimer un autre.

Elle se tut par dignité.

Elle aussi finissait par croire que Pierre ne lui portait qu'une affection purement fraternelle.

— Ce n'est pas juste, répéta Mme Petitot. J'ajouterai que, après mûres réflexions, j'ai fini par me rendre à l'avis de Pierre. Mon grand âge et mon état de santé me font un devoir de t'établir le plus tôt possible. Or, tu ne saurais trouver une alliance plus honorable. La famille de Borianne . . .

— Est beaucoup trop élevée, interrompit Rose, malgré tout le respect qu'elle devait à sa bienfaitrice.

— Grave erreur ! rectifia Mme Petitot. Ces messieurs de la noblesse ne trouvent pas tous les jours une dot de cinq cent mille francs pour redorer leur blason. Je ne dis pas cela pour le baron qui, c'est ma conviction, te prendra sans dot.

— Son père vit en sautoir tout là-haut, sur les bords de la Baltique, au Château des Neiges. Il se contente du revenu d'un bien maigre domaine et il n'a plus d'ambition, ni pour lui, ni pour Maxime, dont il paraît se désintéresser . . .

— Il consentira . . .

— Quant au grand-père, l'intraitable comte, on pourrait à la rigueur se priver de le consulter ; mais je réponds de lui : il adore son petit-fils et il estimera qu'un demi-million n'est pas une mésalliance.

En écoutant ce long discours, par déférence pour la malade, Rose subissait une véritable torture.

Il importait cependant de ne pas laisser grandir de telles illusions dans l'esprit de sa bienfaitrice.

— A quoi bon vous casser la tête, bonne maman, dit-elle, puisque je ne veux pas me marier !

— Tu me fais beaucoup de peine, mon enfant.

Fort habile à imposer sa volonté, la vieille dame recourait aux grands moyens.

Elle avait tout le dévouement dont sa fille adoptive était capable et elle n'hésitait pas à faire vibrer la corde sensible.

— Écoute-moi, Rose : j'ai eu tort, grand tort d'écarter de ma maison le baron de Borianne, j'espérais pour une autre alliance. Je m'étais trompée ; n'en parlons pas. Maxime t'aime et, par ton dédain, tu le rends le plus malheureux des hommes. Ce dédain, il ne le mérite pas.

— M. Maxime interprète mal mon refus, dit Rose. On peut repousser une demande en mariage sans le moindre sentiment de dédain. Si M. Maxime s'était borné à rester pour moi un ami, j'aurais eu le

plus grand plaisir à le voir souvent. Cela est si vrai que son absence m'a causé plus de chagrin qu'il ne saurait le croire. . . .

—Mais tu l'aimes ! s'écria Mme Petitot. C'est à ces regrets qu'on reconnaît l'amour. Bref, tu me verras heureuse le jour où tu cesseras de désespérer ce pauvre Maxime. Aie pitié de lui : il est si malheureux ! son père ne l'aime pas. Il vit seul à côté de son aïeul à qui il en veut d'avoir été si dur autrefois ; il n'a pour sa tante qu'une médiocre affection.

—La marquise de Parioux est pourtant très bonne pour lui, fit observer Rose.

—Possible ! mais, d'après les confidences que j'ai reçues de Pierre, le baron croit que sa tante en sait long sur le mystère de famille et qu'elle n'y est peut-être pas étrangère. Auprès de toi, Maxime oublierait ce sombre passé et moi, je serais la plus heureuse des mères !

Mme Petitot ajouta ces mots, dernier argument sans réplique.

—Tu ne voudrais pas me causer une grosse peine en refusant un parti qui me plaît à tous les points de vue.

Rose l'embrassa ; mais il lui fut impossible de rien promettre.

Mme Petitot n'en demandait pas davantage pour un premier entretien.

De son côté, Pierre ne restait pas inactif.

Après avoir réglé le travail de la fabrique, il se mit en quête de Maxime, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours et qui semblait l'éviter.

Il se rendit au Palais de Justice.

Le baron n'y avait point paru de la semaine et on était inquiet de lui.

Un de ces collègues du Barreau dit même à Pierre en confidence :

—Vous ferez bien de surveiller votre ami. Nous le croyons tout atteint de la maladie noire.

Pierre se fit conduire en toute hâte au château de Borianne.

Là, il apprit par le valet de chambre du baron que ce dernier passait ses journées tout seul dans le parc, au bord de l'Indre.

Pierre se mit à la recherche du désespéré. Il ne tarda pas à l'apercevoir.

Maxime était assis sur la rive, dans l'attitude d'une profonde méditation.

Il l'appela de loin.

Le baron se releva et s'avança à la rencontre de son ami. Il avait l'aspect d'un homme accablé et qui se laisse aller à l'affaissement.

Il aborda Pierre avec un pâle sourire, d'expression navrante.

—Merci d'être venu jusqu'ici, dit-il, j'aurais dû te donner de mes nouvelles. La vérité est que je n'ai pas touché une plume ni mis le nez dans un livre depuis huit jours. Je ne sais plus comment je vis. Avec cela, pas seulement le courage de quitter ce pays. Ah ! si mon père avait la moindre affection pour moi, s'il savait ce que je souffre, il m'appellerait auprès de lui.

—Ce ne serait pas à souhaiter, observa Pierre. Le château des Neiges n'est pas fait pour guérir les grandes douleurs, mais bien pour les conserver dans ses glaces.

—Où aller ? s'écria Pierre sur le ton d'un homme dont la raison vacille.

—Tu vas le savoir immédiatement, dit Pierre en affectant une gaieté, absente de son cœur.

Le baron le regarda avec des yeux égarés.

—C'est cela, fit-il, partons ensemble, n'importe où, pourvu que tu restes avec moi.

—Pardon, cher ami ; mais j'ai la responsabilité d'une fabrique qui emploie cinq cent ouvriers. Il faut que j'assure de l'ouvrage à tout mon monde. Je ne puis donc quitter Châteauroux.

—Alors ? . . .

—Alors, tu en feras autant, et, pour te distraire, tu viendras dîner demain chez Mme Petitot.

Maxime, qui ne pouvait s'attendre à cette invitation, recula d'étonnement.

Sa physionomie s'était éclaircie d'un rayon de joie. Elle redevint sombre presque aussitôt.

—Merci, dit-il ; mais je ne puis accepter ; il serait indélicat d'imposer ma visite à Mme Petitot et . . . à Mlle Rose.

—Aussi ne serais-je point venu, répliqua Pierre, si Mme Petitot ne m'avait chargé de t'inviter.

—Elle ? vraiment ! et en quel honneur ?

—Tu ne tarderas pas à l'apprendre ; car j'ai des raisons d'espérer qu'elle t'est devenue favorable.

—Et Rose ? . . .

—C'est à toi à te déclarer franchement à la première occasion ; soutenu par Mme Petitot, tu as toutes chances de réussir.

—Et toi, mon bon ami, tu es aussi pour moi ?

—Quelle question ! . . . Donc à demain, et d'ici là arrange-toi pour disperser les nuages dont tu t'enveloppes dans cette solitude ; n'écoute plus les appels perdus de l'Indre.

Il lui serra les mains.

—Excuse-moi, ajouta-t-il, de te quitter si brusquement ; mais une affaire urgente m'attend à la fabrique.

Son énergie était à bout.

Le courage lui aurait manqué pour conserver cet air riant, cette franchise de ton.

Maxime le reconduisit.

En chemin ils rencontrèrent le comte de Borianne qui, appuyé sur le bras de sa fille, faisait son tour de parc avant dîner.

Pierre dut s'arrêter pour lui demander de leurs nouvelles.

Il avait toute la sympathie du comte, qui professait pour son savoir la plus grande estime et se tenait par lui au courant des transformations de l'outillage agricole.

—Vous ne venez pas assez souvent, lui dit l'octogénaire. On a tant de plaisir à s'entretenir avec un homme de votre compétence !

—Et puis, ajouta la marquise, Maxime est beaucoup plus gai lorsqu'il a eu le plaisir de vous voir. Le voilà déjà tout rasséréné.

Le baron fronça les sourcils.

Ses lèvres s'agitèrent ; mais par respect pour l'aïeul, il réprima la dure réplique qui montait de son cœur à sa bouche.

S'il se montrait si riche au château de Borianne, c'était surtout en pensant à sa mère, disparue dans des circonstances mystérieuses, sa mère qui avait été institutrice chez la marquise de Parioux et dont celle-ci lui devait connaître les secrets !

Le comte voulut retenir Pierre à dîner ; mais l'ingénieur refusa en se basant sur la nécessité de sa présence à la fabrique.

—Alors, venez dimanche, insista le comte ; vous ne travaillez pas, le dimanche ?

—Au contraire : je profite de ce que mes ouvriers se reposent pour achever ma correspondance, lire les revues agricoles. . . .

—Lire ! s'écria le comte, oh ! lire ! c'est ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Il ne me reste plus que les yeux de ma fille, et j'en abuse comme j'ai abusé des miens. Venez dimanche, vous me lirez quelques passages de vos revues ; cet acte de charité chrétienne vous comptera, j'espère, pour le paradis.

—Vous être agréable, assura Pierre, n'est pas une peine pour moi, monsieur le comte, mais un plaisir.

—Un plaisir chrétien ; cela doit compter là-haut.

En rentrant chez Mme Petitot, Pierre eut à subir les questions de Rose, qui guettait son arrivée.

—J'ai un gravo reproche à te faire, lui dit-elle. Tu m'as affirmé tantôt que bonne maman ne t'avait rien conté de particulier, et je suis certaine qu'elle t'a parlé de moi, de mon avenir.

—C'est exact ; mais elle ne m'avait pas chargé de t'en rendre compte.

—J'admire ta discrétion ! Si, moi, je savais quelque chose qui t'intéressât particulièrement, je n'hésiterais pas à te le confier.

—Je n'en doute pas, chère petite sœur.

—Seulement, tu es incapable de me rendre la pareille. Bref, tu complotes avec bonne maman contre mon repos. Tu approuves son projet et tu t'emploies de ton mieux pour le favoriser.

Le dépit de la pauvre enfant éclatait à chacune de ses paroles.

Pierre le sentait, et sa volonté en subissait le plus rude des assauts. Comme il gardait un silence embarrassé :

—Je n'ai rien exagéré, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il fallait pourtant répondre, et sans réticence.

—Comment serais-je opposé, à une union qui ferait le bonheur de Maxime et. . .

—Et le tien ! interrompit Rose avec vivacité.

—Certainement, je ne m'en dédis pas.

Il n'osait la regarder en face.

Il craignait de faiblir.

Son amour grandissait par l'obstacle même qu'il s'était créé.

La beauté de Rose que, par distraction de savant, il avait été si longtemps à ne pas voir, éclatait, éblouissante, à ses yeux.

Lui, si naturel autrefois, si plein d'élan, se trouvait embarrassé devant sa petite sœur.

Il devenait timide, il rougissait pour un rien.

Et, quand elle lui rendait son baiser, il tressaillait jusqu'au plus profond de l'âme.

Rose ne s'expliquait pas ce changement.

Dans son dépit, elle était portée à croire que Pierre ne l'aimait plus autant qu'autrefois, que son amitié pour Maxime l'accaparait tout entier.

Elle ne se gêna pas pour le lui dire, attendant sa réponse avec anxiété.

Il dissimula son émotion derrière un grand air sérieux, d'une froideur calculée.

—Ma chère Rose, dit-il, ce n'est pas seulement par amitié pour Maxime que j'approuve le projet de bonne maman. J'ai la conviction que tu serais très heureuse avec lui, d'autant plus heureuse que tu aurais calmé les appréhensions de notre bienfaitrice. Mme Petitot souffre à l'idée de te laisser seule après elle et. . .

—Je ne serais pas seule, interrompit encore Rose, puisque tu me resterais.

Pierre se décida à faire ce mensonge qui lui broyait le cœur.

—Mais moi-même, prétendit-il, je puis me marier. . . et alors. . .

tu comprends... la situation ne serait plus la même... Bref, en pareil cas, tu te trouverais bien seule.

Elle pâlit affreusement.

—Avec qui ? demanda-t-elle.

La question était embarrassante.

—Tu m'en demandes trop, répondit-il.

—Cependant une sœur a le droit d'interroger son frère...

—Pour l'instant, il ne s'agit pas de mon établissement, mais du tien. Il s'agit de la tranquillité de notre bonne mère.

Sur ce dernier mot, il la quitta après l'avoir embrassé au front.

—Il ne m'aime pas, pensa-t-elle, et il en aime une autre... Serait-ce Lucile ?...

Elle eut beau interroger ses souvenirs, elle n'y trouva rien qui justifiait ce soupçon.

Le lendemain, Mme Petitot lui annonça qu'elle avait invité Maxime à dîner.

—Je t'en prie, lui recommanda-t-elle, ne lui fais pas trop froide mine. Je tiens à ce que tu le renvoies de temps en temps avant de prendre une décision définitive. Tu connais mon sentiment ; mais tu sais aussi que je me ferais scrupule de t'imposer une union contre ton gré.

Rose garda le silence.

Par affection filiale, elle évitait tout ce qui pouvait causer de la peine à sa mère adoptive.

Dans l'après-midi, elle reçut par un envoyé de Pierre le billet suivant :

" Chère Rose,

" Excuse-moi de t'écrire comme si nous étions séparés par de longues distances.

" C'est, du reste, la dernière fois que je reviens sur le sujet qui a troublé notre accord.

" Je dois te recommander, quelle que soit ta résolution pour l'avenir, de ménager ce pauvre Maxime. Tu as au moins pour lui de la sympathie. Prends garde de le désespérer par une attitude qui lui ferait croire à la perte de ton estime.

" Je ne suis que trop bien renseigné : Maxime se laisse aller sur la pente fatale qui conduit au suicide. Il est si profondément découragé qu'il en néglige ses affaires, lui, si vaillant, si ardent au travail !

" Il vient de passer toute une semaine à errer dans le parc du château. Je l'y ai trouvé, avant-hier, dans l'attitude d'un homme qui a perdu tout ressort et pour qui la vie n'est qu'un fardeau.

" Il m'a assuré lui-même qu'il n'écrit plus, qu'il a abandonné ses livres.

" A quoi passe-t-il son temps ? A contempler la rivière, dont les profondeurs l'attirent.

" Je suis peut-être arrivé à temps pour empêcher un malheur irréparable.

" En apprenant que Mme Petitot l'invitait à dîner, il a eu un tressaillement de joie. Puis la réflexion est venue, et il m'a déclaré qu'il ne voulait pas t'imposer sa visite.

" Excuse-moi de l'avoir décidé à venir ce soir.

" Ta poignée de main tout amicale, ton bon sourire suffiront à le sortir de cette crise de désespérance.

" Cela ne t'engage à rien ; mais j'espère qu'avec le temps tu te décideras à accepter le bonheur qu'on t'offre et qui ferait celui de bonne maman et celui de ton frère affectionné.

" PIERRE SORLAC."

Ce billet fit une profonde impression sur l'esprit de Rose.

Aimante et bonne, elle n'était pas de celles qui, par rancune, renient du jour au lendemain, leurs sentiments.

Maxime lui avait plu et par ses qualités personnelles et surtout parce qu'il était l'ami de Pierre, son seul ami.

Elle ne lui avait point caché sa sympathie.

C'était pour elle un vif plaisir que de faire de la musique avec ce jeune virtuose, de l'entendre exprimer si éloquemment les opinions les plus élevées sur les questions d'art ou de littérature.

Comme le disait Pierre, ils étaient toujours d'accord ; leurs idées, leurs sentiments prenaient source dans un même idéal.

Maxime était d'autant plus sympathique à Rose qu'elle le savait profondément malheureux.

Elle avait reçu sur ces ce triste sujet les confidences de Pierre. Elle n'ignorait rien de ce qui s'était passé au Château-des-Neiges, en présence des deux amis.

L'histoire du portrait de la disparue lui revenait souvent à l'esprit.

Pour quel motif le vicomte avait-il relégué cette toile dans une chambre fermée par une porte de fer et dont il interdisait l'entrée, même à son fils ?

Que signifiait ses paroles prononcées par lui, en état de somnambulisme, devant le portrait de sa femme :

Pourquoi ne t'ai-je pas livré aux flammes depuis tant d'années que j'endure les tortures du doute ?... Parce que tu me rappelles un passé heureux... Il faudra bien que je t'aneantisse... Oui, je

te réduirai en poussière, comme tu l'es déjà, comme je le serai moi-même, et je te livrerai au vent qui disperse toute chose dans l'infini.

On se souvient que Maxime les avaient entendues, la nuit, ces paroles terribles, auprès de la muraille mitoyenne à la chambre condamnée.

Elles se gravèrent si profondément dans sa mémoire qu'il put les écrire sans en oublier un mot.

Pierre, consulté par lui sur le sens de ces imprécations, avait conclu que le vicomte ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales.

—Je reconnais là, dit-il, tous les symptômes du délire de la persécution. Ces troubles cérébraux se déclarent le plus souvent à la suite d'une violente secousse morale.

Et Rose, instruite de ces faits et de ces hypothèses, pensait :

—Est-il possible que la douleur puisse altérer l'esprit et le cœur au point de changer l'amour en haine ? Le vicomte de Borianne devrait chérir le fils de celle qu'il a tant pleurée, et il le repousse ! Et il enveloppe d'une même réprobation la mère et l'enfant !

Les conclusions de Pierre ne lui semblaient nullement probantes.

Elle soupçonnait dans le passé du châtelain de Courlande un drame qu'il tenait caché à son fils, un drame dont, d'après certains indices, la marquise de Parioux devait être instruite.

Mais alors, pourquoi dérobaient-on ce passé à Maxime ? Pourquoi lui refusait-on les renseignements nécessaires à l'enquête sur la disparition de sa mère ?

Rose réprochait au fond du cœur le chef de famille qui prenait à tâche de désespérer son fils, de le laisser dans le plus horrible des doutes.

Comment n'aurait-elle pas été touchée par l'infortune du baron de Borianne, si bon, de sentiments si élevés, d'intelligence si vive ?

Leurs goûts semblables avaient cimenté entre eux une amitié dans laquelle, par malheur, l'amour s'était glissé en destructeur impitoyable.

—Pourtant, se disait Rose Maxime aurait dû deviner que mon cœur appartient à une autre. Il a été encore plus aveugle que Pierre, sur qui je comptais et qui ne voit en moi qu'une sœur chérie dont il ne veut point pour compagne.

Et sachant que Maxime s'abandonnait au désespoir, elle tremblait à la pensée qu'elle pouvait être la cause d'une nouvelle catastrophe dans la famille de Borianne.

Elle se résigna à suivre le conseil de Pierre.

Elle recevrait comme autrefois l'ami dont les visites étaient espérées, attendues, l'ami avec qui elle passait de longues heures au piano et dont elle goûtait l'éloquence, le charme d'une parole d'où la banalité se trouvait exclue sans effort ni prétention.

Mais elle veillerait sur elle-même, afin de ne pas lui donner de fausses espérances.

Elle tâcherait de le raisonner peu à peu et de lui donner de la résignation.

De son côté, Maxime n'était pas moins perplexé.

L'invitation de Mme Petitot, la démarche de son ami, lui prouvaient qu'un revirement s'était produit en sa faveur.

Mais Rose approuvait-elle ces bonnes intentions ?...

Rose, qui l'avait repoussé, ne lui ferait-elle pas comprendre, par sa froideur, qu'elle ne tenait nullement à le recevoir ?...

Il repassait dans sa mémoire les circonstances qui avaient précédé le refus de Rose.

Certes, elle lui témoignait alors de l'estime, de l'amitié ; mais combien elle se montrait plus affectueux envers Pierre !

Cette pensée le torturait.

Non pas qu'il en éprouvât de la jalousie. Il était au-dessus de ce sentiment.

Aussi, quelle joie pour lui, en faisant sa rentrée chez Mme Petitot, d'y retrouver le bon sourire de Rose et sa cordiale poignée de main !

Il était arrivé la mort dans l'âme, pâle et défait.

Déjà les couleurs lui revenaient, et son regard s'éclairait d'une lueur de satisfaction intime, de profonde reconnaissance pour le bon accueil qu'on lui faisait.

Mme Petitot, qui pouvait enfin marcher sans s'appuyer sur le bras de Rose, se montra d'une amabilité charmante avec le baron.

Jamais elle ne lui avait témoigné cette bienveillance.

Quant à Pierre, il exagérait son contentement, affectant une grosse gaieté, qui glaçait le cœur de la pauvre Rose.

Mme Petitot se comporta comme si elle n'avait rien su du passé. Elle fit même l'ignorante avec un art consommé.

—J'espère, dit-elle au baron, que vous serez moins rare à l'avenir ; je sais bien que la maison d'un octogénaire n'est pas gaie pour la jeunesse, mais Pierre et Rose vous tiendront compagnie quand mon état de santé me privera du plaisir de vous voir.

Maxime répliqua que les jeunes gens avaient toujours à apprendre auprès des personnes âgées et douées d'un esprit juste et d'un cœur excellent.

C'était assurer à la mère adoptive de Rose qu'il avait l'étoffe d'un fils "respectueux et dévoué", comme disait Pierre Sorlac.

Tout en causant, Maxime observait Rose ; mais elle sut si bien cacher ses impressions qu'il ne put rien lire sur son visage.

Après le repas, elle demanda à l'invité s'il était disposé à jouer du piano.

— Hélas ! fit-il, j'ai bien délaissé le clavier depuis quelque temps. La musique ne me dit plus rien.

— Parce que tu ne lui fais plus l'honneur de lui adresser la parole, affirma Pierre en riant. La Muse abandonne l'ingrat qui se détourne d'elle ; mais bonne fille au fond, elle lui revient au premier appel.

Mme Petitot s'installa dans son grand fauteuil, disant :

— Allons ! mes enfants, jouez-moi quelque chose qui me ravigote. Vous ne pouvez pas refuser cela à mon grand âge.

Pierre s'empressa de découvrir le clavier, et Maxime reprit sa place habituelle, à la partie basse.

Rose s'assit à sa droite. Elle aimait mieux faire parler l'instrument que de soutenir un entretien dangereux pour elle.

Les deux virtuoses déployèrent leur entrain accoutumé, si bien que Pierre s'écria, à la fin du premier morceau, en applaudissant des deux mains :

— A la bonne heure ! vous voilà d'accord ; plus d'accord que jamais !

Rose lui lança à la dérobée un regard de reproche.

Elle s'arrangea pour prolonger la séance musicale jusqu'au moment de reconduire Mme Petitot dans sa chambre.

Et, complétant son œuvre de bienfaisance, de charité chrétienne, elle eut le courage de dire au baron de Borianne :

— A bientôt, n'est-ce pas ?

Maxime rentra chez lui complètement remonté.

L'espoir renaissait dans son cœur.

Il se rattachait à la vie. Il était heureux.

La situation n'était pas moins tendue chez Mme de Fallière, par suite d'une circonstance à laquelle la main du bouffon Antonio ne devait pas être étrangère.

Un matin, la comtesse reçut cette lettre anonyme :

" Vous accueillez depuis quelque temps un sieur Jacques Brémont, qui a su capter votre confiance et obtenir de vous des subsides qu'il dissipe au pari des courses.

" Tenez-vous en garde contre ce gredin, qui s'est fait prendre récemment en flagrant délit de tricherie au Cercle des Amateurs-Réunis, rue Vivienne, 66, d'où on l'a chassé ; sans la crainte d'un scandale qui aurait rejailli sur des honnêtes gens, il passait en correctionnelle et eût été certainement condamné.

" Je ne saurais trop vous recommander, madame la comtesse, de ne pas laisser seul Jacques Brémont avec votre fille, dont il doit convoiter la dot.

" Tel est l'homme qui, par quelque ténébreuse machination, est parvenu à s'imposer chez vous et abuse de votre générosité."

Cette lettre plongea Mme de Fallière dans la consternation.

Elle la relut à plusieurs reprises et s'écria : " Oh ! le lâche qui écrit de pareilles choses et qui ne les signe pas ! "

Cependant, si c'était vrai ?... Si Jacques était un voleur ?... S'il avait fait tout ce dont on l'accusait dans ce billet infâme ?...

La comtesse se révolta contre cette supposition : non, le fils de Julien Lartigue, son fils, ne pouvait être l'escroc, le chevalier d'industrie, le séducteur contre lequel on l'engageait à se mettre en garde !

Leur fils !...

Comment en aurait-elle douté ?

Ne lui avait-il pas fourni la preuve de sa naissance ? N'était-il point en possession de la lettre indéniable de Julien ?

Lui, un joueur ? un escroc ? Allons donc !

Comment aurait-il obtenu ses diplômes s'il avait perdu son temps dans les tripots de Paris ?

Avec quel argent aurait-il joué, fait des voyages à Monte-Carlo ?

Mais la comtesse avait beau se rassurer par ces réflexions, en apparence si justes, le doute, le plus affreux des doutes, était entré dans son cœur.

Ses palpitations, ses étouffements, qui avaient cessé depuis quelque temps, la reprirent.

Se sentant défaillir, elle cacha la lettre dans un tiroir secret de sa table à ouvrage et soigna sa femme de chambre.

— Aidez-moi à me désabiller, lui dit-elle d'une voix faible et coupée par les suffocations. Je ne me sens pas bien. Je vais me recoucher.

Une fois étendue, elle retrouva un peu de calme.

— Où est Lucile ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle est au jardin où elle fait un bouquet pour son atelier.

— C'est bien. Inutile de la prévenir. Envoyez chercher de suite le docteur Cartier.

Quelques instants après, le docteur pénétrait dans le jardin, par

la porte de la grille. Il avait aperçu Lucile et s'étonnait de la voir si calme, alors qu'on le faisait mander en toute hâte.

Elle tressaillit en s'entendant appeler.

Le docteur devina à son sourire qu'elle ne savait rien.

— Je viens en passant, dit-il, prendre des nouvelles de votre mère.

— Elle va beaucoup mieux depuis quelque temps.

— Depuis la visite du jeune Brémont, n'est-ce pas ?

— Oh ! croyez-vous ?...

Le docteur Cartier avait pour Lucile une affection paternelle et s'était attiré sa confiance.

— Allons ! dit-il en souriant, je vois que ce jeune homme vous plaît de moins en moins. Soyez tranquille, mon enfant, vous ne l'aurez jamais pour mari. Je me suis permis d'en parler à votre mère et elle m'a répondu : " Jacques n'y pense même pas. Ce qu'il lui faut, c'est une femme capable de l'aider dans une exploitation agricole." Or, comme vous n'avez aucune disposition pour être fermière, vous ne serez jamais ce " qu'il lui faut ". Sur ce, je monte chez Mme la comtesse. Ne vous dérangez pas, achevez votre bouquet.

Il trouva sa malade en proie à une forte fièvre.

Comme il l'avait vue, la veille, en assez bonne santé, il crut devoir la questionner.

— Un médecin, dit-il, a besoin de tout savoir avant de rédiger son ordonnance. N'auriez-vous point éprouvé quelque contrariété ?

Elle ne s'attendait pas à tant de clairvoyance.

Prise au dépourvue, elle se trahit par son trouble.

— Un médecin, ajouta le docteur, est le confident le plus sûr. Si vous aviez besoin de mes conseils et même de mon intervention, vous pourriez compter sur moi.

Elle regarda avec plus d'inquiétude que de reconnaissance.

Son secret était de ceux qu'on ne peut confier à personne.

— Merci, docteur, balbutia-t-elle ; il ne m'est rien arrivé de nouveau. Je suis reprise de mes étouffements, voilà tout.

Il ne fut pas dupe de cette explication ; mais, discret et incapable d'imposer son dévouement, il se contenta d'ausculter la malade et de lui prescrire une potion calmante.

Son ordonnance rédigée, il revint s'asseoir auprès d'elle.

— Surtout, dit-il, pas d'émotions ! chassez les mauvais souvenirs. On a bien assez des ennuis du présent sans réveiller ceux du passé. Soyez toute à votre charmante Lucile, qui vous donne tant de satisfaction.

La comtesse essaya de sourire ; mais de grosses larmes jaillirent soudain de ses yeux.

Le docteur voyait bien qu'elle roulait dans sa tête un gros chagrin.

Il s'en demandait vainement la cause.

Ayant eu plusieurs fois l'occasion de voir ce Jacques Brémont et de l'observer, il s'était étonné de l'affection exagérée que lui témoignait Mme de Fallière.

Cet individu lui était profondément antipathique.

Il avait reconnu en lui, d'après les lois de la physiognomonie, le type de l'égoïste ambitieux et de l'hypocrite capable de toutes les violences.

Les explications de sa cliente sur les origines de l'intrus lui paraissaient suspectes.

Il en était à se demander quel rôle jouait dans la maison le jeune fat qui faisait sonner si haut son titre d'ingénieur agronome et ses capacités.

Il se retira très perplexe, et eut soin de repasser par le jardin, où il retrouva Lucile.

— Ma chère enfant, lui dit-il, votre mère a été reprise d'étouffements. Entre nous soit dit, n'aurait-elle pas éprouvé une contrariété subite ?

— Pas à ma connaissance, cher docteur.

— N'aurait-elle pas reçu ce matin quelque lettre ou dépêche ?

— Si, une lettre que je n'ai pas vue d'ailleurs et qui ne doit guère m'intéresser, puisqu'elle ne me l'a pas encore montrée.

— Cette lettre serait-elle de Jacques Brémont ?

— Oh ! non, docteur ; je n'ai pas reconnu, sur l'enveloppe, son écriture prétentieuse.

Le docteur parut soucieux et attristé.

Après une courte hésitation :

— Chère Lucile, recommanda-t-il, tâchez de distraire le plus possible votre mère. Ne l'abandonnez pas à elle-même.

— Hélas ! docteur, maman recherche le silence et demande à ce qu'on la laisse seule dans sa chambre. Elle n'est plus la même pour moi, et j'en ai bien du chagrin.

Le Dr Cartier regretta d'en avoir tant dit. Il se hâta de pallier son indiscretion.

LA MAIN COUPÉE

PAR HENRI RIVIÈRES

I

Depuis trois semaines environ, la fièvre jaune sévissait à bord du brick l'*Argus*. Quelques jours à peine après l'arrivée de ce bâtiment à Guayaquil, en plein été, par d'admirables journées, le fléau s'y était déclaré. Selon son habitude, il frappait capricieusement et inexorablement ses victimes. Les marins, dont l'imagination est superstitieuse, le regardaient comme un hôte invisible et fatal qui les touchait de son aile noire au moment où ils s'y attendaient le moins. La nuit, à les en croire, il faisait sa ronde dans le faux pont, au milieu des hamacs, et réveillait, par de terribles convulsions, le matelot doucement endormi dans ses rêves. Aux heures des repas, il fermait, par une contraction subite, la bouche du conteur qui s'essayait à quelque récit burlesque. C'était d'abord un grand malaise, une anxiété profonde, puis les vomissements noirs, puis le délire, puis la mort. Aussi tous tremblaient, se parlaient à peine, et erraient tristement comme des ombres. Le chirurgien avait été frappé un des premiers ; la moitié de l'équipage et deux officiers avaient péri. Le commandant seul se portait à merveille. Il avait vu plusieurs épidémies et plusieurs combats, et ne pensait pas que la fièvre jaune pût l'atteindre. Le jour, il tâchait de remonter le moral de ses hommes en les forçant à travailler ou à se distraire ; le soir, il faisait jeter à la mer les cadavres de ceux qui avaient succombé pendant la journée. Le plus souvent, il fumait paisiblement sa pipe en se promenant sur le pont, les mains dans ses poches, et en gourmandant quiconque semblait avoir peur. Sa rude vie lui avait bronzé le cœur. Vain depuis longtemps, il n'aimait qu'un seul être au monde, son fils, mais il l'aimait passionnément. Contrairement à bien des pères, qui se gardent bien de pousser leurs enfants dans la carrière où ils n'ont trouvé eux-mêmes qu'amertume et déceptions, il avait voulu que ce fils fût marin. Il avait compris avec raison que ce métier si pénible pour lui-même serait facile pour le jeune homme, qui y marcherait appuyé de toutes les sympathies que son père s'était créées pendant de longues années. Ce fils avait vingt-trois ans ; il servait comme enseigne de vaisseau sur la frégate amirale en station à Valparaiso. C'était en partie pour le suivre et le guider à ses débuts, que le commandant Dormond avait voulu retourner une troisième fois dans les mers du Sud.

Cependant, au commencement de la quatrième semaine, le ciel, qui n'avait point cessé d'être d'une sérénité parfaite, se chargea d'épais nuages ; la chaleur devint excessive, et, après quelques heures d'oppression et d'attente, un épouvantable orage éclata sur Guayaquil. Ce fut la fin de l'épidémie. Le fléau, ouvrant ses ailes à la tempête, disparut en quelque sorte dans un tourbillon de vent et de pluie. Alors, tout occupé qu'il fût à rendre à la vie ordinaire du bord son équipage, qui renaissait promptement à la santé et à la gaieté, le commandant écrivit à l'amiral pour le prier de remplacer les officiers et les hommes que l'*Argus* avait perdus. L'amiral lui répondit qu'il avait frété un trois-mâts pour lui porter un chirurgien, un officier et vingt matelots, et qu'afin de lui donner, en le réunissant quelques jours à son fils, un dédommagement aux épreuves qu'il avait subies, il avait chargé ce jeune homme de conduire le trois-mâts à Guayaquil et de le ramener. L'amiral prévenait en outre le commandant qu'un Anglais de distinction, sir William Stanby, intrépide voyageur qui avait traversé l'Amérique du Sud du Brésil au Pérou, arriverait bientôt à Guayaquil avec sa fille, et que l'*Argus*, en allant en Californie, aurait à les prendre comme passagers jusqu'à Monterey.

Peu de temps après, un matin, on signala le bâtiment qu'annonçait la lettre de l'amiral. Le commandant Dormond, à la pensée de revoir son fils, se sentit vivement ému ; mais, en juge impassible, il surveilla la manœuvre du trois-mâts, qui vint hardiment mouiller près de l'*Argus*, et il attendit la visite du jeune capitaine. A peine monté à bord, celui-ci courut vers son père, qui, laissant de côté l'étiquette militaire, le serra dans ses bras. L'étreinte fut touchante entre ces deux hommes, qui ne s'étaient pas vus depuis des mois entiers, et qui s'aimaient de toute leur âme. Toutefois, le rigide officier, voulant cacher à son équipage ce qu'il eût volontiers appelé sa faiblesse, entraîna rapidement l'enseigne dans sa cabine. Il y avait une heure qu'ils étaient ensemble, lorsqu'on avertit le com-

mandant Dormond qu'un étranger désirait lui parler. C'était sir William Stanby qui venait d'arriver par terre à Guayaquil, et qui se présenta avec une lettre du contre-amiral de Séry. Sir William était un homme d'une cinquantaine d'années, d'apparence un peu froide au premier aspect, comme tout gentilhomme anglais, mais sous laquelle se révélait bientôt une physionomie pleine de bienveillance et de décision. Après l'échange des premières politesses, il demanda au commandant s'il comptait partir prochainement avec l'*Argus*. Le commandant répondit qu'il recevait seulement à l'instant les hommes qui lui manquait et qu'il aurait besoin d'une huitaine de jours pour organiser son nouvel équipage. Alors sir William s'excusa auprès de M. Dormond et de son fils d'avoir troublé leur entretien, et les invita pour le soir même à prendre le thé chez lui.

Quand le soir fut venu, le commandant et son fils se rendirent à l'invitation du voyageur anglais. Celui-ci les reçut dans un salon meublé à l'américaine de nattes très fines, de canapés en jonc tressé et de grands fauteuils à bascule. Bien que cette pièce ne fût habitée que depuis le matin, des caisses remplies de belles plantes des tropiques garnissaient les fenêtres. Sur la table du milieu, autour d'une lampe qui répandait une douce clarté, gisaient épars quelques livres, quelques journaux et un album tout ouvert. Armand fut étonné de voir sur cet album une ébauche de la rivière de Guayaquil, où figuraient l'*Argus* et le trois-mâts. Ces fleurs, ce dessin, un piano dont les deux bougies étaient allumées, révélaient la présence de la fille de sir William. Les trois hommes s'étaient assis lorsque la porte s'ouvrit et que miss Stanby entra. Armand tressaillit en apercevant la jeune fille, et il lui sembla que ce grand salon, presque sombre un instant auparavant, s'éclairait d'une vive lumière. Miss Stanby portait une robe de mousseline blanche brodée, et s'avancait avec une démarche légère et gracieuse. Elle avait vingt ans. Ses cheveux noirs, relevés en bandeaux, lui découvraient les tempes. Ses yeux bleus étaient enjoués et carossants. Elle arrivait le sourire sur les lèvres.

— Ma fille, messieurs, dit sir William. — Lucy, M. le commandant de l'*Argus* et son fils. — Fais nous le thé, mon enfant.

Miss Stanby sonna, et un domestique apporta la théière et l'eau chaude. Elle se mit à faire le thé en Anglaise pénétrée de ses fonctions. Armand put observer dans ses moindres détails la rayonnante et sympathique beauté de la jeune fille. Elle tenait les yeux baissés, et ses cils étaient si longs qu'ils projetaient une ombre légère sur ses joues. Elle avait le nez droit, à fines arêtes, terminé par des narines dilatées, mobiles, délicatement sensuelles. Sa bouche entrouverte laissait voir de blanches dents très petites. Son pied était également très petit, mais nerveux et cambré. Lucy avait eu pour mère une Péruvienne, l'une des plus jolies femmes de Lima, qui était morte en lui donnant le jour.

Lucy était penchée sur la table, et Armand suivait amoureuxment de l'œil la ligne onduleuse et correcte qui reliait le cou aux épaules. Il avait arrêté son regard sur les petites boucles de cheveux rebelles qui frisaient naturellement à la naissance de la nuque, comme un signe de distinction et de force ; en se relevant pour lui offrir une tasse de thé, elle s'en aperçut. Dans les yeux du jeune homme se peignait sans doute le secret de sa naïve admiration, car la jeune fille rougit et sourit à la fois.

Le commandant Dormond et sir William avaient entamé une grave discussion. Miss Stanby vint s'asseoir près d'Armand et lui montra son album. Quand ils en furent à la vue de Guayaquil, elle le pria de lui donner quelques conseils pour dessiner les deux bâtiments. Elle lui avait passé le crayon ; elle le lui reprit et acheva elle-même. Puis elle lui demanda s'il aimait la musique et l'emmena au piano. Ces façons d'être des jeunes filles anglaises, cette sorte de camaraderie confiante et loyale, leur joli despotisme ont un charme extrême. Armand le subissait tout entier. La soirée était finie, qu'il la croyait à peine commencée.

— Je ne connais ni Guayaquil ni ses environs, lui dit Lucy ; si vous le voulez, nous ferons de longues promenades. Seulement il faudra partir de bonne heure pour profiter de la matinée. Nous pourrons commencer demain.

—A quelle heure ?

—Mais, à cinq heures à peu près.

Armand ne dormit guère de la nuit. Le lendemain, il fut exact au rendez-vous. Miss Stanby parut bientôt. Elle était coiffée d'un grand chapeau de paille dont les larges rubans se nouaient sous son menton. Elle avait pour châle un léger cachemire de l'Inde, qu'elle portait comme du temps de Marie-Antoinette, croisé sur la poitrine, et les deux bouts se rejoignant derrière le dos. Ses bottines en cuir étaient lacées sur le côté ; elles montaient assez hautes pour la garantir des pierres et des ronces du chemin. Enfin, pour s'aider à marcher ou à grimper dans les endroits difficiles, elle tenait à la main un bâton.

—Partons, dit-elle, en prenant le bras d'Armand.

Après avoir traversé une verte prairie, il arrivèrent à la forêt, dont les sentiers étaient à peine frayés. La fraîcheur de l'air était délicieuse. Le soleil perçait obliquement de ses rayons d'or le feuillage humide de rosée. Les oiseaux chantaient à toutes les branches des arbres. Armand et sa compagne marchaient d'un pas heureux. Miss Stanby racontait au jeune homme le long voyage qu'elle venait de faire avec son père. Au récit des dangers qu'elle avait courus, des fatigues qu'elle avait endurées, Armand s'effrayait comme si ces dangers et ces fatigues l'eussent encore menacés. Alors elle souriait avec gaieté, en lui disant qu'elle était brave et qu'elle n'avait pas eu peur.

Ils allèrent de la sorte jusqu'à un ruisseau que les dernières pluies avait grossi, et qui roulait en bondissant sur un lit de cailloux. De l'autre côté de ce ruisseau, il y avait une pauvre vieille femme fort embarrassée. Elle portait sur la tête un faix de ramée et ne savait comment passer l'eau. Elle s'était aventurée jusqu'à mi-jambes dans le lit du petit torrent, mais elle avait trébuché et avait dû regagner la rive. Armand franchit le ruisseau d'un bond, prit le fagot, et, d'une main vigoureuse, le lança du bord opposé. La vieille femme put passer sans encombre. Armand, qui l'avait suivie, lui replaça son fardeau sur la tête ; mais elle, avant de se mettre en route, regarda un instant les deux jeunes gens :

—Les beaux enfants ! dit-elle. Dieu leur donne de l'amour et du bonheur !

Lucy avait repris le bras d'Armand. Elle lui dit, d'une voix un peu émue :

—Vous avez un bon cœur.

—Ce que j'ai fait est tout simple, répondit Armand.

De ce moment leur conversation devint plus intime et s'attendrit un peu. Ils se firent les confidences que se font les jeunes gens, et, sans prononcer le mot d'amour, se dirent presque qu'ils s'aimaient. Leur marche était moins rapide ; Lucy s'appuyait plus doucement sur le bras de son compagnon. Quelquefois, pourtant, ils se séparaient, cueillaient les fleurs qui croissaient sur le bord de la route, et en formaient un même bouquet. Quand ils furent de retour à l'habitation, ils se serrèrent la main à la mode anglaise et se quittèrent avec un sourire.

Les journées qui suivirent s'écoulèrent d'une façon uniforme. Le matin, les deux jeunes gens faisaient leur promenade, Armand déjeunait à bord de l'*Argus*, et y restait jusqu'au soir avec son père. Le soir, le commandant et lui allaient prendre le thé chez sir William.

Une après-midi que le père et le fils étaient réunis, M. Dormond dit tout à coup à Armand :

—Tu fais la cour à miss Stanby ?

—Je crois que je l'aime, répondit Armand.

—Alors, tu te prépares des chagrins. Où cela peut-il te mener ?

—N'avez-vous donc jamais aimé, mon père ?

—Oh ! j'ai eu des amours de passage ; mais je n'ai jamais aimé sérieusement que ta mère, et je l'ai épousée, tandis que tu n'épouseras probablement pas miss Stanby. Elle est trop riche pour toi. Après tout, continua-t-il avec une tristesse qui ne lui était pas habituelle, amuse-toi ; la vie est courte, et personne de nous ne sait ce qui lui arrivera demain. Seulement, mon enfant, n'oublie pas que, précisément à cause de la liberté dont tu jouis avec elle, cette jeune fille est confiée à ton honneur.

—Oh ! mon père ! répondit simplement Armand ; car il aimait si respectueusement, qu'il ne comprenait pas qu'on pût soupçonner son amour.

Cependant le temps marchait. La veille du départ de l'*Argus*, miss Stanby et Armand, par un secret instinct du cœur, voulurent recommencer leur promenade du premier jour. Mais ils n'étaient plus joyeux, quoique la nature fût encore en fête.

—Voici l'endroit où nous avons rencontré la vieille femme, dit Lucy quand ils furent arrivés au ruisseau.

Armand n'osa pas ajouter qu'elle leur avait souhaité de l'amour et du bonheur. Il se tut. Ils remontèrent alors les bords du petit cours d'eau, et parvinrent bientôt à sa source. Cette source sortait avec un léger murmure d'une roche inclinée, tapissée de mousse et formant ainsi une voûte de verdure naturelle, pleine de fraîcheur et impénétrable aux rayons du soleil. Il s'assirent sur une large pierre, à côté l'un de l'autre, et restèrent silencieux. De flexibles

rameaux s'enlaçaient au-dessus de leurs têtes, et l'eau de la source filtra à travers les feuilles. Tout à coup Lucy, pour rompre ce silence qui était pénible, saisit une petite branche et la secoua sur le front d'Armand. D'abord tous les deux se mirent à rire ; mais les gouttes d'eau, tombant du front d'Armand sur ses joues, sillonnaient son visage.

—Oh ! fit Lucy, ça ressemble à des larmes !

Et, toute troublée, presque tremblante, d'un mouvement irréfléchi elle essuya avec son mouchoir le visage d'Armand. Elle s'aperçut alors que le jeune homme avait les yeux humides.

—Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

—Vous me le demandez ? Ne devez-vous pas partir demain ? Je ne vous verrai peut-être plus jamais.

—Avant un an, mon ami, je serai en Angleterre ; vous serez en France. Ne pourrions-nous donc pas nous retrouver ?

—Jamais comme ici, répondit Armand, jamais de la même façon que sous ces grands arbres, où il me semble qu'il y a vingt ans que je vous connais. Ah ! continua-t-il en s'efforçant de sourire, les marins ont un faible cœur, car je ne puis me faire à l'idée de cette séparation.

Miss Stanby parut hésiter et rougit beaucoup. Puis, avec une dignité pleine de charme, elle tendit sa main à Armand et lui dit à demi-voix, en Anglais :

—Armand, *will you be engaged with me ?*

Le jeune homme s'agenouilla, prit la main qu'elle lui tendait et la serra avec une émotion contenue.

—Oui, dit-il, et je vous aimerai toute ma vie.

Cependant il avait peine à croire à son bonheur et il ne put s'empêcher d'ajouter :

—Mais votre père consentira-t-il à cette union ?

—Oh ! mon père fait tout ce que je désire, et d'ailleurs aujourd'hui même je lui parlerai de nos projets.

Ils revinrent à l'habitation, pressés l'un contre l'autre se regardant de temps en temps, se serrant la main, mais sans échanger une parole. Leurs cœurs s'entendaient et fléchissaient pourtant sous le poids d'un mélancolique bonheur. Ces heures de tendresse partagée, les plus belles qu'ils eussent encore goûtées, devaient passer si vite ! En mettant le pied dans la prairie, ils se retournèrent d'un commun accord pour contempler cette forêt dont les mystérieux ombrages avaient abrité leurs naissantes amours et qu'ils voyaient sans doute pour la dernière fois. En ce moment, agité par la brise, elle inclinait ses cimes de leur côté et semblait leur dire adieu. Ils voulurent emporter d'elle un souvenir et jetèrent les yeux autour d'eux. Ils aperçurent deux fleurs rouges sur la même tige dans le creux d'un vieil arbre. Ils les cueillirent et les échangèrent, puis, d'un pas plus rapide et sans détourner la tête ils poursuivirent leur chemin.

Le lendemain, qui était le jour du départ, sir William et sa fille, le commandant et Armand déjeunèrent à bord de l'*Argus*. Le repas était triste. Le commandant avait donné l'ordre à son second d'établir toutes les voiles et de virer à pic pendant le déjeuner, afin qu'il n'y eût plus qu'à déraper et à hisser le grand foc. Les commandements qu'ils entendaient, le bruit des manœuvres au-dessus de leurs têtes, troublaient les convives en leur rappelant combien était proche l'instant de la séparation. Bientôt, en effet, on vint prévenir M. Dormond que tout était prêt.

—Allons, mon garçon, dit-il à Armand, voici le moment de faire tes adieux.

Tout le monde se leva de table.

—Mon cher commandant, dit sir William en souriant, puisque ces enfants doivent se retrouver un jour, il ne faut pas qu'ils se quittent en étrangers. — Armand, embrassez votre fiancée.

Armand alla au devant de miss Stanby, qui pleurait et il l'embrassa.

—Maintenant, sir William, dit à son tour le commandant, restez ici avec votre fille : je vais reconduire mon fils jusqu'à son canot.

Tous deux montèrent sur le pont. L'équipage était à son poste de manœuvre. Le vieux marin essayait de faire bonne contenance, mais il était très ému.

Arrivés à la coupée, il embrassa son fils et lui serra la main avec force. Puis il marcha précipitamment vers son banc de quart ; mais, au bout de quelques pas, il se retourna malgré lui et vit que le jeune homme n'avait pas encore descendu l'échelle.

—Armand ! lui cria-t-il.

—Mon père ! dit Armand en accourant.

—Je ne sais pas ce qui m'arrive, mon pauvre enfant, mais j'ai voulu t'embrasser encore une fois.

Il lui prit la tête dans ses deux mains et le baisa au front à plusieurs reprises.

—Allons, dit-il, j'espère que nous nous reverrons bientôt, mais, en tout cas suis ta carrière avec honneur et souviens-toi de ton père.

Il n'attendit pas la réponse de son fils, sauta sur son banc de quart et cria d'une voix vibrante :

—Dérpez.

Les hommes qui étaient au cabestan levèrent l'ancre en un instant. L'on hissa le grand foc, et le bric commença à abattre. Armand, descendu dans son canot, regardait partir l'*Argus*. Aux fenêtres de l'arrière il apercevait sir William debout, les bras croisés sur sa poitrine, et Lucy qui lui criait : "Farewell," en agitant son mouchoir. — "Farewell," cria aussi Armand en agitant le sien.

L'*Argus*, poussé par une brise fraîche, s'éloignait avec vitesse. Armand voyait mal ; ses yeux étaient obscurcis par les larmes. Il les essuya, mais alors il ne distingua plus qu'imparfaitement sir William, miss Stanby et le commandant Dormond, qui lui adressaient un dernier adieu. Puis il les vit s'effacer dans le lointain, où le brick lui-même se voila par degrés de brume et de distance.

Armand revint à son bord, et, comme rien ne le retenait à Guayaquil, il appareilla aussitôt pour Valparaiso. Cette traversée, pendant laquelle il fut retardé par des vents contraires, lui parut horriblement longue. Malgré lui, il était agité des plus sombres pressentiments. Il se disait en vain, que dans un an à peine, il épouserait Lucy ; que son père prendrait sa retraite et viendrait vivre auprès d'eux ; l'évocation de ce riant avenir ne le rassurait pas. Il se rappelait l'inconcevable émotion que son père, cet homme si froid et si maître de lui, avait éprouvée au moment de lui faire ses adieux pour une séparation qui ne devait durer que quelques mois. Cette émotion extraordinaire ne présageait-elle pas un malheur ? Il avait également devant les yeux le pâle visage de miss Stanby tout trempé de larmes, et il lui semblait que sir William, dans sa pose stoïque et résignée, le suivait encore d'un regard attristé. Aussi fut-ce avec une joie véritable qu'en mouillant à Valparaiso il retrouva ses camarades de la *Créole*.

Il apprit en même temps que le départ de la frégate serait très prochain. Le contre-amiral de Séry, que la campagne avait beaucoup fatigué, avait obtenu du ministre de ne pas attendre sa relève et de rentrer immédiatement. Armand gagnait quelques mois à la promptitude de ce départ ; son arrivée en France aurait lieu au moment même où sir William et sa fille débarqueraient en Angleterre. Il reprit toute sa gaieté, et n'attribua qu'à son isolement à bord du trois-mâts les inquiétudes qui l'avaient assailli.

Peu de temps après, — la frégate devait appareiller le lendemain, — Armand se promenait dans la batterie, lorsqu'il entendit au carré une conversation animée.

—C'est impossible, disait l'un.

—D'autant plus, ajoutait un autre, que le bâtiment avait un excellent commandant.

Armand descendit pour savoir ce dont il s'agissait. A son entrée, tout le monde se tut. Il s'inquiéta de ce silence et en demanda la cause.

—Mon cher Dormond, lui dit-on alors, c'est un bruit absurde et qui ne peut avoir de fondement réel. L'amiral a reçu la nouvelle que l'*Argus* aurait fait naufrage.

Armand pâlit affreusement.

—Je m'en doutais ! s'écria-t-il.

Il courut aussitôt chez l'amiral.

—Mon ami, lui dit celui-ci, j'ai reçu en effet une lettre du consul de Guayaquil. Un grand trois-mâts barque, qui a relâché à quelques lieues sur la côte, aurait annoncé que, pendant un très mauvais temps qu'il avait essuyé, il avait vu un brick de guerre démâté de ses deux mâts. Le consul ajoute — car je ne dois rien vous cacher — que le lendemain même du jour où le trois-mâts apportait cette nouvelle, le tableau d'un bâtiment sur lequel était écrit le nom de l'*Argus* avait échoué sur la plage. Il n'est pas impossible que l'*Argus* ait été démâté et qu'un coup de vent ait démonté son arrière, mais je ne crois à rien de plus. Vous savez que le navire était dans de bonnes conditions, et que votre père est un habile officier. Cependant je vais écrire à tous les consuls de la côte, afin qu'ils envoient les renseignements qu'ils pourront avoir sur l'*Argus* à mon successeur et au ministre, et je vais donner l'ordre au *Vigilant*, qui est en station à Monterey, de faire toutes les recherches nécessaires.

Armand restait muet et accablé.

—Quant à vous, mon ami, j'allais vous faire appeler lorsque vous êtes venu. Je crois que le meilleur moyen que vous ayez à prendre est de rentrer en France. Si un sinistre est arrivé, il est irréparable. Si, au contraire, par un événement inexplicable, l'*Argus* a simplement disparu, vous trouverez, en arrivant à Paris, les renseignements les plus précis que l'on se sera procurés sur son sort. Vous pourrez agir auprès du ministre et obtenir d'embarquer sur le bâtiment spécial qu'on enverra sans doute à la recherche du brick. En tout cas, par l'isthme de Panama vous êtes à quelques semaines au plus de l'Amérique.

Armand remercia l'amiral. Dans l'état d'incertitude où il se trouvait, il ne pouvait qu'attendre.

Le lendemain, la frégate partit. Elle était depuis deux jours en mer ; et le naufrage présumé de l'*Argus* défrayait tous les entretiens. Les officiers n'y croyaient pas. Ils n'admettaient point qu'un

bâtiment bien manœuvré, conduit par un marin expérimenté, pût se perdre en plein océan Pacifique. D'ailleurs, à part le rapport de ce trois-mâts dont on ne savait pas même le nom, on n'avait entendu parler d'aucun ouragan. Quant au tableau de l'*Argus*, trouvé sur la plage, c'était un hasard qu'on ne s'expliquait pas. L'équipage, en revanche, croyait tout possible : pendant les quarts de nuit, les matelots, groupés sur les passavants, se racontaient les lamentables histoires de bâtiments qui avaient péri, parce qu'ils étaient partis un vendredi ou un treize, ou qu'on avait jeté à l'eau le chat noir du bord. Ils s'effrayaient par ces récits, se serraient les uns contre les autres, et s'imaginaient presque voir le *Voltigeur hollandais*, ce navire fantôme, habité par des spectres, qui apparaît par les calmes et par les orages, et qui est condamné à voguer éternellement par les mers. Il avait suffi de quarante-huit heures et de ces légendes fantastiques pour répandre à bord de la *Créole* une véritable contagion d'idées superstitieuses, lorsque le troisième jour, au moment où la nuit commençait à tomber, l'homme de vigie sur la vergue de mi-maine annonça qu'il apercevait trois embarcations à l'horizon.

Officiers et matelots dirigèrent aussitôt leurs regards du côté que désignait la vigie, juste à l'avant de la frégate. D'abord on entrevit confusément les trois embarcations ; mais, au bout de quelques minutes d'examen, personne ne douta plus. C'étaient bien trois canots qui nageaient d'une façon monotone et régulière. Comme la pensée de l'*Argus* était dans toutes les imaginations, on fut persuadé que ces canots contenaient les naufragés. On ne se demanda même pas comment, ayant fait naufrage aux environs de Guayaquil, ils pouvaient se trouver par 40 degrés de latitude sud. Des hommes de la *Créole* reconnaissaient leurs camarades ; Armand, en proie à une surexcitation fébrile, voyait distinctement miss Lucy dans la chambre du plus grand canot. Il l'apercevait vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un chapeau de paille, dont le voile vert flottait au vent. Seul, l'amiral, quoiqu'on l'eût prévenu dès les premiers instants, ne voyait en réalité que trois objets noirs sortant de l'eau. Néanmoins il ne s'était pas opposé à ce qu'on mit un pavillon en tête de chaque mât et à ce qu'on tirât un coup de canon. Chose étrange ! les naufragés semblaient n'avoir rien aperçu, rien entendu. Ils nageaient toujours de la même manière, lente et alourdie, comme des gens épuisés de fatigue. La nuit arrivait, et peu à peu les embarcations devenaient moins visibles. Cependant, en continuant la route qu'elle faisait, la frégate devait les avoir rejointes au bout d'une heure. Cette heure fut employée aux commentaires les plus bizarres, aux suppositions les plus merveilleuses. Quand elle fut écoulée, la *Créole* mit en panne, et tous les regards sondèrent l'obscurité avec une anxiété profonde. La lune venait de se lever, mais, chargée de gros nuages, elle n'éclairait la mer que par intervalles et par bandes rougeâtres.

—Voilà les embarcations, les voilà ! Elles vont passer à tribord, cria tout à coup d'une voix frémissante un homme qui s'était placé à l'extrémité du beaupré.

L'équipage entier sauta sur le bastingage, vit les embarcations, tendit les bras vers elles, et les héla avec un seul cri formé de mille voix. Mais les embarcations, sans qu'aucun bruit ne s'en élevât, passaient aveugles et sourdes le long du bord, avec ce mouvement cadencé de leurs avirons, qui frappaient la mer à temps égaux. Alors un véritable effroi s'empara de la *Créole*. Un silence de mort succéda aux cris qu'on avait poussés. Quelques hommes sentirent leurs cheveux se dresser sur leurs têtes.

—Qu'on arme les canots ! cria l'amiral.

Ce commandement dissipa le charme. Armand s'élança un des premiers. Les canots furent armés en un clin d'œil et volèrent sur les traces des embarcations. Quand ils furent tout près, ils n'aperçurent plus que trois troncs d'arbres, dont les branches, encore garnies de feuilles, avaient sur la mer de successives oscillations. On ramena près du bord ces troncs d'arbres qu'un accident quelconque avait détaché de la côte, et chaque homme pût voir de ses propres yeux, toucher de ses propres mains, la cause de l'hallucination dont il venait d'être victime.

La *Créole* se remit aussitôt en route, et ce sentiment du merveilleux, si fortement excité chez son équipage depuis quelques jours, ne tarda pas à s'affaiblir. Armand seul resta vivement frappé. A tort ou à raison, il voyait dans cette incompréhensible erreur de cinq cents hommes, moins le résultat d'un effet de mirage singulier, que cette conscience vague d'un malheur accompli, quel qu'il soit, qui s'empare des masses et ne les égare qu'en apparence, en éveillant leurs instincts superstitieux.

II

A peine arrivé en France, Armand se rendit à Paris, au ministère. On avait reçu des lettres de tous les consuls, mais aucun ne donnait de nouvelles de l'*Argus*. Seul, le consul de Guayaquil répé-

tail ce qu'il avait écrit au contre-amiral de Séry. Quant au capitaine du *Vigilant*, malgré tous ses efforts, il n'avait recueilli aucun indice. Le ministre reçut Armand avec bienveillance et lui proposa de l'embarquer à bord d'un bâtiment qui armait à Brest, et qui avait pour mission spéciale d'explorer les moindres ports de la côte occidentale d'Amérique. Armand remercia le ministre et lui demanda quelques jours pour se décider. Il réfléchissait, en effet, à tout ce qu'aurait de douloureux sa position sur un navire qu'il ne commanderait pas, et dont il ne pourrait diriger à son gré les recherches. Comprenant que, pour ne pas s'user dans les chagrins et les contrariétés, il devait agir sans contrôle et avec une complète indépendance, il résolut d'employer la fortune personnelle qu'il avait héritée de sa mère, deux cent cinquante mille francs environ, à acheter un bâtiment avec lequel il partirait lui-même. Il retourna trouver le ministre et lui soumit son projet. Le ministre l'approuva et lui donna un congé de trois ans.

Immédiatement, Armand réalisa ses capitaux et partit pour Bordeaux, où il fit l'acquisition d'une goélette de cent cinquante tonneaux, admirablement construite, et qui venait d'être lancée. Elle était assez forte pour porter de légères pièces de canon, car il voulait prévoir tous les hasards de la loitaine et aventureuse navigation qu'il allait tenter. Il la fit armer et mâter avec des soins infinis, et forma son équipage d'une trentaine d'hommes les plus vigoureux et les meilleurs matelots qu'il put rencontrer. Quelques-uns avaient navigué avec lui, et étaient heureux de servir sous ses ordres. Il prit pour second un ancien volontaire qu'il avait connu autrefois, et qui était devenu capitaine au long cours. Ce brave homme, qui joignait une rare douceur à une grande énergie et à une parfaite entente de son métier, s'appelait Ledru. Au bout de deux mois, et après s'être assuré en écrivant à Paris, que l'on n'avait encore reçu aucune nouvelle du brick, Armand quitta Bordeaux et fit voile pour l'Amérique.

Quand il fut à la mer, Armand eut un peu de répit au chagrin profond qu'il avait ressenti jusqu'alors, et auquel s'étaient mêlées de si terribles incertitudes. Tout ce qui lui était humainement possible de faire pour retrouver son père et sa fiancée, il allait le tenter, et il jouit d'abord de ce calme sombre et résigné que donne une détermination prise. Néanmoins il pensait sans cesse à l'inexplicable disparition du brick, et cherchait ainsi, dans une réflexion obsédée, quelque lueur qui le guidât. Moins que jamais il croyait à un naufrage. C'est un événement tellement rare, qu'un brick de guerre, armé de cent hommes, disparaisse sans laisser de traces. Puisque la mer avait poussé vers le rivage le tableau de l'*Argus*, d'autres épaves auraient dû également s'y échouer. Et pourtant l'on n'avait trouvé que ce seul débris. Un grand bâtiment marchand qui relâchait sur la côte pendant quelques heures, à point nommé, moins pour annoncer un désastre que pour le prédire, le préoccupait aussi d'une manière étrange. Cependant, si l'*Argus* n'avait pas fait naufrage, il fallait admettre, ce qui était presque insensé, qu'il avait été enlevé. Un bâtiment n'est enlevé que par son équipage, soit que cet équipage se révolte pour son propre compte ou pour le compte d'un officier. Or, quelle raison l'équipage de l'*Argus* aurait-il eu de se révolter ? Le commandant était aimé de tous, et la campagne allait bientôt finir. D'un autre côté, quel motif aurait pu déterminer un officier à fomenter une insurrection ? Là, Armand fremissait. Il songeait que miss Lucy était à bord, et qu'une forte passion repoussée avait pu être la cause de tous les crimes. Mais en supposant qu'un officier eût cherché à soulever l'équipage — et il n'en était pas un seul sur qui ses soupçons pussent planer — cet officier n'aurait pas réussi. Armand retombait dans ses perplexités. Pendant les longues journées des tropiques, quand les vents alisés le poussaient vers le sud, il se demandait parfois où pouvaient se trouver à la même heure les êtres qu'il aimait tant. Par instants, il les voyait échappés au naufrage de l'*Argus*, et voguant, sur un frêle radeau, au milieu des solitudes de l'océan Pacifique, exposés à toutes les horreurs de la faim et de la soif. Dans d'autres moments, quand sa pensée prenait un autre cours, il les apercevait dans une scène de tumulte et de sang. Miss Stanby échevelée poussait des cris de détresse, pendant que sir William et le commandant Dormond tombaient frappés en voulant la défendre. Ces images lugubres, qui se présentaient souvent à son esprit, le faisaient passer tour à tour du découragement au désespoir. Cependant lorsque le vent fraîchissait et que la goélette filait en s'inclinant sur les flots, aussi rapidement qu'un alcyon qui les eût effleurés de son aile, Armand reprenait quelque espérance. Avant peu il pourrait agir et se guider sur des indices réels au lieu de se laisser égarer par les rêves de son imagination. Il fumait alors en causant avec le capitaine Ledru, dont les longues histoires lui apportaient quelque distraction. Il regardait complaisamment ses matelots, qui étaient heureux à bord et avaient pour lui une respectueuse affection. Ils savaient quel était le but de leur voyage et s'y intéressaient. C'est ainsi qu'au milieu de beaucoup de peine et de quelques consolations, Armand faisait ce rude apprentissage de la vie, qui peut se résumer en deux mots, — la patience et le temps.

La goélette relâcha quelques jours seulement à Bahia et à Valparaiso pour faire des vivres et de l'eau. Dans aucune de ces deux villes on n'avait eu des nouvelles de l'*Argus*. Armand mit directement à la voile pour Guayaquil. Quand il vit cette rade aux eaux toujours bleues, au ciel splendide, où il avait embrassé son père pour la dernière fois ; quand il aperçut au delà de la ville cette prairie émaillée de fleurs, et cette forêt dont les cimes étaient encore dorées par le soleil, où miss Lucy et lui s'étaient promenés et s'étaient fait l'aveu de leur amour, il fut pris d'une insurmontable douleur. Il descendit dans sa chambre, se cacha la tête dans les coussins de son canapé, et pleura amèrement. Mais la crise fut de courte durée. Il se releva impassible et fort, prêt à un deuil éternel si la volonté de Dieu lui avait ravi les êtres qu'il aimait, prêt à une implacable vengeance si un homme les avait enlevés à son affection. En allant à terre, il eut un premier désappointement. L'ancien consul avait été changé, et le nouveau ne put lui donner des renseignements aussi précis que l'aurait fait sans doute son prédécesseur. Il lui conseilla de se rendre à la Punta, qui était le point de la côte où le bâtiment marchand avait relâché, et là de s'adresser au seul habitant qu'il y eût, à un ancien marin espagnol, appelé Antonio Pérez, qui vivait en colon avec sa famille et ses serviteurs. Armand partit et il arriva deux jours après dans la soirée. La première personne qu'il rencontra fut un vieillard à cheveux blancs, d'une physionomie expressive, qui fumait sur le seuil de l'habitation.

— Je voudrais, lui dit-il, parler à M. Antonio Pérez.

— C'est moi, monsieur, répondit le vieillard.

— Eh bien ! je viens de la part du consul de Guayaquil vous demander ce que vous savez au sujet de la perte du brick français l'*Argus*.

— Ah ! monsieur, fit Antonio Pérez, vous me parlez là d'un événement singulier auquel j'ai pensé bien souvent.

— Croiriez-vous donc à quelque chose d'étrange dans ce naufrage ?

— Voici, monsieur, ce qui m'est arrivé : L'année dernière, — il y a environ un an, — j'étais assis comme aujourd'hui devant ma maison, lorsque je vis entrer en rade un grand trois-mâts barque, que je pris d'abord pour un navire de guerre, tant il manœuvrait avec précision. Bientôt pourtant je reconnus que je m'étais trompé, car il n'avait ni canon, ni flamme, et portait à l'arrière un de ces roofs en planches que les navires de commerce se construisent souvent. Il eut à peine mouillé, qu'il envoya sa chaloupe faire de l'eau. C'était une grande et belle embarcation, telle qu'en ont rarement les bâtiments marchands. Elle était montée d'une dizaine d'hommes, tous basanés et vigoureux, qui n'étaient certes pas des Européens. Ils me firent l'effet de Brésiliens. Celui qui les commandait, un Anglais d'une quarantaine d'années, avait les cheveux et les favoris d'un roux ardent. Quand ces pièces furent remplies, il passa près de moi pour se rembarquer, et nous nous saluâmes.

— Nous avons eu, me dit-il, un bien mauvais temps ces jours derniers, et nous avons vu par notre travers un brick de guerre démanté de ses deux mâts, et qui aura sans doute péri.

— Le lendemain, en effet, le tableau d'un bâtiment, encore soutenu par ses deux cariatides sculptées, et dont le nom — *Argus* — était écrit en toutes lettres, vint échouer sur le rivage. Maintenant, deux choses m'ont étonné : d'abord, c'est que cet ouragan du large ne se soit nullement fait sentir sur la côte ; ensuite, que ce tableau du brick soit le seul débris que nous ayons recueilli.

— Et l'avez-vous conservé ?

— Non, malheureusement. Au bout de quelque temps, et sans que je le susse, on l'a dépecé et on l'a brûlé.

— Alors, selon vous, ce trois-mâts barque serait pour quelque chose dans la disparition du brick ? Pardonnez-moi mes questions, je suis le fils du commandant de l'*Argus*.

— L'Espagnol se leva et salua le jeune homme.

— Je ne saurais rien vous dire de plus. Il est certain que, vu de loin, ce trois-mâts avait l'apparence d'un navire de guerre. C'est une particularité qui m'a frappé. Mais depuis le mouvement de la Californie, il passe en vue de la côte beaucoup de bâtiments dont la coque est aussi fine et le grément aussi bien tenu.

— Ne serait-il pas possible, interrompit Armand tout pensif, que ce bâtiment fut l'*Argus* lui-même ?

— Ne m'avez-vous pas dit que l'*Argus* était un brick ?

— C'est vrai ; mais il est toujours facile d'ajouter un mâtereau, de jeter les canons à la mer, de modifier l'extérieur, en un mot de dénaturer un navire.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Gavotte — (Suite et fin)

Musical score for the first system of the Gavotte. It consists of ten staves of music. The first staff begins with a *rall* marking. The second staff is marked *a Tempo dolce*. The third staff has a *mf* dynamic. The fourth staff has a *p* dynamic. The fifth staff has a *pp* dynamic. The sixth staff is marked *Piu lento*. The seventh staff is marked *a Tempo*. The eighth staff has a *tr* marking. The ninth staff has a *cresc* marking. The tenth staff is marked *a Tempo* and *allarg*.

Musical score for the second system of the Gavotte. It consists of ten staves of music. The first staff has a *p* dynamic. The second staff has a *p* dynamic. The third staff has a *p* dynamic. The fourth staff has a *p* dynamic. The fifth staff has a *dim.* marking and a *pp - piu lento* marking. The sixth staff has a *ppp* dynamic. The seventh staff has a *rall e marcato* marking. The eighth staff has a *a Tempo* marking. The ninth staff has a *cresc* marking. The tenth staff has a *cresc* marking.

a Tempo

p *a Tempo*

cresc. *diminu.*

2

GAVOTTE

Pour Violon

CH. LECOCQ

Alleretto *p*

a Tempo

un poco rall

a Tempo

3 3

3 3

3 3

3 3

3 3

3

LE SOLDAT BOER

Parmi les avertissements qui accablent les partisans enragés de la continuation de la guerre, le témoignage d'un Anglais d'une expérience consommée dans les affaires africaines, l'archimillionnaire Robinson, est peut-être le plus instructif. Avant de conquérir sa colossale fortune, il a mené la vie des Boers, combattu à leurs côtés contre les noirs Basoutos, il a connu toutes les misères d'un chasseur émérite et d'un mineur aventureux. Voici ce qu'il écrit à propos des combats dont l'issue est pleine de déceptions mélancoliques pour ses compatriotes :

* * *

"L'Angleterre n'a pas encore compris, ses généraux ne veulent pas comprendre ce qu'un Boer bien armé s'est fait contre les plus courageux, qui cherchent à l'expulser d'une position qu'il veut défendre"

"Depuis sa plus tendre jeunesse, il sait atteindre le but vivant là où il faut. A peine peut-il porter un fusil qu'on lui en met un en main et qu'on lui apprend à tirer sur les oiseaux. Plus tard, possesseur d'une carabine à deux coups, on l'amène à la chasse et on lui apprend à tirer à l'épaule le gibier en pleine course. Un Boer élevé de cette façon, et ils le sont tous, résistera victorieusement à cent Anglais qui voudront le chasser d'une position. Ce n'est plus comme en Europe, où vingt mauvais tireurs peuvent très bien être chassés de leur position par vingt-cinq hommes déterminés, la baïonnette au fusil.

"L'exemple suivant, pris dans la guerre contre le Basoutos, illustrera mieux que tout ce qu'on peut dire la force de tireurs éprouvés. J'y étais moi-même et j'en puis parler à bon escient. C'était au commencement de la guerre et il n'y avait pas encore eu de batailles.

"Tous les jours, nous faisons des reconnaissances à cheval, nous amusant à tirer sur les oiseaux, sur des pierres jetées en l'air, etc. Un jour, nous nous trouvons subitement en face d'une troupe de 400 à 500 Cafres. Nous n'étions que 31 Boers, en comptant notre guipe, le vieux Doris Potgeiter, un homme à toute épreuve. Comme nous allions battre en retraite, débouche sur nos derrières une seconde troupe de Cafres, plus nombreuse encore que la première.

"Nous voilà dans une souricière, dit le vieux Potgeiter. Il s'agit maintenant de montrer qui nous sommes." Cinq d'entre nous montant de magnifiques chevaux, essayèrent de passer entre les deux troupes ; un seulement y réussit.

"Nous n'étions plus que vingt-six. Nous nous retirâmes derrière un pli de terrain. Les Cafres étaient tout près. Potgeiter prit le commandement. Il nous fit descendre de cheval, deux hommes furent chargés de veiller sur nos montures. "Moi et ces messieurs, nous prendrons les chefs", dit Potgeiter. "Vous", fit-il en s'adressant à ceux de droite, "vous tirerez sur les chevaux, et vous", dit-il à ceux de gauche, "vous tirerez sur les cavaliers sautant à bas des chevaux."

"Les Cafres s'avançaient en nombre, tous à cheval, les chefs la tête ornée de plumes voyantes. Potgeiter les laissa s'avancer à 80 mètres environ. Puis il commença à tirer et les chefs tombèrent comme les fruits d'un arbre qu'on secouerait. Le second détachement fit feu à son tour, les chevaux tombèrent ; le troisième fit feu lui aussi, et pas un des Cafres tombés ne se releva.

"Une trouée énorme s'était faite dans l'ennemi. Bientôt de nouvelles troupes la remplirent et s'avancèrent à leur tour. Elles eurent le même sort ; d'abord les chefs tombèrent, puis les chevaux et les hommes ensuite. Les chefs et leurs hommes montrèrent un courage indomptable, mais en vain, et bientôt un rempart de cadavres s'étendait autour de nous.

"Le combat durait déjà depuis six heures, il était deux heures de l'après-midi ; nous n'en pouvions plus ; nous avions la langue collée au palais, les lèvres étaient gercées par la chaleur. "Mettez de petits cailloux dans la bouche", dit Potgeiter, "cela rafraîchit. Ceux qui ne peuvent pas tirer me donneront leur fusil et m'aideront à charger. Je continuerai à tirer, il faut combattre. C'est là notre seul salut."

"Nous continuâmes jusqu'à 6 heures du soir. Ce qui restait de

"Cafres se retira alors. Ils en avaient assez. Il était temps. Nous n'avions plus de balles, la moitié de nos chevaux étaient morts. Nous montâmes sur ceux qui restait, deux hommes sur un cheval, et nous réussîmes, malgré la vigilance des Cafres, à regagner notre camp. Personne ne put se faire une idée du combat que nous venions de livrer, avant de passer le lendemain sur le champ de bataille. Des centaines de cadavres couvraient la plaine. Jamais, avant nous, un si petit nombre de combattants n'avaient pu se maintenir devant une pareille attaque.

"C'est ainsi que combattent les Boers. Faut-il donc s'étonner que les Anglais ne leur fassent guère plus de mal que les Cafres en leur temps ? Et c'est contre de pareils hommes que les généraux anglais conduisent leurs hommes en aveugles et les font massacrer comme des moutons. Tout le courage, toute la bravoure de ces gens ne peut leur servir de rien elle est gaspillée en pure perte. Les Boers ne subissent presque pas de pertes. Ils combattent invisibles. L'artillerie ne leur fait pas non plus grand mal.

"Ils ont emprunté leur manière de se retrancher aux Basoutos ; ils construisent leurs tranchées en la forme d'un S. Si les obus ne tombent pas directement dans les fossés des retranchements, ils ne font aucun mal.

"Et maintenant tous les renforts de troupes ne sauraient rien changer à la situation acquise. Cent mille fantassins ne servent à rien, leur courage n'a pas de but. Ce ne sont pas des tireurs, ils sont lourds. Ce qu'il faut, c'est une armée de cavalerie irrégulière, des hommes comme les Boers, élevés dans la colonie, qui aient leurs fusils, leurs selles, leurs chevaux à eux, qui connaissent le terrain et abattent un oiseau au vol.

"Si lord Methuen avait seulement 5,000 hommes comme ça, rien ne lui résisterait. Tandis que sa propre armée attaquerait, les tirailleurs montés inquiéteraient les derrières de l'ennemi, leur prendraient leur chevaux et les mettraient dans l'impossibilité de se défendre victorieusement.

"Le soldat anglais dépend de son commissariat. Le soldat boer s'en va avec sa carabine. Il a pour cinq jours de vivres dans sa sacoche et fait facilement dans ces cinq jours 150 lieues, qui demandent à l'infanterie quinze jours au moins."

* * *

Dans son enthousiasme lyrique M. Robinson résume ses impressions et ses conseils par cette boutade-axiome : "Aujourd'hui celui qui est maître de la carabine gouverne le monde !" Il y a sans doute beaucoup d'autres éléments dans les victoires répétées des Boers ; mais le sang-froid et l'adresse dans l'usage du mauser donnent peut-être la sensation la plus saisissante de leur supériorité.

Ils le manient également bien de près et de loin ; de près quand ils attendent sans un mouvement sans un bruit, jusqu'à 50 mètres de leurs tranchées l'assaut des fantassins ennemis, écrasés subitement sous des rafales formidables de projectiles ; de loin quand ils empêchent, suivant la remarque de lord Methuen, les cavaliers de de circuler à 2,000 mètres de leurs positions.

Un correspondant du *Times* à Ladysmith lui écrit que les assiégés poursuivent les assiégés de balles à des distances inconnues de toute infanterie européenne :

"Avec de bonnes jumelles et un mauser, il est possible de faire d'assez bonne besogne à 2,700 mètres. L'infanterie anglaise n'est pas exercée à tirer à de telles distances. Nos hommes ne savent point ce qu'est une jumelle ; le soldat-fermier, notre ennemi, ne penserait pas à faire campagne sans qu'un homme sur quatre fût en possession de puissantes longues-vues."

Les Boers, depuis leur enfance, explorent les vastes plaines de l'Orange et du Vaal avec des télescopes pour découvrir le gibier, comme dans les Alpes les chasseurs de chamois fouillent les recoins de la montagne et se dirigent d'après leurs propres découvertes. Le procédé appliqué ingénieusement à la guerre devait donner d'excellents résultats ; il permet d'atteindre, de troubler en tout cas, les patrouilles, les corps isolés, les reconnaissances de cavalerie. En somme, les Boers ne font qu'utiliser très judicieusement la portée normale des puissantes armes de petit calibre, sans prodiguer leurs cartouches en tireries inutiles.

ERNEST JUDET.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES

MONTREAL

Moulins a Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

498 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114



BAGUE Fait d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vu venir des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 18 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PLAISIR

Miroir Convexe — fait paraître maigre les gens gras et gras les gens maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus comique qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cts. Agents demandés.

Johnston & McFarlane,
71 Rue Yonge, - - - - - TORONTO, CAN.

Dimanche soir, salle du Manège.
En faisant un tour de valse, un "citoillien" cherchant à engager la conversation avec sa danseuse:
—Mademoiselle Euphémie, vous n'avez jamais vu guillotiner?...
—Non, mais j'ai vu guillotiner.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. A. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1688 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

AU MOINS



—Tant pis, si nous sommes en retard, mais c'est bien la moindre des choses qu'on ait les pieds propres le jour de sa fête.

THE "BEST"

LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

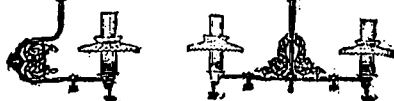
L'économie de l'éclairage sauve le prix de lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light

2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.



LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Les enseignements du christianisme produisent le plus pur patriotisme.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES

DENTIFRICES

Elixir, Poudre et Pâte

BÉNÉDICTINS

de l'Abbaye de Souillac
Dom MAGUELONNE, Prieur
Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXP. INT. LYON 1894.
HORS CONCOURS EXP. INT. BORDEAUX 1905.
MEMBRE DU JURY 1895.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - - - 1497 Rue Notre-Dame, Montreal.

L'INCONNU



I
—Sapristi ! les journaux d'aujourd'hui sont bien amusants !...

DINER MAIGRE

Dîner maigre n'est pas toujours synonyme de maigre dîner ; cependant, je ne sais si vous l'avez remarqué, les dîners maigres, voire les plus somptueux, manquent assez généralement de charme.

En effet, si les menus gras, qui peuvent, à bon droit, parcourir toute la gamme alimentaire, pèchent souvent par une déplorable monotonie, si les exquis et succulentes recettes du temps jadis sont perdues lorsqu'il s'agit de préparer le gibier et la volaille, la viande de boucherie et tout le reste, jugez de ce qui se produit lorsqu'il s'agit de servir un repas dont le poisson, les légumes, le laitage, les œufs et les fruits doivent uniquement faire les frais !

Et cependant, entre les mains d'un cuisinier consciencieux et chercheur, d'un préparateur savant et habile, d'un préparateur savant et habile, d'un artiste soucieux de sa dignité professionnelle, ces modestes éléments pourraient prendre mille formes nouvelles et délicates.

Je ne crois pas que l'immortel auteur de la *Physiologie du goût* ait spécialement traité la question des menus maigres ; toutefois, il s'en préoccupait fort, et j'en ai la preuve.

J'ai eu l'honneur et le plaisir de connaître Mme la baronne Brillat-Savarin, qui était non la veuve de l'auteur, comme Villemessant l'a dit dans ses mémoires, mais sa belle-sœur. C'était la plus aimable et la plus étrange créature du monde. Elle habitait, rue Richelieu, au-dessus de l'éditeur Brandus, une mansarde meublée d'admirables meubles de Boule, d'un piano édenté, d'un chat fantastique... et d'un fourneau de terre où elle faisait sa cuisine.

C'est là qu'elle recevait ses amis, vêtue à la mode du premier Empire. Or, elle était tellement bossue que son menton touchait à ses genoux ; elle faisait de la littérature et a écrit je ne sais combien de romances sentimentales, que Romagnesi, entre autres, mettait en musique.

Sa nourriture se bornait généralement à trois ou quatre pommes de terre bouillies qu'elle écrasait dans du lait. Un jour quelqu'un la plaisantait sur cet ordinaire plus que modeste et bizarre chez une alliée du plus illustre gastronome des temps passés, présents et futurs.

—Mon cher ami, dit-elle un jour au général baron L... du V..., voulez-vous parier que, bien que ce soit demain vendredi, je vous ferai faire un dîner dont vous vous souviendrez toute votre vie ?

Le général regarda le fourneau susmentionné d'un air de méfiance ; mais c'était un brave, et il avait été douze ans prisonnier des Anglais. Il accepta.

Le lendemain, on servait à dix convives, dans la mansarde de la rue Richelieu, ce petit dîner, dont Brillat-Savarin avait légué, par héritage,

le menu à sa belle-sœur, — veuve d'un des plus distingués colonels du premier Empire :

Potage au lait d'amandes
Canapés de caviar, olives farcies de Marseille
Caisses d'œufs gratinés aux morilles et au parmesan
Caneloni italiens à la morue truffée, avec coulis de tomates
Vol-au-vent de laitances de carpes au vin blanc
Sorbet au marasquin
Saumon à la broche
Grosses truffes du Périgord farcies de queues d'écrevisses, d'anchois et de jaunes d'œufs réduits en pâte
Salade d'émincés de fonds d'artichauts crus et de truffes blanches
Mousse à la pistache
Fromage de Hollande gras,
Poires, beurré Clergeaux, confitures de roses
Haut-Saunerie, Branc-Mouton, Clos-Vougeot,
Champagne, Cliquot, café, vieux Armagnac et anisette des îles.

Qui avait exécuté ce menu ? Je l'ignore. Du reste, cela se passait en 1810. Quant aux recettes de ces mets, je ne vous les donnerai pas ; mais il y a sans doute à Paris quelques artistes capables de les reconstituer. Avis aux amateurs.

SERGINES.

LE CADEAU DE BÉBÉ

Mme X. — Qu'avez-vous donné à Bébé à l'occasion de son anniversaire de naissance ?

Mme XX. — J'ai pris \$4.50 dans la banque de ce cher chérubin et j'ai acheté cette jolie lampe de salon.

UN HOMME INFLUENT

Bob. — Alors tu me conseilles de me faire recommander par Machin ; mais a-t-il vraiment le bras long ?

Tom. — S'il a le bras long ! Je crois bien ; il a je ne sais combien de personnes dans sa manche.

DISCRÉTION

M. Du Flanc. — M. et Mme de Bonnetente sont-ils là ?

Julie. — Oui, mais ils sont très occupés.

M. Du Flanc. — En ont-ils pour longtemps ?

Julie. — Oh oui ; ils sont en train de se donner des gilles.

L'INCONNU — (Suite et fin)



II
... Mais où diable ai-je pu mettre ma palette ?

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUÉRISON CERTAINE POUR
Les Premiers Attaques de
Consommation, le Rhume, la
Toux, l'Asthme, la Bronchite,
la Grippe, la Coqueluche,
l'Enrouement, et toutes les
Maladies des Poumons et de
la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prépare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
1129 ELB AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montréal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces,
50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en
Gros, Montréal, P. Q.

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en
erreur, demandez toujours le Sirop
Menthol de Roy & Boire Drug Co.,
pour la toux et les rhumes, et veillez
que notre nom et les trois feuilles, tel
que le fac-similé ci-contre soient sur
chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Ne vous laissez point tromper par
des gens peu scrupuleux qui ne cher-
chent pas votre bien mais qui veulent
faire de l'argent au détriment de vo-
tre santé en substituant ou contrefai-
sant notre remède infailible contre la
Toux et les Rhumes, le



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses
dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diar-
rhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant
merveilleux des enfants. — "DORMOL",
pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes
sortes nettoyés et désinfectés à
la vapeur et à l'air chaud.
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie
de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et
Tel. Bell Est 290. Sherbrooke.

QUESTION RELATIVE

CONCIERGE



— Vous savez, mame Chiffart, le propriétaire s'est fait voler son portefeuille
avec \$30.000 dedans.
— C'est malheureux, mais vaut encore mieux que ce soit arrivé à lui qu'à un
pauvre malheureux.

LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth
**HYGIÉNIQUE,
ADHÉRENTE,
INVISIBLE.**

Seule Décomposée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875)



Nouvelle Vitalité!

Energie, volonté, vigueur nouvelles.
Force et vitalité nouvelles.
Confiance nouvelle. Mémoire nouvelle.
Pouvoir nouveau pour le travail.
Plaisirs nouveaux.

Tout cela est donné aux hommes faibles par l'ÉLECTRICITÉ. La
merveilleuse batterie portative sous forme de ceinture du Dr Sanden
est le moyen le plus facile et le plus scientifique d'appliquer cet élé-
ment vivifiant; le travail se fait silencieusement mais sûrement au
cours du sommeil. Des milliers ont été guéris dans cette ville. Venez
voir nos certificats ou écrivez pour avoir notre nouvelle édition de
poche, illustrée, de la brochure: "TROIS CLASSES D'HOMMES".
Elle contient de nombreux renseignements précieux pour les hommes.
Gratuit par la poste ou au bureau.

Dr B. Sanden, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau: de 9 h. à 6 h.; Dimanche, de 11 h. à 1 h.

Un Hindou a comparu ces jours-ci
devant la Cour de police, à Londres,
pour une escroquerie d'un genre spé-
cial.

Une fois par mois environ, cet adepte
de Bouddha Çakiamouni n'hésitait pas
à embrasser le christianisme.

Dans quel but, se demandera-t-on?
Tout simplement pour toucher la
somme assez ronde que, selon un usage
établi chez les Anglais, on verse aux
néophytes pour chaque conversion.

La justice anglaise est venue mal-
heureusement interrompre cette indus-
trie, qui donnait à l'Hindou les meil-
leurs résultats.

SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus si vous prenez du
Baume Rhumal, le meilleur spécifique dans
le monde entier. 27



BOITE DE TRUCS.

Illusion étonnante et agréable. Ouvrez le
contenant et la boîte paraîtra remplie de bon-
bons. Répétez de nouveau cette opération et les
bonbons auront disparu, et seront remplacés, si
vous le désirez par une pièce de monnaie. Direc-
tion avec chaque boîte. Par la poste Joe
Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto,
Canada.

Pris le Soir au Coucher, le

VIN ST MICHEL

Donne un Sommeil paisible et doux.



Il réchauffe l'estomac, calme les nerfs, repose les muscles et fait disparaître les sueurs froides des phthisiques et des consomptifs.



Le Vin St-Michel est un Tonique Stimulant, qui guérit infailliblement la faiblesse la plus rebelle, l'anémie sous toutes ses formes, l'épuisement nerveux, les troubles du cœur, l'oppression et l'abattement des forces digestives.

Il donne aux personnes qui souffrent d'insomnie, un sommeil profond et un repos complet qui est le réparateur des forces.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Consultations Gratuites

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes, feront bien de nous écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal, Qué.

On connaît en Canada (de réputation tout au moins), les Quatre Cents, élite et fleur de New-York. Ils ont inventé une nouvelle mode, qui fait fureur. Il y a quelques jours on vit un diner de douze couverts préparés à l'hôtel Waldorf-Astoria. Des voitures arrivèrent, les convives descendirent et on servit les huîtres. Après les huîtres tout le monde se leva et on remonta dans les voitures, qui s'arrêtèrent devant un autre hôtel où douze couverts étaient également préparés. On y mangea le premier service et on partit rejoindre le rôti qui attendait dans un troisième restaurant. Fantaisie de gens qui s'ennuient où ils sont et qui tâchent d'égayer leur ennui en étant partout à la fois.



Longueur 21 pouces, fortement nickelée, plaquée en argent. Contient 50000 pièces de 10c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

—Les libraires américains ne doutent de rien. Le coup d'audace que l'un d'entre eux a imaginé, il y a quelques mois, a défrayé tous les journaux de Berlin. Le commerçant s'était imaginé d'envoyer à l'empereur d'Allemagne un chèque de cinq mille dollars, en demandant au monarque de lui écrire une brochure sur la guerre hispano-américaine ! Le chèque fut retourné par voie diplomatique, et Guillaume II, plus amusé que froissé, fit répondre sérieusement que pour l'instant, il n'avait pas besoin de travailler pour vivre.

TOUTES SAISONS

Dans toutes les saisons, une bouteille de Baume Rhumal est un trésor inestimable pour la famille.

DEMENAGEZ-VOUS ?

La plupart des gens aiment à faire réparer ou rembourrer leurs meubles et à faire refaire leurs lits et matelas avant de déménager dans une autre maison.

Chaque ouvrier peut faire un meilleur ouvrage si on ne lui fixe pas un certain temps, et votre ouvrage serait mieux fait sans délai si vous le faites faire maintenant.

Nous vous donnerons des estimés sur ce dont vous avez besoin. Tout ouvrage est fait dans notre propre fabrique, sous notre surveillance personnelle.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 Rue Craig,

2442 Rue Ste-Catherine.

RECETTE

Si vous voulez choquer votre meilleure amie, demandez-lui quand elle étrenne une robe l'adresse de l'endroit où elle l'a fait teindre.

CONVERSATION INTIME



—Ma petite, à moi, elle marche depuis trois mois.
—Mazotto ! Elle doit être loin, à l'heure qu'il est.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

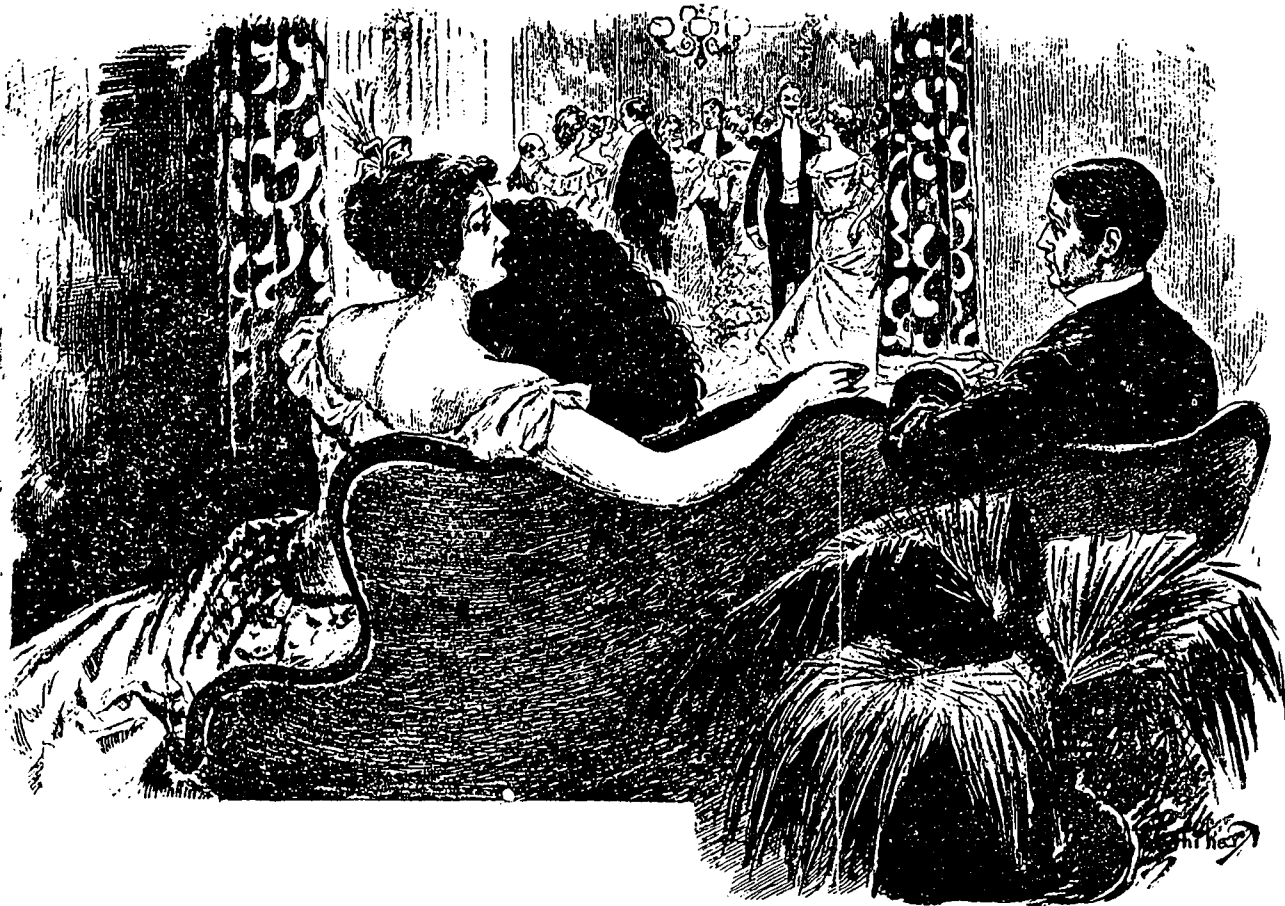
Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON	0.50
POUDRE SIMON	0.50

UN HOMME SAGE



Elle.—Que pensez-vous de l'amour et du mariage ?
Lui.—Ne parlons que d'une chose à la fois.

POUR ALLER AU BAL

Poire, Crotte, et Paincuit étaient trois jeunes gens pleins d'esprit et de talent et ne possédant qu'un seul défaut, mais combien épouvantable ! Celui de croupir dans la plus désordonnée des misères !

A vrai dire, ils n'en avaient cure.

Poire faisait des vers, que Paincuit mettait en musique. Après quoi, Crotte tout autour déposait de petits dessins et c'était le produit de cette bizarre association qui leur permettait à tous trois de crever de faim au jour le jour.

Oh ! dame, on ne fait pas fortune, dans les arts.

Mais, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à l'extérieur, au lieu de maudire leur destin et de devenir anarchistes, Poire, Crotte et Paincuit riaient de leur infortune, ayant assez confiance en leur talent pour rêver d'un avenir meilleur où il mangeraient tous les jours, où leur torse se revêtirait de redingotes smarts, et leurs jambes de pantalons élégants, où ils pourraient insérer leurs pieds en des croquenots vernis, et couvrir leur tête de gibus à huit ou neuf relets.

En attendant, ils supportaient gaillardement leur misère.

Or, il advint qu'un jour de l'octobre dernier, l'austère concierge de leur domicile commun leur remit un carton sur lequel ils lurent non sans joie :

Madame Tartenflute a le plaisir de vous inviter au bal qu'elle donnera lundi prochain en son hôtel du square Maubouge.

On soupera !

Mme Tartenflute était une dame très éclairée qui goûtait fort les œuvres de la collaboration Crotte, Poire et Paincuit, et qui avait promis de les lancer.

Ce bal était la réalisation de cette promesse. Mais ce fut surtout le *on soupera* qui charma nos trois amis.

Nous renouons — pour ne pas abîmer inutilement les caractères neufs en lesquels voici bientôt dix-sept ans que *l'Eclipse* est composée — nous renouons à décrire les *hip ! hip ! hurrah !* accompagnés en sourdine de *chouette*, alors ! par lesquels nos trois amis accueillirent l'invitation de la bonne dame Tartenflute.

Mais soudain les trois copains se calmèrent et un pli de désespoir barra leur triple front !

— Comment irons-nous à ce bal, fit Crotte, n'ayant aucun habit convenable à mettre ?

— Malediction ! clama Paincuit.

— Enfer et damnation ! appuya Poire qui connaissait ses classiques.

Et, de fait, la garde-robe des pauvres bougres était dans un état si lamentable que l'Hôtel de Ville lui-même leur eût fermé les portes de ses salons, tant leur tenue était dénuée de simple décence.

— Que faire ? répétaient-ils lamentablement en levant au plafond des bras éplorés.

Ce fut Crotte qui trouva une solution.

— Allons emprunter à des amis charitables les vêtements selectés dont nous avons besoin. Ils comprendront qu'il y va de notre avenir, et ils nous viendront en aide.

Et, chacun de son côté, ils partirent à la recherche des frusques nécessaires.

Le soir, Crotte rapportait triomphalement un pantalon blanc et un gilet noir ; Paincuit avait trouvé un habit, et Poire un gibus et une paire d'escarpins. C'était tout ce qu'avait pu fournir la garde-robe des amis coalisés.

Un costume complet en somme !

Mais un costume pour trois !

Fatalité !

Malédiction !

Enfer et damnation !

— Victoire ! clama tout à coup Crotte.

C'était lui décidément qui avait toutes les bonnes idées.

— Quoi ? As-tu trouvé le moyen de nous vêtir tous trois avec un seul costume ?

— Oui !

— Explique-toi !

— C'est simple ! Chacun de nous revêtira le costume à son rang, et à tour de rôle nous irons au bal de la bonne dame Tartenflute !

— Oui ! gémit Paincuit ; mais il n'y en a qu'un qui soupera !

— Dame oui ! Mais les autres se rattrapperont sur les sorbets et les rafraîchissements.

— Maigre compensation ! Qui de nous soupera alors ?

— Le sort va en décider.

Les trois noms furent mis dans le gibus. Celui de Poire sortit le premier, puis celui de Crotte, enfin celui de Paincuit.

Et, le lundi suivant, à dix heures, Poire ruisselant d'élégance se présenta chez la bonne dame Tartenflute et se retira à minuit... Pendant ce temps Crotte et Paincuit poiraient sous les fenêtres de la baronne.

La substitution de costume opérée dans une proche vespasienne, Crotte succéda à Poire et demeura jusqu'à deux heures, cédant la place à Paincuit qui se flanqua d'ailleurs au souper un indigestion... Il eut toutefois la délicatesse de la faire partager aux poches du complet commun, pour le plus grand profit de ses deux complices qui l'attendaient à la sortie.

Et c'est ainsi, lorsqu'on est débrouillard, qu'on trouve toujours moyen de s'arranger.

RODOLPHE BRINGER.

AU TRIBUNAL

Le juge (au témoin).— Il faudrait peser vos paroles.

Le témoin.— Si Votre Honneur voulait me prêter les balances de Thémis.

SCRUPULE

L'ENFANCE CRUELLE

Lili (à une visiteuse).— Comme ça, madame, vous revenez de voyage puisqu'on dit que vous êtes sur le retour.

CHEZ LES MILITAIRES

Le sergent (qui lit).— Deux jours de consigne au soldat Deprez ; étant en marche a quitté la queue de la colonne pour tirer celle d'un cheval qui passait.

GATIENNERIE

Fabien.— Tu sais la nouvelle ? Damien est mort hier.
Gatien.— Ah ! diable ! Pauvre garçon !... (Après réflexion.) Qu'est-ce que tu veux, c'est la vie !

CALINOTADE

L'artiste.— Oui, monsieur, je suis arrivé à faire de surprenantes photographies d'éclair !

Calino.— Instantanées ?



— Tu ne payes pas un verre au restaurant du coin ?
— Non, la société y est trop mêlée !

MODES PARISIENNES



TOILETTE D'HIVER.

CAUSETTE SUR LES FEMMES

(Pensées et Bons Mots recueillis par Jules Bourbonnière.)

Les femmes sont bien heureuses ; Dieu leur a fait la douleur si légère, la plupart se consoleraient de la perte du mari le plus tendrement aimé, avec cette seule réflexion que le deuil leur va bien.—BEAUMANOIR.

Les femmes sont des anges quand on les recherche. Sont-elles obtenues ? Tout finit là.—PASCAL.

La femme est un milieu entre l'homme et l'enfant. Ceux qui la traitent en enfant la font dupe, ceux qui la traitent en homme en sont dupes.

BEAUMANOIR.

La femme est la parole de consolation et d'avenir rendue visible, afin que nous ayons le courage de vivre.

Les femmes sont les fleurs de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la grâce est l'un des mystères de la nature et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leur regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme.—JULIEN.

La femme est un joli défaut de la nature.—MILTON.

La femme est quelque chose de mystérieux placé entre le ciel et la terre, pour que la terre ne maudisse pas le ciel, et sa forme suave et douce a seule fait rêver aux hommes malheureux les bons génies et les anges consolateurs.

Les femmes sont dans le monde moral ce que les fleurs sont dans le monde physique.—SYLVAIN MARÉCHAL.

La femme est l'être le plus parfait entre les créatures ; elle est une créature transitoire entre l'homme et l'ange.—DE BALZAC.

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.—DE BONALD.

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

LA BRUYÈRE.

Les femmes sont extrêmes en tout. Quand elles sont bonnes, ce sont des anges ; quand elles sont mauvaises, ce sont des démons.

LOUIS DESNOYERS.

La femme est un être bien singulier, elle est puissante et faible, sublime et abjecte, passionnée et féroce, compatissante et cruelle ; elle est capable de tout supporter et aussi de tout oser. C'est tout ce qu'il y a de mieux, et en même temps, tout ce qu'il y a de pire, de plus hideux et de plus funeste dans l'humanité ; c'est un ange ou un démon.—LE R. P. VENTURA.

Toutes les femmes sont curieuses, et la curiosité leur est toujours fatale.

D. CARON.

SUBSTITUT POUR DEUX

Le tramp.—Bonne dame, je me suis blessé au pied. Vous n'auriez pas un peu de vinaigre et un petit linge ?

Bonne dame.—Il ne me reste plus de vinaigre... Un peu de rhum ferait-il ?

Le tramp.—Je crois que oui. Et puis, ne vous troublez pas pour le linge ; ce serait trop de bonté.

SAUVÉ PAR LE FER À CHEVAL

Elle.—Non, je ne puis accorder ma main à un homme qui porte un fer à cheval à sa cravate. Je vous refuse...

Lui (après l'avoir longtemps examiné en silence).—Vous me refusez ? Qui niera maintenant que le fer à cheval porte chance ?

Et il s'enfuit en riant du rire de l'homme qui a échappé à un danger sérieux.

AU MUSÉE DE PEINTURE

Damien.—Pourquoi a-t-on appelé ça : "Clair de lune" ? on ne voit pas de lune !

Gatien.—Attendez à ce soir... Vous voyez bien qu'en ce moment il fait encore jour !

LES POURQUOI

On sert le pot-au-feu à la table de famille. Mlle Joujou, rêveuse, se tourne vers sa sœur :

—Dis donc, Germaine, quand on tue un bœuf, est-ce que la vache et le veau se mettent en deuil ?

ÉLÈVE RÉCALCITRANT

La mère.—Toto, qu'est-ce que bébé a donc à tant pleurer ? Pourquoi ne l'amuses-tu pas ?

Toto.—C'est ce que je fais, maman, mais il ne veut pas que je lui montre à se tenir sur la tête.

UN EXEMPLE

Marie.—Crois-tu qu'Ernest s'abaisserait à commettre une vilénie ?

Julie.—J'en suis convaincue. Pas plus tard qu'hier soir il s'est mis en train de m'embrasser et ne l'a pas fait.

AUTHENTIQUE

Entendu à une vente à l'encan :

—Le plus haut enchérisseur aura le piano à moins qu'une autre personne n'offre davantage.

ÉCHO DES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Bella.—Tu sais que j'avais parié une paire de gants avec Edmond que son candidat serait battu !

Maud.—Et il a gagné !

Bella.—Oui, et le mesquin qu'il est ! il ne m'a pas demandé de le payer en baisers au lieu. Je ne pourrai pas aller patiner d'ici à quinze jours.

PATRON "UP TO DATE"

(Prime du SAMEDI)

No 748.—Wrapper pour dame

No 748.—Cette gracieuse conception de wrapper est en flanelle pointée blanche et noire. La doublure est adhérente et le derrière est du genre adopté pour toilette "stylish". Elle suit bien les contours derrière et sous les bras, mais le devant tombe librement à partir du yoke. La manche est à double couture et le collet haut et découpé derrière.

6 verges $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

No 748 est coupé en dimensions de 32 à 44 pouces, mesure de buste.



NO. 748 LADIES' WRAPPER.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant le patron ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 33 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutez que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

POUR LES DEUX



Le gros.—Dites donc, étranger, quelle distance y a-t-il d'ici au restaurant de Jones ?

Le long.—A peu près vingt minutes de marche.

Le gros.—Pour vous ou pour moi ?

Aux chercheurs du Casse-tête

Par une erreur découverte trop tard pour être rectifiée, le triangle qui forme l'extrémité gauche du bas du Casse-tête proposé dans ce numéro se trouve trop petit. On voudra bien en tenir compte en travaillant à la reconstruction.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

Cette semaine, après la brillante série de séances-vaudeville, le théâtre de Sa Majesté nous offre une des plus grandes attractions de la saison commencée en septembre. Ce n'est ni plus ni moins que le célèbre acteur Robert B. Mantell qui, secondé par une forte troupe, interprète la non moins célèbre pièce "The Dugger and the Cross" tirée du roman si populaire de Joseph Hatton et dramatisée par W. A. Tremayne.

L'interprétation atteint souvent à la perfection, jamais le talent merveilleux de Mantell ne s'est si bien déployé. La mise en scène est superbe et rien n'est épargné pour faire du tout un véritable "clou" théâtral.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

La troupe du Monument National a donné du drame jeudi dernier : la grandiose composition de d'Ennery : "Martyre", un des plus grands succès de l'art dramatique français durant cette dernière partie du siècle. Mlle Calder, Mlle Levy, Mlle Reid Mlle Bernard et Mme F. de la Marche et MM Roy, Barré, Bédard, Duhamel, Tremblay et Morin ont chacun, dans des rôles de diverse importance, procuré une soirée agréable. Les entr'actes, comme toujours, étaient fort soignés.

* * *

PARC SOHMER

Plusieurs artistes amenés à grands frais de l'étranger donneront aux représentations de dimanche prochain un chic et un brio exceptionnels. La partie musicale a été aussi l'objet d'une sollicitude spéciale dans la confection du programme.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Félicitons l'excellente troupe de cette scène si éminemment française sur le franc succès qu'elle obtient cette semaine avec "Une Cause

Célèbre". Tous les rôles sont fort bien tenus et aucune des beautés si nombreuses de cette pièce n'est perdue. Le public encourage beaucoup les Variétés, preuve de son bon goût et de celui du directeur et des artistes de l'endroit.

* * *

ELDORADO

Les directeurs de ce charmant établissement ne reculent devant aucun sacrifice pour satisfaire les nombreux spectateurs qui le patronisent, aussi il y a tous les soirs salle comble. Le spectacle est toujours des plus attrayants et le choix des pièces des mieux réussis.

Pour succéder au *Grand Bal du Coq d'Argent*, le grand succès de la semaine dernière. M. Harmant, l'infatigable régisseur, a surpris encore une fois son public avec deux pièces à sensation.

Une Chambre à Deux Lits, comédie-bouffe en un acte et *Un Nègre de la Porte St-Denis*, opérette en un acte, jouées par les meilleurs artistes de la troupe. La partie concert est toujours des plus attrayantes. Mlle Marthe Trémont est toujours de plus en plus en vogue et l'orchestre sous l'habile direction de M. G. Milo fait toujours entendre ses meilleurs morceaux aux acclamations enthousiastes des dilettanti.

La semaine prochaine : *Un Concours de Rosières*, pièce à grand spectacle, et le 12 mars prochain, premier début à Montréal de Victor Morel, premier comique du Théâtre du Château de Paris.

STRAPONTIN.

BIZARRERIES CHINOISES

Les Chinois sont certainement le peuple le plus cocasse de la terre. Leurs mœurs semblent presque toujours l'opposé des nôtres. Ainsi en Chine : On se réjouit de la mort de ses parents.

Une fiancée pleure quand elle va dans la demeure de son époux.

Un Chinois s'informe toujours de votre revenu et non de votre santé.

Il "la trouve mauvaise" quand on lui demande des nouvelles de sa femme et de ses enfants.

Il se couvre la tête quand il vous rencontre.

Il revêt des habits blancs quand il est en deuil.

Le titre d'un livre est à la fin du volume. Les pages se lisent de droite à gauche et de bas en haut.

Les écoliers récitent leurs leçons en tournant le dos à leur professeur. (Excellente habitude, soit dit en passant, que l'on devrait employer dans les examens, où le regard de l'examineur trouble toujours les candidats).

Les mères n'embrassent jamais leurs enfants.

Les repas commencent par les fruits et finissent par la soupe.

Les cavaliers montent à cheval à droite.

Les Chinois bâtissent, après avoir mis la charpente, en commençant par le toit.

Ils se coupent rarement les ongles et quelques-uns même pas du tout.

Les journaux ne parlent jamais de politique. (Heureux pays !)

Enfin quelques-uns suppriment leurs enfants. Peut-être est-ce pour leur apprendre à vivre ?

UNE VICTIME DE LA GRANDE QUESTION

Un étranger qui visitait une maison d'aliénés arriva à une cellule où se trouvait un individu fort agité.

— Quel est son genre de folie ? demanda le visiteur au gardien qui l'accompagnait.

— Il s'obstine à poser une question sans réponse possible.

— Quelle question ?

— Celle-ci : "Qu'est-ce qui n'existe pas, qui existera, qui existe cependant bien que ça n'ait pas existé auparavant et que nous n'en verrons pas la fin ?"

— C'est bien simple, répondit le visiteur, c'est le vingtième siècle.

PAS GRAND POIDS

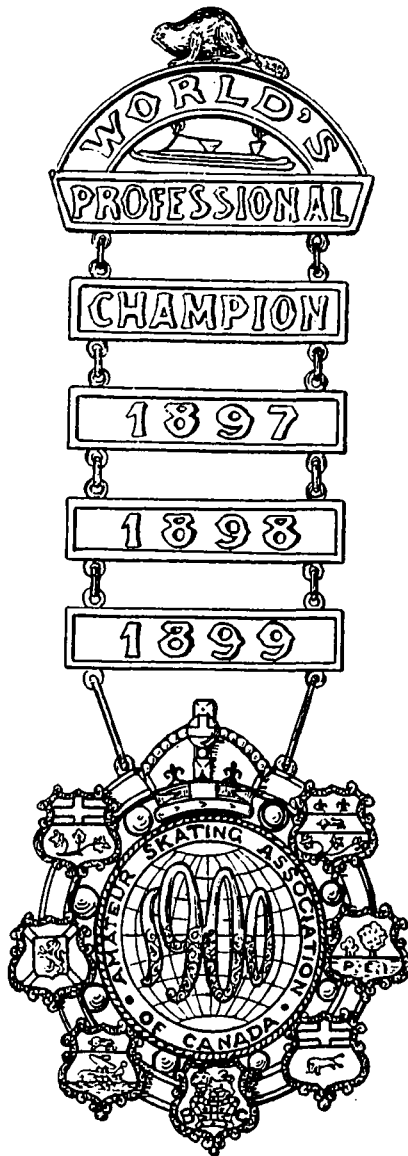
Le voleur.— Votre Honneur, je suis honnête, aussi vrai que le jour est long.

Le juge.— Je n'en doute pas, car je crois comprendre que dans votre profession on travaille surtout la nuit.

AU CLUB

Pierre.— Mlle Berthe a-t-elle la riposte facile ?

Paul.— Je le crois, car elle n'a pas une seule amie.



Modèle de la médaille qui sera présentée au nom de l'"Amateur Skating Association of Canada" à Nilson qui a tenu le championnat en 1897-8-9 et 1900. (Œuvre de la maison Hemsley.)



BEAUTÉ FÉMININE

Une femme est toujours belle lorsque l'ensemble de sa personne respire la santé.

Que voulez-vous que nous inspire une femme nerveuse et débile, si ce n'est la pitié ? Les vertus, les qualités qui conquièrent le monde ne croissent pas sur une base chancelante. Rappelons-nous le proverbe des anciens : "Un esprit sain habite un corps sain."

LE SANG C'EST LA VIE

Si vous êtes pâle, faible, nerveuse, si vous souffrez d'indigestions, de dyspepsie, de constipation, d'humeurs défigurantes de la peau, de maux de tête, névralgie, palpitations, etc., vous pouvez attribuer tous ces désordres, toutes ces souffrances, toutes ces maladies, à l'insuffisance, à l'appauvrissement ou à des impuretés du sang, et, afin de reconstituer, de régénérer le sang, source de la vie et de la force, vous devriez prendre immédiatement des

Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre, "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien.

Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD se vendent dans toutes les bonnes pharmacies ou épiceries, au prix de 50 centins la boîte, ou six boîtes pour \$2.50.

Exigez sur la boîte la signature : BONARD, Chimiste.

Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix

Adressez comme suit :

LA COMPAGNIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

202 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL.

4—P. B.



TIC-TAC !

On était au désert. . .

Chacun de nous vidait son verre et contait son histoire.

Le camarade P. . . , quand vint son tour, nous narra la drôlerie suivante, dont il nous affirma "avoir été témoin".

"C'était l'heure de l'apéritif, nous dit-il.—Magloire, un fameux mystificateur de ma ville natale, ne disait mot, et réfléchissait.

"—Comment diable, pensait-il, arriver à faire payer à dîner à Grosjean ?

"Grosjean, l'aubergiste, interrompit ce monologue intérieur ; et, ricanant :

"—Ah ! ça, fit-il, qu'est-ce que tu as à regarder ainsi mon horloge ?

"L'autre n'y songeait seulement pas ;—mais alors une idée lui vint. . .

"—Ton horloge. . . ! En effet ! répliqua-t-il en examinant la vieille patraque, au gigantesque balancier de cuivre, qui occupait un des angles de la salle d'estaminet. . .

"Puis, d'un ton indifférent, il reprit :

"—Dis donc ! est-ce qu'il y a longtemps qu'elle fait, comme ça, tic-tac, tic-tac ? . . .

"—Longtemps ! se récria Grosjean en riant. . . J'te crois, ma vieille ! Elle marchait déjà avant la naissance de. . . ma trisaïeule ! . . .

"—Diable ! fit Magloire. Et, riant à son tour :

"—Eh ben ! dit-il, veux-tu parier une chose ?

"—Quoi ?

"—C'est que, toi, un malin, tu ne ferais pas "tic-tac",—comme ça : en remuant le doigt,—seulement pendant un quart d'heure. . . ?

"—Je parie ! exclama Grosjean ; et, si tu m'as déjà gagné pas mal de gageures, cette fois, tu es enfoncé, ma vieille ! . . . Qu'est-ce que nous parions ? . . .

"—Un diner, pour quatre. . . Ça y est-il ?

"—Ça va ! . . . je commence.

"—Bon ! . . . attention !

"—Voilà !

"Et Grosjean se mit en posture, les deux coudes sur ses cuisses, suivant le mouvement du balancier, et marmottant :

"—Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . .

"Les spectateurs, la bouche bée, suivaient cette scène de leurs yeux ébahis. . .

"Au bout d'une minute, Magloire sortit de la salle et courut à la cuisine.

"Vous ne savez pas. . . ! dit-il, d'un air effaré, à Mme Grosjean en train de surveiller la cuisson d'un civet, d'un poulet rôti et autres choses exquises.

"—Non ! qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle, toute stupéfaite de la mine de Magloire.

"—Ce qu'il y a. . . ! Venez voir dans la salle d'estaminet. . . Hélas ! Je crois que. . . que — votre pauvre mari. . . est devenu fou ! . . .

"—Ah ! mon Dieu ! cria-t-elle effrayée. . .

"Et la voilà partie, toute tremblante.

"Elle entre comme une bombe dans l'estaminet. . .

"Et. . . que vit-elle ? . . .

"Le père Grosjean, l'œil braqué sur l'horloge, remuant l'index de droite à gauche et de gauche à droite, et disant sans interruption. :

"—Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . .

"—Grosjean ! soupira-t-elle en courant vers son époux. . . Grosjean ! qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? dis !

"—Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . .

"—Mon Dieu ! quel malheur ! sanglota-t-elle. Il est fou !

"Elle l'entourait de ses bras, suppliante.

"—Je t'en prie. . . je t'en conjure ! Finis ! . . .

"—Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . .

"Il la repoussait, agacé, presque fâché. . .

"—Grosjean ! je t'en supplie ! . . . J'ai peur !

"—Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . . Tic-tac ! . . .

"Alors, éperdu, elle le prit à bras-le-corps, l'étouffant dans ses bras aux dimensions respectables. . .

"— . . . Tic. . . !

"Il ne put en dire davantage.

"—Grosse tourte, va ! gronda-t-il, quand il put reprendre sa respiration. . . Grosse bête ! . . . Tu es cause que je perds quatre diners !

"—Merci, madame Grosjean ! s'écria alors Magloire. . . Je boirai à votre santé, au dessert ! "

EN COUR DE POLICE

—Vous avez trouvé un billet de \$20. dans la poche d'un habit que vous aviez acheté chez un revendeur, qu'en avez-vous fait ?

—Je l'ai rendu, Votre Honneur.

—A qui l'avez-vous rendu ?

—Je l'ai rendu. . . à la circulation.

A TABLE D'HÔTE

Le garçon (causeur).—On dit que les chevaux se font rares. . . A cause de la guerre, sans doute ?

Le client.—Oui, et c'est également à cause de cette rareté que mon steak est si petit, n'est-ce pas ?

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^o CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 Composé(es)
De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



Vieilles... Argenteries
 Remises à Neuf
 ..Par la..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

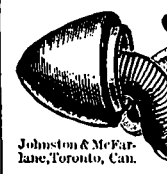
Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE ST-LAMBERT
 Montréal

Téléphone Bell: Main 1337

Pourquoi ?
 Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents? C'est bien simple: avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénétra le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

QU'EST-CE ?
 L'appareil le plus complet. Fait d'ivoire végétal. Bien sûr, mesure au tiers d'un pied. Ressemble beaucoup à un petit sachet avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusements sur le marché. Envoyez France par la poste pour 10 cts.



Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edinco Hill, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis échauffé."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embonpoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
 32 Cote St-Lambert

\$395 Déroulez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près de vous. Nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Que ce soit automatique, d'éprouve, à l'épreuve de la poussière, à remontoir avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que vous la voulez, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.
Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

Maux de Tête
Les Pilules C. T. C., Headache Pill.
 Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.
 PRÉPARÉES SEULEMENT PAR
ROY & BOIRE DRUG CO.

Dans une école américaine:
 —Quel est le premier homme?
 —Washington.
 —Mais non, mon petit ami, c'est Adam.
 —Oh! si vous comptez les étrangers!...

Nouvelle édition du . . .
JEU DE POKER
 —PRIX, 10 CENTINS—
 La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.
Adressez:
"Le Samedi",
 516 rue Craig, MONTREAL.

NE PERDONS RIEN



Mme Isaac.—Tiens! voici un papier que le médecin du voisin a laissé tomber et qui contient une prescription. Cela vaut-il quelque chose?
 M. Isaac.—Quelle question! Penses-tu que personne ne sera malade ici un de ces jours ici?

\$1000.00
 Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume
Pin Rouge
 DU SUD
du Dr HARVEY
 Mais nous garantissons un soulagement immédiat.
 Guérit promptement.
 Bon pour enfants et adultes.
 Bouteilles, bonne mesure, 25c.
 CIE DE MEDECINE HARVEY
 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Maman.—Tu ne vas pas manger ce bonbon, qui est couvert de boue.
 Toto.—Non, je vais d'abord lécher la boue.

HOMMES JEUNES OU VIEUX
 qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.
 Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons
GRATIS
 Une boîte de Remèdes valant \$1.00.
 Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.
THE QUEEN MEDICINE CO.
 Boîte A, 947, Montrea.

Le but d'un remède est de donner un soulagement au malade et de guérir sa maladie en faisant disparaître la cause du mal. Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISUE BONSARD enrichissent et purifient le sang et donnent au système affaibli la force et la vigueur.
 Un docteur est féru d'amour pour une jeune fille. Mais cette dernière ne répond pas à la passion de son adorateur et déclare qu'elle n'épousera jamais un médecin.
 —Mademoiselle, s'écrie le praticien, je veux bien pour vous plaire, changer de position. Je deviendrai... malade.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell: Main 2618

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues
 sans injections hypodermiques, ni puileté, ni perte de temps, ni autre inconvenient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux où voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jonis, Montréal.

Un petit vagabond comparait devant le tribunal.
 —Quel âge avez-vous?
 —Onze ans.
 —Comment s'appelle votre mère?
 —Je n'en ai jamais eu.
 —Qu'est-elle devenue?
 —Elle était venue depuis quatre ans quand je suis venu au monde.

COMMANDEMENTS DE LA BELLE-MÈRE

Ton gendre turbulenteras
Du matin au soir constamment.
Dans son ménage introduiras
La discorde et l'em...èlement.
Jamais tu ne lui souriras,
Pas même au premier jour de l'an.
De polisson le traiteras,
De misérable même.
Toujours en sorte tu feras,
De l'irriter énormément.
A moitié fou tu le rendras
Si ce n'est pas complètement.
De poil à gratter sèmeras
Son existence absolument.
Sur tout à dire trouveras,
Vires, costume et logement.
De ta santé grand soin prendras,
Afin que vires longuement.
Et de la sorte tu pourras
L'embêter beaucoup plus longtemps.

Un groupe de potaches est en train de deviser à la porte de l'École polytechnique.

—Que peut signifier ce hibou sculpté à la porte du bahut? dit l'un.

—Sans doute pour indiquer que l'oïseau de Minerve est le symbole de la science, répond l'autre.

—Nullement, ajoute un troisième, c'est pour indiquer que l'École polytechnique est la plus chouette du monde.

SUS À L'ENNEMI

Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-les dès le principe avec le Baume Rhumat.

Une Recette par Semaine

LES BRULURES GUÉRIES PAR L'HUILE D'OLIVE ET DE LA FARINE

Ce genre d'accident est des des plus fréquents: il n'est donc pas inutile de connaître le plus grand nombre possible de remèdes à y appliquer — et surtout des plus pratiques.

De ceux-là est le suivant, quo généralement tout le monde a sous la main.

Aussitôt que l'on s'est brûlé, imbiber fortement d'huile d'olive la partie atteinte, soit en versant l'huile à même le lacon, soit à l'aide d'un peu de coton en rame; sur l'huile, répandre de la farine ou de la fécule, et ajouter de nouveau jusqu'à ce qu'il n'y ait d'absorption à la surface. Fixer la pâte, s'il en est besoin, avec des bandes légèrement serrées.

Non seulement la douleur est arrêtée mais la brûlure ne laisse pas de traces.

Voici un fait curieux rapporté par M. d'Avonel dans son livre, le *Mécanisme de la vie moderne*. Un jour, un charretier, à moitié ivre, tout en vidant les sacs dont-il était porteur, versa en même temps parmi les tas de plâtre le contenu de la "musette d'avoine" destinée à ses chevaux. Les maçons n'attachant aucune importance à ces céréales mélangées au plâtre, le gâchèrent et l'étendirent comme d'habitude, puis ils recouvrirent cette première épaisseur, suivant l'usage, d'un enduit au "sas", c'est à dire passé sur une fine toile métallique ou à travers un tamis de soie. L'entrepreneur, après être venu inspecter le travail achevé, commanda d'ouvrir la fenêtre de fermer les portes et de laisser sécher pendant trois semaines. Lorsqu'il revint, la chaleur du plâtre avait fait germer les graines, l'avoine sollicitée par cet excellent engrais poussait avec vigueur, le plafond n'était plus qu'un champ de verdure.

Une Bonne Qualité

La persévérance est une bonne qualité, mais il faut persévérer dans la bonne direction. Si les remèdes que vous employez depuis des semaines ne causent aucune amélioration dans votre condition, il est temps de les discontinuer, sinon votre maladie s'aggravera et deviendra chronique. Après avoir employé les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD pendant quelques jours seulement, vous sentirez leur bienfaisante action, et si vous continuez à les prendre selon les directions, vous obtiendrez une prompte et permanente guérison. Prenez une bonne résolution ce soir, et commencez à prendre les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD, nous sommes certains que vous ne le regretterez jamais. Ces pilules se vendent dans toutes les pharmacies 50 cts la boîte, six boîtes pour \$2.50, et seront envoyées par la malle soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant, en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe: il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

RAYONS X Notre tube de rayons X est une merveilleuse petite invention qui vous donne la vision et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la pointe d'un crayon, le bout d'un manche de pipe, etc. Envoyez-nous par la poste, pour le, Johnston & McFarlane, Toronto.



The Jones Umbrella "Roof"



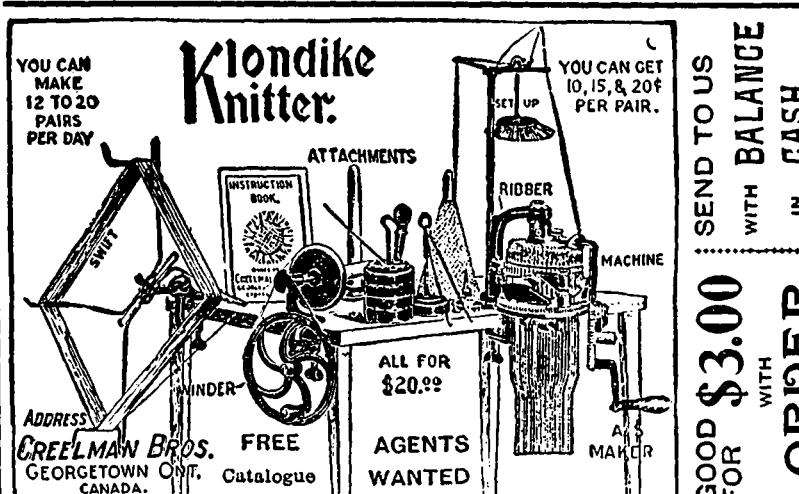
Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

Klondike Knitter.
YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY
YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.
ATTACHMENTS
RIBBER
MACHINE
ALL FOR \$20.99
AGENTS WANTED
FREE CATALOGUE
CREELMAN BROS. GEORGETOWN ONT. CANADA.



Pour Machines à tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le). No 40.

Les définitions drôles:
Gaz.—Etoffe tellement claire que l'on s'en sert pour éclairer.

Chez le tailleur:
—Je dois prévenir Monsieur que nous faisons cette année les redingotes un peu justes.
—Tant mieux! surtout si vos factures suivent la mode.

On recommandait à Gallipette de ne pas dormir la bouche ouverte, parce qu'il faisait ainsi une grimace horrible. Il dit à son domestique:

—Cette nuit tu mettras un miroir au pied de mon lit, parce que je veux me regarder quand je dormirai et savoir si je suis aussi laid qu'on le dit.

A la chasse, près de Taraseon:
—Comment, Tararin, voici un perdreau qui était juste au bout de votre fusil: vous tirez et vous le manquez? On n'est pas plus maladroit.

—Je vais vous dire: au moment de le tirer, j'ai constaté qu'il n'était pas assez tendre, et j'ai tiré, c'est vrai, mais j'ai fait dévier le coup exprès.

100 CARTES
Étui à cartes en aluminium. Son action automatique retient fermement les cartes jusqu'à ce que la dernière soit éjectée. Étui de grandeur 3 1/2 pouces. Nous gratifions sur l'étui le nom que vous voudrez y mettre. Envoyez nous un mandat de 50 cts. Envoyez votre nom distinctement. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.



Romeo et Juliette
LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETER
Extra Bon:
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.



Melle Virginie HAMEL

1048 rue St-Dominique, Montréal.

Dit: "Si l'on considère la guérison toujours certaine qui est obtenue par les Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est certainement le remède le meilleur marché. Je souffrais depuis longtemps de faiblesse de sang et j'avais pris beaucoup de remèdes sans ressentir de mieux. Quelques boîtes de Pilules Rouge du Dr Coderre m'ont enrichi et fortifié le sang, et je me sens forte et bien."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. à m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Écrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre doivent être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Medical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la malle.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 211 rue Tremon, Boston, Mass.

LES BÊTES QU'IL NE FAUT PAS TUER

Combien de ces petits êtres que l'on détruit sans motif ?

Pourquoi tuer les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches qui nous importunent ?

Pourquoi mettre le pied sur le petit grillon ou carabe doré qui, dans nos jardins, fait la guerre aux chenilles, aux limaces, aux hannetons, qu'il mange.

Pourquoi tuer le petit orvet inoffensif, qui croque les sauterelles ?

Pourquoi tuer le coucou, dont la nourriture favorite est la chonille, à laquelle nous ne pouvons toucher sans inconvénient ?

Pourquoi faire la guerre aux moineaux, qui ne mangent un peu de grains que faute d'insectes, qui exterminent tant d'insectes nuisibles aux grains ?

Pourquoi tuer la coccinelle (bête aux bon Dieu), qui se nourrit de pucerons ?

Pourquoi prendre aux pièges les mésanges, dont chaque couple prend 120,000 vers et insectes en moyenne pour élever ses petits ?

Pourquoi tuer le crapaud, qui mange des limaces, des becmars et des fourmis ?

Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre des rondelles aux moucheron ?

Pourquoi tuer la musaraigne, qui vit de vers de terre comme la souris de blé ?

Pourquoi dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela n'est pas vrai ? Pourquoi la détruire puisqu'elle fait la besogne de sept ou huit chats en mangeant au moins 6.000 souris par an ?

L'empereur de l'Inde, Nouchirvan, dit le Juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué. Rien n'était plus simple que d'allumer du feu et de faire rôtir ce gibier sur place. Par malheur, on n'avait point de sel pour assaisonner cette viande.

L'empereur ordonna d'en aller chercher au village le plus proche, et d'avoir soin de payer le marchand.

"Ce n'est vraiment pas la peine ! dit un des courtisans. Quel mal arriverait-il, si le roi se disposait de payer un peu de sel ?

Nouchirvan ayant entendu cette remarque, répondit :

— Quel mal ? Je vais vous le dire. Si l'empereur cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain, les courtisans, qui se font toujours un devoir d'exagérer la pensée ou les actions du maître, couperont les pommiers et tous les arbres du jardin."

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT
Assortiment complet d'Optique
A la PHARMACIE ST-DENIS

Gants en Chamois } **90 cts**
Double en Soie, pour Dames } LA PAIRE.
3 Boutons fermoirs.

GANTS DE KID, nuances recherchées : Cyano, Violet, etc., etc. Jacas, noirs.
Gants pour Enfants. Gants pour Hommes.
Gants de Kid, 4 boutons, couleur ou noir, 50c la paire.
Gants d'automne et d'hiver pour Hommes, Femmes et Enfants, 50 cts et plus.

J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent
Fabricant de Gants Téléphone Main 3187.

LA VRAIE DIFFICULTÉ



Le petit Jacob.—Papa, quand un homme ne peut pas payer un billet échu, il est en difficultés financières, n'est-ce pas ?

M. Isaacs.—Pas du tout : c'est quand il ne peut pas faire escompter un billet qu'il l'est.

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Corsets { D & A } Tous les Corsets de 35 cts et plus.
{ P. N. } le **BOUT des AIGRONS est Rivé**,
{ P. D. } ce qui **Empêche de percer l'étoffe**,
{ R & G } les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets : "P. N.," "D. & A.," "R. & G.," "W. C. C.," etc.

Gants et Corsets réparés à peu de frais.
Corsets pour enfants, 25c.

SPÉCIALITÉ:—Corsets, 30 à 36 pouces, pour personnes fortes, \$1.00 en montant.
Lacée sur les côtés, \$1.25 et plus.

Le Vin des Carmes en Afrique

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une suprême popularité, ce ne sera certainement pas la faute de ses entrepreneurs dépositaires au Canada, MM. Toussaint & Cie, de Québec, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils étendent leur champ d'opérations.

A l'heure qu'il est, la renommée du Vin des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontra un jour M. Toussaint et lui dit : "Votre Vin des Carmes, que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore ? répond le marchand de vins ; eh bien ! vous allez le connaître." Et le jour même il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ogilvie, qui les accepta pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.



IMPRIMERIE DE PETITS CARCONS. Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, imprimant lettres, journaux et support. Utile sous plusieurs rapports — pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 26 Fev. '00

UNE CHAMBRE A DEUX LITS

Vaudeville en un acte

Le Nègre de la Porte St-Denis

Opérette en un acte

CHAQUE JOUR { Matinée ... à 2 1/2 heures
Soirée ... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.

Tel. Bell : Est 1421

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

PAS LA PLACE

Le maître.—Tom, pourquoi riez vous ?
Tom.—Je pensais à quelque chose.

Le maître.—Apprenez qu'à l'école il ne faut pas penser. Que cela ne vous revienne plus, Tom.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century Handsomely Illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND.
(Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago.
If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscriptions any amount desired. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this daintily artistic volume "Field Flowers"

(cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No. _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

..... Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

—Vers la fin du XVIIe siècle il se forma à Londres un club de silence. La loi fondamentale était de n'y jamais ouvrir la bouche. Le président était sourd et muet; comme les autres, il parlait des doigts, et encore n'était-il permis de déployer cette éloquence mécanique que fort rarement et dans

les occasions importantes. Un jour qu'on avait appris la nouvelle d'une victoire des armées anglaises, un membre, transporté du patriotisme, déclama la chose à haute voix. Aussitôt il fut renvoyé à la pluralité des suffrages, qui se donnaient en pliant les pouces en arrière.

—Un aveugle avait enterré cinq billets de banque de cent francs dans un coin de son jardin. Son voisin, vilain monsieur s'il en fut, l'avait épié par-dessus le mur, et la nuit suivante, il vola la cassette.

L'aveugle, le lendemain matin, voulut constater si son trésor ne s'était pas évaporé. Il fouilla le sol à l'endroit voulu, et ne trouva naturellement rien. Il connaissait de réputation le voisin, et il alla le trouver.

—Figurez-vous, lui dit-il, j'ai à cacher dix billets de cent francs. J'en ai déjà mis la moitié en lieu sûr. Je me demande ce qui serait le plus prudent, ou de cacher l'autre moitié à un autre endroit, ou de réunir le tout. Que me conseillez-vous?

—Cachez tout au même endroit, dit le voisin.

Et la nuit d'après il allait enterrer les cinq cents francs là où il les avait volés. L'aveugle, au petit jour, alla à sa cachette, reprit son argent, et, comme il se doutait bien que l'autre le guettait par-dessus le mur:

—Le plus aveugle des deux, s'écria-t-il, c'est mon voleur!

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 221



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste :
Mmes C Durocher, E Lamoureux, Mlle A Normandeau, B Poirier, L Warnault, MM L Brousseau, C Cholette, D Côté, R Labelle, A Lewis, Montréal; Miles J O'Bready, R A Darche, E Schelling, Danville; J E Barrotte, J E M Champagne, R J Ferland, Z Perreault, Joliette; Mme R Richard, Labollo; Mme J Champion, A Lebeau, Ottawa; J F Fortier, Plessisville; L Berlin, Québec; A Cartier, N Franceur, Sorel; Mlle M Legault, South Carleton, Ont; Mlle B Massé, St-Césaire; Mme J Church, St-Hilaire; Melle F Morin, C Gravel, St-Hyacinthe; Mlle R de Lachevrotière, St-Louis de Lotbinière; J A Lorge, Ste-Marguerite Station; W Lefebvre, W Morin, St-Zéphirin de Courval; Mlle A Laberge, Valleyfield; Mlle F Jolicœur, F Jolicœur, J Jolicœur, W Jolicœur, Augusta, Me; C Guimond, Berlin, N H; A Hallé, Berlin Mills, N H; A Plante, Fall River, Mass; Mlle Z Legendre, Lawrence, Mass; Mlle M St-Hilaire, Lewiston Me; Mme J Lambert, Mlle O Gignac, Lowell; Mmes J Bazinot, R Oôté, Cournoyer, M H Raymond, Monville, R I; Mlle E Morin, C Beaulac, Spencer, Mass; Mlle A Guérin, West Manchester, N H; Mme A Chenette, Woonsocket, R I; C V Latour, Worcester, Mass; Un inconnu, J Derbès, Nouvelle-Orléans, La.

LISTE SUPPLÉMENTAIRE
Mme J C Vigneault, Mlle A Assolin, A Brulé, R Mossé, G Ouimet, O Thibaut, MM

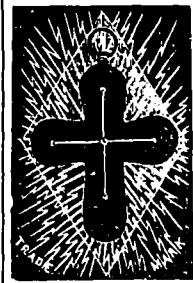
C Brodeur, S Laporte, Montréal; N Couture, Chaudière Bassin; Melle E Côté, Danville; M O Mercier, Hintonburg, Ont; Mlle M Armand, L'Épiphanie; Mmes N C Généreux, A Rouleau, Matano; R Bédard, O Vézina, Québec; M P Leblanc, Sherbrooke; L A Caron, Ste-Julie de Mégantic; Mlle N Bédard, Ste-Julie de Somerset; Mme C H Robillard, St-Lin Junction; Mlle A Perreault, St-Pierre les Becquets; J T Collin, St-Romuald; Mlle M Laperrrière, St-Thomas de Pierreville; Mlle R Desmarais, Waterloo; J Schoos, Artic Centre, R I; Mlle P Côté, Fall River, Mass; Mme A Perreault, Mlle A Paquette, Lewiston, Me; Mlle E Gagnon, M E Lacerte, Manchester, N H; J H Dellande, Nouvelle-Orléans, La; Mme D Renier, Taftville, Conn; Mme G Lefebvre, Three Rivers, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle A Normandeau, 387 St-André, C Cholette, 407 Visitation, Montréal; Z Perreault, Joliette, Q; A Hallé, Berlin Mills, N H; Mme J Lambert, 463 Moody, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI

La Croix Electrique
Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelé la Croix Volta, a été découvert en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

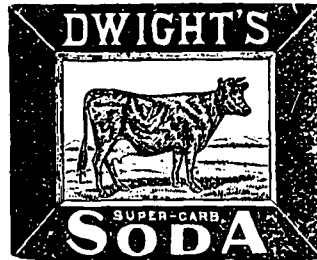
La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, incontinence et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleurs courants électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN.

Adressez: Richfield, Utah.
The Diamond Electric Cross Co.,
312 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.



Crayon à Charme Pour introduire notre crayon magique illustré, nous en envoyons franco par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fini en argent, pour dix centimes. Il fait une bague de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le mine de plomb tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.



Pour les Dimanches
Petits Gateaux
au Chocolat.

Ce sont des excellents gateaux pour offrir aux amis le dimanche. En voici la recette: 2 œufs, 1 tasse de beurre, 2 cuillerées à thé de crème de tartre pure, 1 tasse sucre, 1 tablette chocolat, 1 cuillerée à thé de Dwight's Cow Brand Soda, assez de fleur pour rouler.

La recette complète, avec une quantité d'autres se trouvent dans notre livre que nous envoyons franco.—Demandez-le.

JOHN DWIGHT & CIE
34 Rue Yonge, TORONTO

Excellent Endroit
pour se...

BAIGNER

Dans de l'eau de source qui
coule continuellement...

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry



Vous pouvez gagner cette montre de belle grandeur, mouvement de précision, à remonter, avec bracelet en nickel, vertes et bleues, marque les heures, les minutes et les secondes. C'est une belle apparence. Un splendide chronomètre. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement dix douzaines de plumes en vertes et bleues, chaque. Elles ont au delà de 50 points de longueur, et sont faites entièrement en vertes de couleur, et chaque est soigneusement empaquétée dans un cil de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la montre. Tous nos bureaux. Toledo Pen Company, Boite 123, Toronto, Canada.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX: 50 CTS ET \$1.00.



Corsets (D. & A., P. N., R. & G., P. D.) J. B. A. LANCTOT

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le Bour des ACIERS est livré; ce qui empêche de percer l'étoffe, lui fait durer le double de temps et ne se trouve pas AILLEURS.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.," "D. & A.," "R. & G.," "W. C. C.," etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.



Gants de Kid

Bleu, Vert, Hellotrope, Rouge Corail, Violet, Brodés Blanc ou Noir.

Gants Kid 4 Boutons couleur ou noir 50c la paire

Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, 152 RUE ST-LAURENT, Téléphone Main 3157. FABRICANT DE GANTS.



M. J. J. LEVERT
 Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 ET IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour, leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Pulsionce:
L. A. BERNARD,
 1882 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

SECRETS



Nous enverrons **Gratuit** un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.
 MONTREAL.

Un brave curé de campagne demande à un petit garçon pourquoi Dieu est éternel ?


— Monsieur le curé, répond l'enfant, c'est qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il ne mourra jamais de faim.

Réflexion d'un gourmand :
 — Celui qui ne visite pas souvent sa cave, mérite que ses domestiques la vident.

Eugène de la Croizardière examinant dans un glace son crâne reluisant comme une bille de billard :

— Et on appelle ça un cuir cheveu!!!

La trahison de l'enseigne.
 Une pension de jeunes filles est voisine d'un charcutier. Et les deux enseignes juxtaposées forment cette phrase :
 "Pension de jeunes demoiselles. — A la renommée des bonnes langues."



La Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

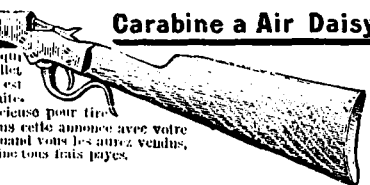
PARIS
 6 Avenue Victoria

Montreal: - **R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine**

GRATIS Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui vendront 2 douzaines de boutons de collet en or de 10 cts, chaque. Le "Daisy" est bien fini et plume en nickel-essayer et soigné et muni, parfaitement ajusté avant de sortir de la manufacture. Elle est précieuse pour tirer à la cible, et pour tuer les moutons, rats, etc. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tous frais payés.

LEVER BUTTON COMPANY, Boite "L.S." Toronto, Canada.

Carabine à Air Daisy



Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 223



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition: LE ROI FLAMBOLET.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 7 mars, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

La... Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean, Le Mars 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	10
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL
 437 et 443 rue Craig
 Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Les enfants terribles.

Toto. — Alors, major, vos soldats vous entendaient crier, commander au milieu du canon, des tambours et des trompettes ?

Le Major. — Oui, Toto.

Toto. — Est-ce pour ça que ma sœur Elise disait hier que vous aviez l'haleine forte ?

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Le malheur est bon à deux choses : à éprouver les amis et à épurer la vertu. — FRANKLIN.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas le distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure six années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.